

# **Les territoires de l'homosexualité:** **impacts sur la ville**

« Now, before I go on and tell you what happened, let me just say these words : dom, Master, bottom, whore-fem, butch, Daddy-boy, cruising, play, play-mate, and so on, have their place. Or, rather, they take a place and make a place. They make an impossible place take place. They describe, circumscribe, inscribe a spectacular place, a spectacle of space: an invented, made-up, unreal, larger-than-life-and-certainly-more-interesting space that people like myself sniff out and crave and live in and want to call 'Home'; a home I want to suggest that is entirely Urban; an urbanness I want to say that is entirely City and not at all – or at least not exactly – Community; a queer (kind of) city (or better yet, cities) ...” [“Introduction: Orientations”, Bell et Valentine (1995) citent Sue Golding (1993) dans *Mapping Desire*, p. 16-17]

## Sommaire :

<b><u>Chapitre 1. Introduction: géographie, homosexualité et urbanité.....</u></b>	<b>8</b>
<b><u>Chapitre 2. Une géographie de l'homosexualité.....</u></b>	<b>10</b>
<b>2.1. Spatialité des lieux et du réseau.....</b>	<b>10</b>
<b>2.1.1. Spatialité des lieux.....</b>	<b>10</b>
<i>Berlin.....</i>	<i>10</i>
<i>Paris.....</i>	<i>11</i>
<i>Des destinations de vacances et, au-delà des associations et commerces, une offre diversifiée.....</i>	<i>11</i>
<i>Hauts lieux de Mapping Desire.....</i>	<i>12</i>
<i>« Lieux gay », espaces produits : diversité des pratiques et des acteurs.....</i>	<i>12</i>
<b>2.1.2. Spatialité du réseau.....</b>	<b>13</b>
<i>Berlin, un eldorado européen : entre une géographie de « niches » et des quartiers gay.....</i>	<i>13</i>
<i>Paris, un renommée internationale : entre le lieu vitrine du Marais et des centralités secondaires moins visibles.....</i>	<i>15</i>
<i>Des réseaux de destinations de vacances et de nouveaux vecteurs de la présence homosexuelle irrigués par la presse, internet et des flyers.....</i>	<i>16</i>
<i>Deux capitales gay d'Europe : Amsterdam et Londres :.....</i>	<i>17</i>
<i>Park Slope à Brooklyn : la communauté en tant que réalité imaginée.....</i>	<i>18</i>
<i>Au-delà des frontières entre public et privé : la sexualité dans les lieux publics.....</i>	<i>20</i>
<i>Paysages imaginaires du désir sur la ville et ses lieux clés.....</i>	<i>21</i>
<b>2.2 Les pratiques: des réseaux de personnes.....</b>	<b>23</b>
<b>2.2.1. Mise en place du réseau.....</b>	<b>23</b>
<i>De la métropole culturelle des Années folles à une nouvelle centralité née de la chute du mur : la conquête d'un « droit de cité ».....</i>	<i>24</i>

<i>Du Paris ouvert et culturel des années 20 et 30 aux polarisations multiples actuelles : la gentrification née d'une centralité et d'une visibilité nouvelles et l'apparition de lieux invisibles de rupture en périphérie.....</i>	26
<i>Des mouvements précommunautaires, l'intérêt des grandes entreprises et une presse, observatoire de la condition homosexuelle : autant d'éléments créateurs d'une communauté morale et de ses points fixes, les lieux.....</i>	29
<i>Emergence de deux capitales gay d'Europe :.....</i>	30
<i>Park Slope : émergence d'une communauté imaginée.....</i>	32
<i>La sexualité dans les lieux publics synonyme d'intimité et de liberté d'identité et de pratiques.....</i>	36
<i>Une littérature créatrice d'un imaginaire sur la ville et ses lieux-clés.....</i>	37
<b>2.2.2. Mixité et ségrégation dans le milieu homosexuel.....</b>	<b>41</b>
<i>Lesbiennes et gais : des géographies différentes.....</i>	41
<i>Différences d'âge et de génération : la nostalgie du militantisme et de l'entre soi.....</i>	43
<i>Entre un imaginaire utopique rural et le manque d'établissements gay : la vie homosexuelle à la campagne.....</i>	44
<i>L'omniprésence des Blancs et l'oubli des différences entre cultures.....</i>	45
<i>Clivages économiques.....</i>	46
<i>Une grande diversité de sexualités et des identités sexuelles fluides et contextuelles.....</i>	47
<i>Une forte autocritique du milieu homosexuel.....</i>	51
<i>De nombreuses spatialités de l'homosexualité et des pratiques spatiales individuelles diverses.....</i>	53
<i>Diversité dans l'espace et dans le temps.....</i>	54
<i>La théorie queer et sa volonté d'inclusion.....</i>	55
<b>2.2.3. Mixité et ségrégation avec la société.....</b>	<b>57</b>
<i>Les Années folles, âge d'or de l'homosexualité en Europe.....</i>	57
<i>Migration vers les grandes villes : un milieu ambivalent entre liberté, rencontre, anonymat et solitude.....</i>	59
<i>Des espaces de résistance créateurs d'identité à l'intérieur d'un espace fondamentalement hétérosexuel.....</i>	61

<i>Des ghettos gay nés d'un modèle communautariste ?</i> .....	63
<i>Vie privée et espace public : des frontières floues</i> .....	66
<i>Prise de conscience de la diversité de la communauté et de la nécessité d'aller au-delà du ghetto</i> .....	69
<i>La théorie queer et le bouleversement des normes spatiales hétérosexuelles</i> .....	74
<i>Et l'échelle du logement ? Un produit complexe de stratégies identitaires temporelles et spatiales révélatrices de géographies changeantes</i> .....	76
<b>2.2.4. Les réseaux économiques</b> .....	78
<i>Impacts socio-économiques des communautés gay sur le tissu urbain : la gentrification</i> .....	79
<i>L'économie rose : entre business et émancipation</i> .....	81
<i>Le secteur commercial gay : un supermarché de luxe et l'illusion de la réussite facile</i> .....	84
<b>2.3. Niveaux d'urbanité et temporalités</b> .....	85
<i>Niveaux d'urbanité et diversité des facteurs</i> .....	86
<i>Des temporalités différentielles</i> .....	90
<b><u>Chapitre 3. Lausanne, un laboratoire d'analyse</u></b> .....	93
<b>3.1. Spatialité des lieux et du réseau</b> .....	93
<b>3.1.1. Spatialité des lieux</b> .....	93
<i>Echelle internationale</i> .....	94
<i>Echelle nationale</i> .....	94
<i>Echelle de la ville</i> .....	94
<b>3.1.2. Spatialité du réseau</b> .....	95
<i>Echelle internationale : une renommée qui dépasse les frontières</i> .....	95
<i>Echelle nationale : capitale de Romandie</i> .....	96
<i>Echelle de la ville : entre lieux vitrines et anonymes : tropismes des lieux gay et « gay friendly »</i> .....	97

<b>3.2 Les pratiques: des réseaux de personnes.....</b>	<b>103</b>
<b>3.2.1. Mise en place d'un réseau.....</b>	<b>103</b>
<i>Echelle internationale : un vaste réseau social, des lieux mythiques, l'imaginaire et le tourisme : les clés d'une renommée internationale.....</i>	<i>103</i>
<i>Echelle nationale : entre son poids démographique et sa scène gay : une capitale aux nombreux atouts.....</i>	<i>105</i>
<i>Echelle de la ville : Lausanne, une ville gay sans quartier gay : diversité des processus d'émergence des tropismes des lieux vitrines et anonymes.....</i>	<i>107</i>
<b>3.2.2. Mixité et ségrégation dans le milieu homosexuel.....</b>	<b>118</b>
<i>Lesbiennes et gais : des géographies différentes.....</i>	<i>119</i>
<i>Différences d'âge et de génération : la nostalgie de l'âge d'or des années 70 et 80.....</i>	<i>120</i>
<i>Les différences entre cultures et les homosexuels souffrant d'un handicap : deux géographies oubliées des chercheurs.....</i>	<i>121</i>
<i>Clivages économiques.....</i>	<i>122</i>
<i>De nombreuses sexualités et leurs inscriptions sur le corps : fluides et contextuelles.....</i>	<i>123</i>
<i>Une forte autocritique du milieu homosexuel.....</i>	<i>124</i>
<i>De nombreuses spatialités de l'homosexualité et des pratiques spatiales individuelles diverses.....</i>	<i>126</i>
<i>Diversité dans l'espace et dans le temps.....</i>	<i>128</i>
<b>3.2.3. Mixité et ségrégation avec la société.....</b>	<b>129</b>
<i>Des premiers mouvements gay aux lieux « gay friendly » : 30 ans d'histoire et de lutte en Suisse.....</i>	<i>130</i>
<i>Des espaces de résistance sans quartier gay : entre lieux refuges et lieux « gay friendly ».....</i>	<i>132</i>
<i>Lausanne : un ghetto gay ?.....</i>	<i>134</i>
<i>La sexualité dans les lieux publics : un exemple de la mixité de la géographie gay.....</i>	<i>137</i>
<i>Au-delà du ghetto, la lutte pour l'indifférence.....</i>	<i>137</i>
<i>Des réseaux à l'échelle de l'établissement.....</i>	<i>139</i>

<b>3.2.4. Les réseaux économiques.....</b>	<b>140</b>
<i>Impacts socio-économiques de la communauté gay sur le tissu urbain lausannois.....</i>	<i>140</i>
<i>Entre business et émancipation, la complémentarité de l'économie rose lausannoise.....</i>	<i>141</i>
<i>Une communauté bourgeoise, exclusive et normative où la réussite est facile ? : diversité, opposition et esprit communautaire à Lausanne.....</i>	<i>145</i>
<b>3.3. Niveaux d'urbanité et temporalités.....</b>	<b>147</b>
<i>Une troisième place pour la scène gay lausannoise : niveau d'urbanité et diversité des facteurs.....</i>	<i>147</i>
<i>Des interstices au dépassement du ghetto : des temporalités différentielles entre une mixité croissante et la persistance de certaines barrières.....</i>	<i>151</i>
<b>3.4. La Gay Pride 2006 à Lausanne.....</b>	<b>154</b>
<b><u>Chapitre 4. Conclusion : L'apport des pratiques et des milieux homosexuels à l'urbanité.....</u></b>	<b>159</b>
<b><u>5. Bibliographie.....</u></b>	<b>164</b>
<b><u>Annexe 1 : Cartes de Lausanne et de ses lieux gay.....</u></b>	<b>166</b>
<b><u>Annexe 2 : Lieux gay et « gay friendly » lausannois.....</u></b>	<b>169</b>

## **Chapitre 1. Introduction : Géographie, homosexualité et urbanité.**

Existe-t-il une géographie de l'homosexualité ? Ce phénomène s'inscrit-il dans l'espace ? Pour certains les deux concepts n'ont rien à faire ensemble et un mémoire en géographie sur ce sujet ne ferait aucun sens. Et pourtant, l'homosexualité s'inscrit dans l'espace et y dessine ses territoires. Il en résulte une grande diversité de processus qui chacun pourrait faire l'objet de nombreuses études. Les études en géographie sur l'homosexualité sont déjà très développées dans les pays anglo-saxons et elles commencent également à se développer en France. La Suisse ne compte pour l'instant que peu d'études sur ce sujet et il y a donc beaucoup à faire dans ce domaine. Mon idée de départ était de travailler sur le quartier du Marais à Paris puis, en discutant avec les professeurs, l'idée m'est venue de voir ce qui se passe à Lausanne. Fréquentant moi-même ces lieux, j'avais également envie de mieux en comprendre la géographie. En effet, comme nous allons le voir, l'accent a longtemps été mis sur les fameux quartiers gay connus mondialement mais les villes plus petites telle Lausanne possèdent également une géographie gay très riche et intéressante. Si homosexualité peut donc rimer avec géographie, elle rime également avec ville et urbanité comme l'affirme si bien la citation de Sue Golding ci-dessus. En effet, les territoires gay sont avant tout des territoires urbains et la plupart des études géographiques sur l'homosexualité se sont focalisées sur les villes. Nous verrons cependant que les territoires gay s'étendent également aux zones rurales.

Grâce à une série d'ouvrages européens et anglo-saxons, je vais dans une première partie tenter d'analyser cette géographie de l'homosexualité et de voir si celle-ci est responsable d'une urbanité spécifique. Je m'intéresserai aux lieux gay et aux réseaux à différentes échelles ainsi qu'aux processus responsables de l'émergence de ces lieux et réseaux. Je tenterai également de voir la diversité de ces réseaux dans le milieu gay et leurs liens avec les autres réseaux sociaux. Je m'arrêterai plus précisément sur les réseaux économiques qui jouent un grand rôle dans ces processus. Finalement, j'inscrirai cette réflexion sur les territoires gay dans deux problématiques : les niveaux d'urbanité et les temporalités différentielles. C'est ensuite à travers cette grille de lecture que j'analyserai la géographie gay de la ville de Lausanne dans une perspective comparative. Je terminerai par une réflexion plus générale sur les apports spécifiques des communautés gay à la ville.

Au niveau méthodologique, je me suis basée, pour la partie théorique, sur divers ouvrages européens et anglo-saxons et, pour la partie pratique sur Lausanne, je me suis principalement



basée sur deux articles écrits sur Lausanne, des entretiens que j'ai réalisés avec différents membres de la communauté gay, des observations personnelles sur le terrain et des cartes sur la géographie gay lausannoise que j'ai réalisées. Concernant les quelques concepts qui apparaissent dans mon travail, je les utilise dans leur sens le plus simple. Le réseau signifie différents points (ici des lieux et des personnes) liés entre eux. La mixité désigne un mélange et, la ségrégation, une séparation. Je me suis avant tout intéressée aux personnes homosexuelles dans ce travail, c'est-à-dire des individus qui ont une sexualité avec des personnes du même sexe. Pour les désigner, j'emploie les termes gay (de façon invariable), homosexuels, gais et lesbiennes, communauté gay (de façon invariable) ou communauté gaies et lesbiennes. Comme nous allons le voir, cette communauté est très diverse et je suis consciente que ces termes sont généraux et rassemblent des individus différents. Ainsi, dans certaines parties de mon travail, j'inclurai dans ces termes des personnes ayant une autre sexualité (hétérosexuelle, bisexuelle ou transsexuelle), des gay qui ne fréquentent pas ou peu le milieu et des gay qui n'assument pas ouvertement leur sexualité.

Nous allons donc, tout d'abord, nous intéresser, d'un point de vue théorique, à la géographie de l'homosexualité à travers le monde.

## **Chapitre 2. Une géographie de l'homosexualité.**

Existe-t-il une géographie de l'homosexualité ? Si oui, est-elle responsable d'une urbanité spécifique ? Nous allons tenter ici de répondre à ces questions grâce à plusieurs ouvrages européens et anglo-saxons. Je vais, tout d'abord m'intéresser à la spatialité des lieux et du réseau gay. Puis, j'analyserai les pratiques et les réseaux de personnes qui sous-tendent ce réseau de lieux gay. Finalement, dans une troisième partie, je m'arrêterai sur les notions de niveau d'urbanité et de temporalités différentielles qui influencent ce phénomène.

### **2.1. Spatialité des lieux et du réseau.**

Quels sont les lieux gay ? Y a-t-il un réseau de lieux ? Dans ce chapitre, je vais m'intéresser à deux composantes de la spatialité : les lieux et le réseau que forment ces lieux. Je prendrai en compte ces deux composantes à trois échelles : l'échelle internationale, l'échelle nationale et l'échelle de la ville.

#### **2.1.1. Spatialité des lieux.**

Je vais tout d'abord commencer par dresser une liste des différents lieux qui apparaissent, aux échelles internationale, nationale et de la ville, dans les ouvrages que j'ai consulté. Il est bien sûr difficile de présenter un tableau exhaustif car la culture homosexuelle est très variée et ces ouvrages ne peuvent pas mentionner la totalité des lieux gay.

#### ***Berlin.***

A l'échelle internationale, Grésillon (2000) étudie Berlin et cite Amsterdam et les Pays-Bas en général, Londres (quartier de Soho), New York, Los Angeles, San Francisco (quartier de Haight-Ashbury), Paris, Madrid et les pays scandinaves. A l'échelle nationale, Hambourg, Munich et Cologne. A l'échelle de la ville de Berlin, il cite les quartiers de Schöneberg, Kreuzberg à l'ouest de la ville et Prenzlauer Berg à l'est. A l'intérieur de ces quartiers, de nombreux lieux révèlent le territoire gay. Parmi ceux-ci, il cite les lieux d'habitation, les clubs, les cabarets, des départements, cabinets d'avocat ou de conseil, des cinémas, des cabinets médicaux spécialisés, une école de conduite, des boutiques d'antiquaires, les musées, bibliothèques, librairies, les restaurants/bars, associations, les clubs sportifs, les discothèques et les soirées, les parcs, les jardins, les toilettes, les sex-shop, les piscines ou les plages, les saunas, les hôtels et autres établissements liés au tourisme, les salles de musculation, les

magasins, les commerces, les coiffeurs, les instituts de beauté/esthétique et les maisons de retraite.

### *Paris.*

A l'échelle internationale, Leroy (2005) étudie Paris et cite les villes de San Francisco (quartier de Castro), New York, Chicago, Toronto, Berlin, Londres et Amsterdam. A l'échelle nationale, il cite la ville de Lyon. A l'échelle de la ville de Paris, il cite le lieu vitrine qu'est le quartier gay du Marais et les lieux de drague et de consommation sexuelle. Ces lieux sont de deux types ; des établissements commerciaux comme les saunas, les sex-clubs (bars sans vitrine où il faut sonner pour entrer pourvus de cabines et d'une backroom peu ou pas éclairée où ont lieu des relations sexuelles en groupe), les salles de cinéma pornographique ou les toilettes publics et divers lieux de rencontre extérieurs qui effacent la limite entre privé et public et qui homosexualisent l'espace urbain de façon illicite (les parcs, places, des quais, des gares, entrepôts, des routes). Concernant le Marais, il fait surtout référence aux bars et commerces gay. Leroy précise qu'il a décidé qu'un établissement est gay s'il est cité dans trois guides au moins. Il n'a retenu que les bars, restaurants, discothèques, saunas, sex-clubs, sex-shops et librairies et n'a donc pas pris en compte les établissements majoritairement mais pas exclusivement fréquentés par des gay (boutiques de mode, de décoration, les centres de beauté). Les hôtels et chambres d'hôtels ainsi que les magasins de mode n'ont pas été retenus car ils sont répertoriés de façon aléatoire et difficile à définir comme homosexuels.

### *Des destinations de vacances et, au-delà des associations et commerces, une offre diversifiée.*

A l'échelle internationale encore, Anne et Marine Rambach (2003) citent la Grèce (quartier d'Alevkandra à Mykonos et Lesbos), San Francisco, Miami, New York, Montréal, Sydney, Amsterdam, Londres, Paris, le Maroc, la Tunisie, les Canaries et les Baléares. A l'échelle nationale, elles prennent principalement comme exemple la ville de Paris. A l'échelle de la ville, elles citent le quartier du Marais et répartissent les lieux dans deux secteurs. Premièrement, le secteur associatif composé de centaines d'associations de toute nature et, deuxièmement, le secteur commercial représenté par les bars, les discothèques, restaurants, saunas et sex-shop. Ce ne sont plus les uniques vecteurs de la présence homosexuelle dans la ville. En effet, l'offre communautaire s'est diversifiée depuis la fin des années 90. On trouve, par exemple, des marques d'habits, des sociétés de téléphone, des produits de beauté, des agences de voyage ou des grands magasins qui s'associent au marché gay temporairement ou sur la longue durée. Il y a donc une grande variété de lieux.

### ***Hauts lieux de Mapping Desire.***

Dans les différents articles de *Mapping Desire* (1995), les auteurs citent de nombreuses villes et quartiers de renommée internationale et nationale. Parmi eux, nous pouvons citer Rothenberg (quartier de Park Slope à Brooklyn, New York), Binnie (Amsterdam et Old Compton Street, Soho à Londres), Bell et Valentine (Amsterdam, Lesbos en Grèce, Londres, Montréal, West Holliswood en Californie), Munt (Nottingham, Brighton, Greenwich Village à New York), Knopp (Amsterdam, San Francisco, Londres, Sydney) et Davis (Boston). Les lieux cités dans les articles de Rothenberg, Bell, Bell et Valentine ainsi que celui de Munt font l'objet des chapitres 2.1.2. et 2.2.1. Quant aux lieux cités par Knopp, ils apparaissent principalement aux chapitres 2.2.2. et 2.2.3. et ceux de Davis au chapitre 2.2.3. Les établissements à l'intérieur des quartiers sont de même type que ceux traités par Anne et Marine Rambach, Grésillon et Leroy.

### ***« Lieux gay », espaces produits : diversité des pratiques et des acteurs.***

Il est important d'apporter quelques nuances sur cette énumération de lieux. Selon David Woodhead (1995), les bars, clubs, cafés, centres communautaires, les chambres à coucher, les parcs, la lande, les parkings, les plages, les toilettes publiques, les saunas et les sex-shop constituent les espaces matériels gay. En raison de leur étiquette « gay », ces lieux semblent être impénétrables pour les hétérosexuels et parfaitement accessibles aux gais et lesbiennes. Cependant, ces espaces ne sont en aucun cas exclusifs et, par conséquent, sont fréquentés également par des personnes autres que les homosexuels. Il ajoute qu'à l'intérieur même de la communauté homosexuelle il peut y avoir autant de mépris pour certaines pratiques réalisées dans certains lieux qu'il y en a dans le reste de la société. La vision des gais et lesbiennes n'est donc pas unanime face à ces différents espaces gay et aux pratiques qui y sont liées. L'auteur donne l'exemple des toilettes publiques qui, tout en étant définies comme un des espaces gay les plus répandus, figurent parmi les espaces les plus critiqués à l'intérieur de la communautés et sont fréquentées par des bisexuels et des hétérosexuels. Les désigner comme espace gay permet d'opérer un contrôle sur ce type d'espace et les personnes qui le fréquentent, notamment en l'utilisant comme un exemple de l'immoralité des homosexuels.

Il est également intéressant de voir comment ces espaces sont produits dans le discours. Selon Woodhead (1995), la façon de désigner ces lieux comme gay (par exemple, littérature gay, film gay, culture gay, espace gay) permet de constituer un espace qui exclut un nombre considérable d'hommes et de femmes dont la vie ne correspond pas à un mode de vie gay strictement défini. En d'autres termes, les personnes qui ne correspondent pas à la définition du gay compétent, conforme et riche se sentent exclus, marginalisés et intimidés par ces

appellations. Cette problématique sera l'objet des points 3.2.2. et 3.2.3. de mon travail. De plus, les individus qui fréquentent des lieux gay ne se définissent pas forcément comme appartenant à la communauté gay et, pour certains, ne savent même pas qu'une communauté existe. De même, des individus qui s'identifient comme membres de la communauté gay ne fréquentent pas forcément les lieux gay. Certaines personnes, quant à elles, se sentent appartenir à cette communauté lorsqu'elles fréquentent des lieux gay et perdent ce sentiment lorsqu'elles les quittent. D'autres conservent ce sentiment d'appartenance même hors des lieux gay. Communauté et espace ne sont donc pas parfaitement liés et le fait d'habiter ou de fréquenter un espace désigné comme gay ne constitue pas une expérience identique partagée par tous les homosexuels. Je reviendrai sur ce point au cours de mon travail notamment aux chapitres 2.1.2. et 2.2.1. avec la notion de communauté imaginée.

Nous avons donc vu qu'il existe une grande diversité de lieux à plusieurs échelles qui révèlent le territoire gay. Les personnes qui fréquentent ces lieux sont elles aussi très diverses. De plus, communauté gay et espace gay ne sont pas forcément liés. Mais est-ce que tous ces lieux sont liés ? Forment-ils un réseau ?

### **2.1.2. Spatialité du réseau.**

Dans ce chapitre nous allons nous interroger sur l'existence d'un réseau qui relierait ces lieux ou, en d'autres termes, s'il existe un tropisme, une force qui donnerait une orientation à ces différents lieux gay. Si c'est le cas, quelles en sont les limites? Où est localisé quoi? Existe-t-il des lieux emblématiques? Et y a-t-il un réseau et des institutions informels? Afin de répondre à ces questions, je vais reprendre les exemples vus au chapitre précédent aux échelles internationale, nationale et de la ville.

#### ***Berlin, un eldorado européen : entre une géographie de « niches » et des quartiers gay.***

Berlin a joué un rôle de refuge tout au long de l'histoire et représente aujourd'hui un haut lieu de l'homosexualité en Europe. Sa géographie est à la fois constituée de lieux d'homosociabilité invisibles au regard hétérosexuel et de trois quartiers gay.

Dans l'*Espace Géographique*, Grésillon (2000) affirme que Berlin est, avec Londres et Amsterdam, un lieu emblématique de l'homosexualité en Europe. Aux Etats-Unis, les gays ont principalement fui vers les villes de New York, Los Angeles et San Francisco et, en Europe, les villes de Berlin, Amsterdam et Londres ont joué ce rôle de refuge. Selon un journaliste cité

par Grésillon, dans les années 70, Berlin est devenue avec Amsterdam un eldorado pour les homosexuels. New York et San Francisco en étaient La Mecque et La Médina (p.305).

A l'échelle nationale, Berlin devance Hambourg, Munich ou Cologne comme haut lieu de l'homosexualité (p.307).

A l'échelle de la ville de Berlin, malgré les différences au sein de la communauté gay, on distingue d'évidentes similitudes. En effet, la géographie gaie et lesbienne est une géographie de « niches », dont certaines sont invisibles au regard hétérosexuel. Il existe, selon lui, des lieux d'homosociabilité publics et pourtant secrets. Parmi ceux-ci, il cite les parcs et jardins publics, les piscines et les lacs (p. 307). De plus, les contours de ce que l'on peut nommer des enclaves gay sont assez flous et changent selon l'ouverture et la fermeture des bars, cafés ou des restaurants. Les commerces gay y restent minoritaires et la rue est ouverte à tous. C'est donc, selon Grésillon encore, le mélange qui prévaut.

Malgré cela, on observe des formes de regroupement et il est donc possible de délimiter des quartiers gay dans les grandes villes. A Berlin, par exemple, les lieux de la culture homosexuelle se concentrent dans trois quartiers du centre-ville qui possèdent chacun leurs caractéristiques propres, leur scène et hauts lieux. De plus, selon Grésillon (2000), des différences persistent encore entre l'Est et l'Ouest. Schöneberg représente le quartier historique de la communauté homosexuelle de Berlin et se situe sur un petit périmètre. Les différents établissements gay sont si concentrés que le quartier s'est autodésigné par de nombreuses expressions telles « Village homosexuel » ou « Triangle rose ». De nos jours, il est bien établi dans le paysage berlinois et est doté d'une infrastructure exceptionnelle. La communauté gay vivant dans ce quartier est plutôt aisée, et la cohabitation entre homosexuels et hétérosexuels se passe bien. Le deuxième quartier est celui de Kreuzberg. A l'ouest du quartier, la scène gay est chic alors qu'à l'est, elle est plus multiculturelle et radicale. Des bars sont réputés « chauds » et c'est là que vit aussi la communauté turque. Des soirées gay orientales sont d'ailleurs organisées. Les scènes de Kreuzberg et de Schöneberg sont reliées entre elle par une ligne de métro appelée « Shuttle homo ». Le troisième quartier se nomme Prenzlauer Berg et se situe, contrairement aux deux autres, à l'est de la ville. Malgré le fait qu'il est également desservi par la même ligne de métro, les liens sont beaucoup moins forts avec les deux autres quartiers situés à l'ouest et peu d'homosexuels de l'ouest fréquentent Prenzlauer Berg. Les homosexuels de la partie est de la ville s'aventurent également peu dans les quartiers ouest. En effet, selon Grésillon toujours, beaucoup d'homosexuels sont très attachés à leur quartier et c'est pourquoi la plupart des déménagements se font à l'intérieur d'un même arrondissement. Prenzlauer Berg était déjà un quartier de prédilection de la communauté gay du temps de la RDA et, depuis 89, on y trouve une grande quantités de cafés

et clubs fréquentés par une clientèle mélangée. De nos jours, la scène gay de Berlin-Est s'étend également aux quartiers voisins (p.307-309).

La ville de Berlin est donc caractérisée par un grand mélange. La géographie des gay est une géographie de niches dont certaines sont invisibles pour un regard non-initié. De plus, les contours de ce que l'on peut nommer des enclaves gay sont assez flous, les commerces gay y restent minoritaires et la rue est ouverte à tous. Cependant, il existe trois formes de regroupement qui constituent les quartiers de Schöneberg, Kreuzberg et Prenzlauer Berg. Ces quartiers sont très différents et révèlent la persistance de barrières entre l'est et l'ouest de la ville.

***Paris, un renommée internationale : entre le lieu vitrine du Marais et des centralités secondaires moins visibles.***

Paris occupe une place centrale au sein des réseaux de lieux gay au niveau national comme à l'échelle internationale. Sa géographie est, comme à Berlin, constituée de lieux « invisibles » et d'un quartier gay.

Selon Leroy dans son *Paris gay* (2005), suite à une forte croissance, Paris se place juste avant Berlin et nettement devant Londres. Elle est même au second rang mondial juste après New York. Paris occupe donc une place centrale au sein du réseau des lieux centraux de l'homosexualité est cela depuis longtemps (p.585).

A l'échelle nationale, Paris a une position hégémonique suivie par Lyon (p.588).

A l'échelle de la ville de Paris, Leroy affirme en outre que la répartition spatiale des commerces gay est très déséquilibrée. Tout d'abord, on observe une opposition entre centre (les 4 premiers arrondissements) et périphérie. Puis, il existe plusieurs centralités secondaires en proche périphérie du centre. Tous les établissements se situent sur la rive droite de la Seine et on n'en trouve quasiment aucun sur la rive gauche. Cependant, si l'on prend en compte les lieux de résidence et non les établissements gay, la répartition spatiale serait beaucoup plus équilibrée. De plus, cette répartition des commerces s'affranchit totalement des limites d'arrondissements. Ainsi le quartier gay du Marais se situe dans le quart nord-ouest du quatrième arrondissement et il déborde sur le premier. D'autres espaces de densité plus faible lui sont contigus et on observe à certains endroits une plus grande concentration.

Dans l'histoire de Paris, le quartier de la rue Sainte-Anne peut être considéré comme le premier quartier gay. Les bars y sont plus concentrés et le type d'établissement ainsi que la fréquentation sont très différents de ceux d'aujourd'hui comme nous le verrons plus bas

(p.588-590). Le Marais gay constitue le haut lieu du haut lieu qu'est Paris car il est le pôle d'attraction principal de l'homosexualité parisienne. Il s'organise autour d'un axe principal, la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, et dans quelques rues perpendiculaires où quasiment tous les commerces sont destinés aux gay. Ces rues représentent le cœur du quartier gay et donc la partie qui correspond le plus à une image de ghetto ou village. Il n'est cependant pas comparable aux villages gay des villes des Etats-Unis et il représente plutôt un point de passage et une porte d'entrée vers d'autres centres moins visibles (p.591-593).

Comme nous l'avons vu, les lieux de drague et de consommation sexuelle sont de deux types ; des établissements commerciaux qui occupent une position péricentrale le long de l'axe Marais-Pigalle et des lieux de rencontre extérieurs situés dans des espaces étendus et périphériques (p.594).

Il y a donc, selon Leroy (2005), des polarisations multiples de l'espace représentées par « un ensemble d'anneaux vaguement concentriques centrés sur le Marais ». Il ajoute que plus on s'éloigne du centre gay de Paris, plus l'espace gay s'élargit mais la densité d'établissements et la visibilité diminuent. La topographie des associations gays et lesbiennes est semblable à cette organisation en centralités multiples et polymorphes (p.595-596).

La géographie de Paris est donc représentée par une opposition entre un centre et des centres secondaires en périphérie. Le centre est représenté par le lieu vitrine qu'est le quartier du Marais et la périphérie est constituée des établissements commerciaux liés au sexe et des lieux de rencontre moins visibles.

***Des réseaux de destinations de vacances et de nouveaux vecteurs de la présence homosexuelle irrigués par la presse, internet et des flyers.***

Anne et Marine Rambach affirment, dans *La culture gaie et lesbienne* (2003), qu'il existe un réseau gay de destination de vacances et le même phénomène se produit dans d'autres domaines. A l'échelle de la ville de Paris, le quartier du Marais est constitué de lieux commerciaux et associatifs ainsi que d'une offre diversifiée.

A l'échelle internationale, a lieu un phénomène très intéressant de convergence d'homosexuels dans des secteurs d'activités précis, par exemple, dans des réseaux de destinations de vacances comme le quartier d'Alekkandra à Mykonos, Lesbos, San Francisco, Miami, New York, Montréal, Sydney, Amsterdam, Londres, Paris, le Maroc, la Tunisie, les Canaries et les Baléares. Le même phénomène se produit avec le domaine culturel (galeries



d'art, musées, librairies, etc), la mode, la coiffure, la décoration mais aussi la prêtrise, l'armée, la police, la réalisation de films, les arts contemporains etc (p. 61).

A l'échelle nationale et de la ville, Anne et Marine Rambach s'intéressent à Paris et au quartier du Marais ainsi qu'à ses principaux lieux associatifs et commerciaux qui ne sont plus les seuls vecteurs de la présence homosexuelle dans la ville car l'offre s'est considérablement diversifiée. Ces différents lieux sont irrigués par de nombreux titres de presse, flyers et sites internet qui lient les individus et forment donc un réseau de lieux. Les auteurs affirment qu'il existe donc une communauté qui rassemble des individus autour de lieux, de caractères et d'intérêts communs (p. 33-41).

A l'échelle internationale, il existe des réseaux gay qui résultent de convergence d'homosexuels dans divers domaines dont les lieux de vacances. A l'échelle nationale et de la ville, on trouve également des réseaux de lieux irrigués par des titres de presse, flyers et sites internet. Il existe donc, selon les auteurs, une communauté gay.

### ***Deux capitales gay d'Europe : Amsterdam et Londres.***

Aux échelles internationale, nationale et de la ville, Jon Binnie (1995) s'est intéressé au développement d'Amsterdam, devenue une des capitales gay d'Europe et une destination internationale du tourisme gai et lesbien ainsi qu'à Londres, notamment à l'émergence de Old Compton Street à l'ouest de Londres en tant que quartier commercial gay appelé « Queer Street » (*Mapping Desire*, 1995, p.5). Malgré le fait que les gay à Londres possèdent nettement moins de droits qu'à Amsterdam, ces deux villes sont en train de devenir des capitales gay.

#### ***Amsterdam, une destination touristique gay internationale.***

Binnie (1995) prend tout d'abord l'exemple d'Amsterdam qui a émergé comme l'une des capitales gay d'Europe dès le milieu des années 70. Elle possède une communauté et une scène commerciale gay parmi les plus développées des villes de sa taille dans le monde. Cela a stimulé le tourisme gay au-delà des frontières du pays et beaucoup d'homosexuels britanniques ont migré à Amsterdam. Depuis le début des années 90 le tourisme international gay est entré dans le débat des politiques publiques.

#### ***Londres ou l'émergence du quartier commercial appelé Queer Street.***

L'auteur s'arrête ensuite sur le quartier de Old Compton Street à Londres, devenu un quartier gay au début des années 90. Depuis l'ouverture du bar/café Village Soho, une grande quantité de nouveaux bars, cafés et magasins se sont ouverts. Le quartier de Old Compton

Street à Soho est un exemple de communauté imaginée dont nous allons parler plus bas avec Rothenberg (1995). En effet, beaucoup de publicité a été faite autour de Soho en tant que village gay et, bien que la plupart des bars et cafés ne sont pas à Soho, ils ont tous été regroupés dans la même rubrique afin de rendre plus réelle le rêve d'un village gay au cœur de Londres. De plus, l'analyse de ce quartier et, en particulier de la queerification qui a lieu dans la rue, démontre également l'importance de prendre en compte l'histoire particulière d'un lieu afin de comprendre son évolution. Finalement, selon Binnie, le développement de cette zone est fragile et les changements dans la possession des bars pourraient perturber cet équilibre. Le public cible redeviendrait donc hétérosexuel (p.182-199).

Amsterdam est donc une capitale touristique gay mondiale et possède une communauté et une scène commerciale gay parmi les plus développées. Quant au quartier commercial de Old Compton Street à Soho, il correspond à une image de village gay malgré sa fragilité. Les villes de Londres et d'Amsterdam figurent donc parmi les hauts lieux gay d'Europe, voir même du monde.

### ***Park Slope à Brooklyn : la communauté en tant que réalité imaginée.***

Dans son article de *Mapping Desire* (1995), Rothenberg s'intéresse à la notion de communauté imaginée et, pour l'illustrer, prend l'exemple du quartier de Park Slope à Brooklyn qui possède la plus grande concentration de lesbiennes aux Etats-Unis et une forte image de quartier gay malgré l'absence d'établissements gais et lesbiens.

Tout d'abord, en ce qui concerne le terme de communauté, Tamar Rothenberg adopte une vision plus critique et explique que les géographes ont longtemps utilisé les termes communauté et quartier comme des synonymes pour faire référence à une zone limitée habitée par des réseaux de personnes dont la plupart se connaissent et partagent les mêmes intérêts.

Cependant, selon elle, les géographes ont commencé à distinguer ces deux termes en se basant sur le concept de communauté de Benedict Anderson. Selon lui, la communauté est une réalité imaginée car, même les membres des plus petites nations ne se connaîtront jamais tous et pourtant ils ont dans leur esprit une image de communion. De plus, Bell et Valentine (1995) précisent que, malgré l'attention portée aux communautés gay visibles comme celles de San Francisco, la plupart des gais et lesbiennes ne travaillent et ne vivent pas dans des espaces gay mais dans le « monde hétéro ». Il y a donc une sorte de communauté invisible dans l'espace et qui pourtant est présente dans l'esprit de ses membres. Bell et Valentine

(1995) citent l'exemple de communautés lesbiennes dans diverses villes des Etats-Unis qui représentent des ghettos lesbiens mais de nom seulement et pas de nature car on y trouve aucun bar, commerce ou magasin lesbien. Elles ne laissent aucune trace de leur sexualité sur le paysage. On trouve plutôt des groupes de ménages lesbiens parmi les maisons d'hétérosexuels et reconnus uniquement par les personnes qui sont au courant. En effet, les femmes apprennent l'existence de ces lieux et prennent contact avec les personnes du voisinage grâce au bouche-à-oreille entre lesbiennes (p. 6-7).

L'article de Tamar Rothenberg donne un bon exemple de cette définition de communauté en tant qu'espace invisible présent dans l'esprit de ses membres.

Il existe de grandes différences entre les géographies des gais et celles des lesbiennes. En effet, selon plusieurs auteurs, les hommes ont tendance à davantage se regrouper dans l'espace. Les agglomérations spatiales de lesbiennes sont donc moins concentrées dans spatialement et moins visibles mais elles existent bel et bien.

Rothenberg s'intéresse dans son article aux échelles nationale et de la ville et prend l'exemple de Park Slope à Brooklyn qui possède la plus grande concentration de lesbiennes aux Etats-Unis. De plus, Park Slope a une forte image de quartier lesbien comme le démontre ce témoignage.

« 'I've gone so far as Florida, New Mexico – when I meet people and say I'm from Brooklyn, they immediately ask if I'm from Park Slope', said a graphic artist, 29. 'When I first moved here five or six years ago, I couldn't walk down the street without saying "she's gay", "she's gay".' “ ['And she told two friends': Lesbians creating urban social spaces”, Tamar Rothenberg, 1995, p.169].

Ce sont les lesbiennes de Park Slope qui ont organisé le premier défilé anti-violence contre les homosexuels en 1990 et c'est Park Slope qui a été choisi comme lieu de protestation à Brooklyn lors d'un défilé organisé par la ville. Il n'existe pourtant pas de recensement ou de données comparables qui permettrait d'indiquer le nombre d'hommes et de femmes gay vivant dans cette zone et il n'y a quasiment aucun aménagement gay dans ce quartier.

De plus, Rothenberg a recueilli plusieurs témoignages d'habitantes de Park Slope et beaucoup de femmes affirment qu'il n'y a pas de communauté organisée. Elles parlent davantage de population importante de lesbiennes dans un quartier à l'intérieur duquel il y a de nombreux réseaux d'individus. Il y aurait donc plusieurs communautés plutôt qu'une seule entité unifiée. En effet, certaines femmes ont mentionné le manque de cafés lesbiens,

librairies, bars ou d'autres centres qui pourraient permettre d'unifier la communauté. D'autres ont l'impression d'appartenir à plusieurs communautés différentes.

Malgré cela, pour beaucoup de femmes l'aspect géographique constitue la force déterminante principale dans leur interprétation de ce regroupement en tant que communauté. En effet, elles citent souvent la 7<sup>ème</sup> Avenue comme un lieu de rassemblement. De plus, malgré l'absence d'espaces lesbiens formels, un certain nombre de groupes locaux jouent le rôle de réseaux sociaux et de bases politiques comme, par exemple, des associations sportives. Rothenberg cite l'association SAL (Social Activities for Lesbian). La fondatrice de cette association s'est rendu compte qu'il y avait une population importante de lesbiennes et rien à faire, c'est pourquoi elle a décidé d'organiser plusieurs activités comme des repas, des soirées vidéo et des fêtes. Beaucoup de membres de SAL sont célibataires et peuvent ainsi faire des rencontres mais les couples fréquentent aussi l'association pour ses activités et dans le but de rencontrer d'autres personnes. Toutefois, malgré l'importance de cette association, beaucoup de femmes interrogées la connaissaient peu et en avaient des images très variées.

On ne trouve donc pas de centre communautaire ou d'autres formes d'engagement communautaire à Park Slope. Cela dit, Park Slope apparaît de plus en plus comme un quartier lesbien. La concentration de lesbiennes dans le quartier a donné naissance à un espace social reconnaissable de l'intérieur de la communauté mais également de plus en plus par les hétérosexuels aussi.

Finalement, cette communauté est très mobile et beaucoup déménagent dans le quartier ou dans les quartiers contigus (au sud en particulier). La communauté lesbienne de Park Slope déborde donc largement dans les autres quartiers contigus. Les habitantes de ces quartiers continuent malgré tout à passer la plupart de leur temps libre à Park Slope (p. 165-181).

Park Slope a une forte image de quartier lesbien et, malgré le manque de recensements statistiques et l'absence d'aménagements gay, nous pouvons affirmer qu'une grande concentration de lesbiennes y vivent. La 7<sup>ème</sup> Avenue et des associations locales jouent le rôle de lieux de rencontre. De plus, Park Slope est une communauté très mobile qui déborde dans les quartiers contigus.

### ***Au-delà des frontières entre public et privé : la sexualité dans les lieux publics.***

A l'échelle de la ville, en parallèle à ces réseaux de bars, restaurants et discothèques, on trouve d'autres réseaux qui se situent dans les lieux publics. Comme nous allons le voir, la sexualité peut malgré tout y être très privée.

Dans *Mapping Desire* (1995), David Bell s'intéresse aux personnes qui ont des relations sexuelles dans les lieux publics. Selon lui, cette sexualité peut également être très privée. Ce n'est que lorsque la police intervient dans un de ces lieux ou lorsqu'on découvre qu'une personne connue les fréquente que ces lieux deviennent réellement publics. A l'intérieur même du milieu homosexuel, on trouve des oppositions à ces pratiques car on les accuse de porter préjudice à l'image des autres citoyens homosexuels. Les participants quant à eux décrivent leurs activités de façon poétique voire idyllique. « The deep silence, the cool night air, the pools of moonlight and stars, the great oaks and beeches...as always, once you are over the invisible border your heart beats faster and the world seems a better place. » [David Bell cite Derek Jarman (1992), *Perverse Dynamics, sexual citizenship and the transformation of intimacy*, 1995, p.307]. L'endroit paraît être meilleur car le plaisir n'y est pas enfermé dans des codes et les participants se sentent libres. Finalement, de tels lieux détruisent les distinctions conventionnelles entre public et privé et les rendent même absurdes (p.306-308).

La sexualité dans les réseaux de lieux publics peut donc être également très privée et synonyme de liberté pour les participants.

### ***Paysages imaginaires du désir sur la ville et ses lieux clés.***

Il est également intéressant d'étudier l'imaginaire dans ces réseaux de ville et de lieux.

Dans son article de *Mapping Desire* (1995), Munt s'intéresse à l'imaginaire présent dans la littérature en ce qui concerne des villes existantes ou utopiques.

Aux échelles internationale et nationale, elle donne l'exemple de deux villes totalement différentes : Brighton qui a permis à l'auteur de construire son identité de lesbienne grâce aux échanges de regards dans les rues et Nottingham dont l'ambiance est plus froide et l'espace hétérosexualisé. Munt cite également Greenwich Village qui est devenue une Terre Promise pour beaucoup d'homosexuels.

A l'échelle de la ville, dans la littérature des années 50 et 60, le bar est devenu le symbole de la maison et les nightclubs des lieux visibles pour les femmes désireuses de rencontrer d'autres femmes. On identifie la ville avec l'homosexualité et, plus précisément, avec le corps d'une femme. Munt cite trois extraits de nouvelles que nous reprendrons plus bas.

Ces différents textes nous montrent bien l'importance de l'imaginaire sur la ville, ses lieux clés, le mouvement et le changement. Même les zones les plus immobiles de la ville sont percées et les barrières disparaissent entre espaces homos et hétéros. La rue est à la fois une image de liberté mais également de violence et on décèle une certaine nostalgie. Cela révèle

une certaine désillusion avec le modèle spatial postmoderniste (p. 114-125). Bell et Valentine (1995) soulignent également l'importance de l'imaginaire sur la ville concernant la ville d'Amsterdam ainsi que la Grèce (plus particulièrement la ville de Lesbos). Ces villes ont, en effet, une place importante dans l'imaginaire gai et lesbien, à l'échelle internationale. L'identité sexuelle est formée à travers cet imaginaire et les paysages qui en naissent guident les touristes gay (p. 17).

L'imaginaire joue donc un rôle très important sur la ville, ses lieux clés, le mouvement et le changement, comme nous venons de le voir. Il existe tout un réseau de villes existantes ou utopiques ainsi que de lieux qui dessinent des paysages de l'imaginaire. Par exemple, dans le film *Venus Boyz*, le cadre est la ville mais aussi le monde de l'art et les bars. Les personnes connaissent ces lieux et se connaissent également entre elles. Ce film met donc en évidence un réseau de lieux et de personnes aux trois échelles dont nous venons de parler (Baur G., 2003, *Venus Boyz*).

A la suite de ces exemples, nous pouvons affirmer qu'il existe donc un réseau qui relie ces différents lieux. A l'échelle internationale, il existe un certain nombre de villes emblématiques de renommée internationale qui ont très souvent joué un rôle de refuge pour de nombreux gay. Il en va de même à l'échelle nationale où on observe une hiérarchie de villes plus ou moins renommées au sein de la communauté gay. Ces différentes villes (tout comme les lieux dans ces villes) sont reliées entre elles par des facteurs plus ou moins formels ou visibles tels la presse, les flyers, le tourisme, internet, le bouche-à-oreille, le téléphone mais également le domaine de l'art (cinéma, littérature, séries TV). A l'échelle de la ville, il existe aussi un réseau de lieux et on distingue différentes formes ou tropismes. Il s'agit de deux types de géographie : une géographie des lieux dits « invisibles » généralement en périphérie et une géographie des lieux vitrines, en d'autres termes, des quartiers gay au centre. Une partie des lieux invisibles se situent dans les lieux publics et remettent ainsi en question les notions de privé et public. Quant aux quartiers gay, ils peuvent être très différents, leurs limites sont floues et c'est donc le mélange qui prévaut. En l'absence d'établissements gay, un quartier peut tout de même avoir sa place dans le réseau de lieux gay grâce à son image de quartier gay. Il s'agit alors d'une communauté imaginée. Les institutions et réseaux informels existent donc également et sont très importants. L'imaginaire joue en effet un rôle considérable au sein du réseau de lieux gay car cette géographie gay est également faite de paysages de l'imaginaire.

Il existe donc une grande diversité de lieux gay interreliés et qui forment un réseau de lieux que ce soit à l'échelle internationale, nationale ou de la ville. Mais comment s'est mis en place ce réseau ? Et y a-t-il plusieurs réseaux ?

## **2.2 Les pratiques: des réseaux de personnes.**

Au chapitre précédent, nous avons vu qu'il existe des lieux et un réseau de lieux mais ces composantes spatiales sont sous-tendues par des individus et un ensemble de pratiques. Comment ces lieux ont-ils été mis en réseau ? Quelles sont les formes qui se dessinent ? Y a-t-il plusieurs réseaux au sein de la communauté gay et avec le reste de la société ? Quelle est la place de l'économie dans ces réseaux ? Je vais tenter de répondre à ces questions en analysant ces pratiques. Il m'a, en effet, été possible de construire une image valable d'un ensemble de pratiques que traduit bien la notion de réseau de personnes. D'ailleurs la littérature disponible m'a déjà permis de dessiner les contours essentiels de ces pratiques. La logique de l'analyse voudrait qu'à ce point je puisse m'intéresser aux acteurs eux-mêmes. On comprendra qu'en regard de choix de pratiques d'ordre tellement personnelles, il m'a été difficile de mobiliser des individus identifiables ou forcés à s'identifier devant le chercheur. J'ai certes essayé mais l'idée même d'un recensement quelconque susceptible de nourrir une analyse directe et des pratiques m'a paru trop aléatoire dans l'amplitude de ces résultats et finalement inconvenable vu la diversité des membres de la communauté gay (cf. chapitre 2.2.2).

### **2.2.1. Mise en place du réseau.**

Dans ce chapitre, je vais tenter de comprendre comment les réseaux dont nous venons de parler se sont mis en place, notamment pourquoi les lieux ont pris une certaine forme. J'essaierai également d'expliquer comment se repèrent les personnes homosexuelles. Il existe des lieux emblématiques mais comment se fait leur réputation ? Comment les gay prennent-ils connaissance de / entrent-ils dans ces réseaux ? Et comment les individus rentrent-ils en contact les uns avec les autres ? Finalement, pourquoi y a-t-il un besoin de réseau ? Afin de répondre à ces questions, je vais reprendre les exemples précédents aux trois mêmes échelles.

***De la métropole culturelle des Années folles à une nouvelle centralité née de la chute du mur : la conquête d'un « droit de cité ».***

Si Berlin est devenue un eldorado européen et possède cette géographie urbaine particulière, cela est dû à une histoire particulière et mouvementée qui débute au début du 20<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la chute du Mur en 1989. C'est au cours de cette histoire que les homosexuels ont conquis leur droit de cité.

A l'échelle internationale, Berlin est devenue un lieu emblématique de l'homosexualité. Cependant, pour en arriver là, les gais et lesbiennes ont dû conquérir leur « droit de cité » tout au long d'une histoire mouvementée.

Berlin, selon Grésillon (2000), est une des villes qui attirent le plus d'homosexuels et elle a joué, tout au long de l'histoire, un rôle de refuge pour les gay car elle jouit d'un statut particulier. Il cite d'ailleurs le sexologue berlinois Magnus Hirschfeld (1904) qui affirme que « Celui qui veut saisir, non pas superficiellement mais en profondeur, le tableau gigantesque d'une *Weltstadt* comme Berlin, ne peut ne pas voir la trame homosexuelle, qui influe sur chaque tonalité du tableau et sur la physionomie de l'ensemble » (p. 303). En effet, au début du 20<sup>ème</sup> siècle déjà les homosexuels faisaient partie du tableau de cette *Weltstadt* qui s'ouvre à l'altérité et devient métropole culturelle. Berlin devient à cette époque un refuge pour les homosexuels qui fuient la pression sociale de la province et une subculture s'établit dans la capitale. Un institut de sexologie est alors fondé ainsi que des associations, revues, des clubs et le quartier de Schöneberg devient un quartier gay. Dans les années 20, Berlin est la capitale mondiale des homosexuels devant Paris ou Londres où la culture est plus cloisonnée. Des réseaux de solidarité, des lieux de rencontre et des itinéraires propres à la communauté gay apparaissent et c'est à travers eux que les homosexuels prennent connaissance et s'intègrent dans ces réseaux de lieux et de personnes. La ville est donc un lieu de prédilection des homosexuels car l'identité gay peut s'y affirmer. Le déclin de la culture gay coïncide avec celui de la métropole durant l'époque nazie. Les homosexuels sont, en effet, parmi les premières victimes du nazisme. La culture gay ne se remettra pas vraiment de cet épisode et il faudra attendre les années 70 pour observer une renaissance du mouvement homosexuel (p.302-304). Selon un journaliste cité par Grésillon, dans les années 70, Berlin est devenue avec Amsterdam un eldorado pour les homosexuels. New York et San Francisco en étaient La Mecque et La Médina (p.305).

A l'échelle nationale également, Berlin constitue un haut lieu de l'homosexualité pour plusieurs raisons ; le poids démographique de la ville (elle est deux fois plus peuplée qu'Hambourg, la troisième ville du pays) ainsi que la situation et le statut particulier de



Berlin-Ouest de 1945 à 89 (qui était la seule ville de RFA où les jeunes gens étaient exemptés de service militaire) qui en ont fait un refuge pour différents groupes en marge de la société. Il existe donc des villes plus ou moins importantes selon le poids démographique et le statut particulier d'une ville (p. 307). Grésillon ajoute que les homosexuels prêtent des vertus émancipatrices aux quartiers gay et les perçoivent comme des garants de liberté et des espaces de protection (p. 309).

A l'échelle de la ville de Berlin, nous avons vu qu'il existe une géographie de « niches », dont certaines sont invisibles au regard hétérosexuel. Ces lieux d'homosociabilité, publics et pourtant secrets, ne sont évidemment pas uniquement fréquentés par des homosexuels mais ces derniers s'y repèrent et s'y retrouvent par des codes et langages internes (p. 307).

On observe malgré tout des regroupements dans trois quartiers gay de la ville. Cette géographie particulière s'explique par le fait que ces trois quartiers gay sont anciens et composés d'immeubles vétustes ayant été occupés illégalement dans les années 70 et 80 par des groupes alternatifs dans lesquels les homosexuels étaient très représentés. Cette répartition spatiale est donc liée au conflit idéologique qui opposait les forces conservatrices et les groupes alternatifs par rapport à la nature du bâti et, plus généralement, à la situation géographique particulière de Berlin. Il y avait, en effet, des deux côtés du Mur des « places à prendre » et c'est pourquoi de nombreuses minorités se sont donc implantées dans les quartiers populaires du centre-ville. Deux géographies se superposent donc dans cette ville ; une géographie traditionnelle et officielle et une géographie de l'alternatif (dont la répartition des homosexuels est un bon exemple). L'histoire de la spatialité des réseaux est donc liée à un contexte local et un contexte plus général (européen).

L'auteur ajoute que Berlin a une organisation spécifique vis-à-vis des minorités. En effet, les homosexuels, tout comme les minorités étrangères, vivent dans les quartiers populaires qui se sont retrouvés au centre de l'agglomération après la chute du Mur. La spécificité berlinoise est donc due à trois processus : les conditions géographiques et topographiques (vieux quartiers du centre-ville aujourd'hui rénovés ou en train de l'être), les caractéristiques sociologiques de ces quartiers (lieux d'implantations des minorités) et l'histoire particulière de Berlin (le tournant historique de 1989). Il est donc important de prendre en compte ces trois caractéristiques dans l'étude de la spatialité des réseaux. (p. 307-311).

Longtemps contrainte de s'exprimer dans les interstices de l'urbain, la culture homosexuelle peut ainsi désormais s'épanouir au grand jour à Berlin dans les quartiers centraux (Grésillon, *L'Espace géographique*, p. 312).

C'est donc dans les années 20, lorsque la ville s'ouvre à l'altérité et qu'elle devient métropole culturelle que la culture homosexuelle s'épanouit pleinement dans la ville. Après la période nazie, on a observé sa renaissance dans les années 70. Berlin a constitué un haut lieu de l'homosexualité en raison de son poids démographique ainsi que de la situation et du statut particulier de Berlin-Ouest de 1945 à 89 qui en ont fait un refuge pour différents groupes en marge de la société. A l'échelle de la ville, nous avons vu que les homosexuels ont une géographie de niches dans les lieux publics et s'y repèrent par des codes et langages internes. Concernant les quartiers gay de la ville, deux géographies se superposent ; une géographie traditionnelle et officielle et une géographie de l'alternatif liées à un contexte local et un contexte plus général. La spécificité berlinoise et son entrée dans le réseau de lieux gay est donc due à trois processus : les conditions géographiques et topographiques ainsi que les caractéristiques sociologiques des quartiers et l'histoire particulière de Berlin. C'est ainsi que la culture homosexuelle a pu s'épanouir au grand jour dans les quartiers centraux de la ville.

***Du Paris ouvert et culturel des années 20 et 30 aux polarisations multiples actuelles : la gentrification née d'une centralité et d'une visibilité nouvelles et l'apparition de lieux invisibles de rupture en périphérie.***

Paris possède une renommée internationale depuis les années 20 caractérisées par une grande ouverture comme à Berlin. Ses établissements sont nombreux et se sont diffusés à partir du noyau central, le quartier du Marais, en suivant des axes préférentiels jusqu'à la périphérie, territoire des lieux de drague et de consommation sexuelle.

A l'échelle internationale, Paris occupe, selon Leroy (2005), une place centrale au sein du réseau des lieux centraux de l'homosexualité est cela depuis longtemps. En effet, c'est déjà dans les années 20 que Paris constitue un centre européen majeur de la vie homosexuelle. A cette époque, la ville est caractérisée par une ouverture de la part des autorités et de nombreux établissements apparaissent. Les nombreux artistes et écrivains gay qui y vivent en font un centre européen majeur de la vie homosexuelle. Cette position se renforce à l'échelle européenne dans les années 30 en raison de la répression nazie en Allemagne. Depuis, Paris représente une capitale de l'homosexualité en raison de la quantité et la diversité de son offre commerciale mais elle n'a cependant pas l'image et l'aura de Berlin et Londres. Les communautés gay y sont en effet moins structurées et engagées sur le plan social et politique qu'à Berlin et moins festives, avant-gardistes et extraverties qu'à Londres (p.585-586).

Au niveau national, Paris a une position hégémonique avec environ 140 établissements. Elle est suivie par Lyon qui possède une trentaine d'établissements. Cependant, les autres

grandes villes sont moins bien loties (il n'y a que 5 villes de province qui possédaient au moins 20 établissements en 2004) et aucun établissement de province ne possède la renommée et l'attractivité de certains lieux parisiens dont l'aire d'attraction est d'échelle nationale voire continentale (p.588).

A l'échelle de la ville de Paris, il semble que les établissements se sont diffusés à partir du noyau central en suivant des axes préférentiels. C'est pourquoi on observe un centre et des centralités secondaires.

Le quartier gay de Paris s'est déplacé au fil du temps. A la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, il se situe à Montmartre et Pigalle, puis, après la Deuxième Guerre, il se situe à Saint-Germain-des-Prés et, finalement, il se déplace à la rue Sainte-Anne (entre Palais Royal et l'Opéra) dans les années 60 avant de se déplacer vers le Marais. Le quartier de la rue Sainte-Anne peut être considéré comme le premier quartier gay car son existence est connue des parisiens contrairement aux précédents. Les bars y sont plus concentrés et le type d'établissement ainsi que la fréquentation sont très différents de ceux d'aujourd'hui comme nous le verrons plus bas. En raison d'une forte commercialisation dénoncée par les associations homosexuelles, ce quartier a disparu au début des années 80 et s'est déplacé vers le Marais (p.589-590).

Comme dans le cas de Berlin, il est intéressant de voir dans l'histoire comment le quartier du Marais est devenu un quartier gay. Tout d'abord, il avait, selon Leroy, tous les atouts pour un développement rapide et un succès auprès des gay : une centralité géographique, une bonne accessibilité, une grande vétusté du bâti et de l'espace disponible très bon marché. En 1978, lorsque le quartier était encore délabré, pauvre et en pleine rénovation (ordonnée par les lois Malraux à la fin des années 60), s'ouvre le premier bar gay. Le stock de locaux vacants à des prix fonciers très bas a permis l'installation des commerces gay. Celle-ci s'accélère dans les années 80 et participe à la renaissance fonctionnelle et architecturale du Marais. Par la suite, ce seront les effets de voisinage et la recherche d'externalités positives qui vont donner au Marais sa géographie actuelle. Cependant, si le Marais est aujourd'hui un haut lieu de l'homosexualité, c'est avant tout à l'entrepreneur de la scène commerciale gay David Girard qu'on le doit. C'est le premier, à la fin des années 70, à s'emparer de l'idée d'une homosexualité vécue au grand jour et il décide d'ouvrir des établissements pour tous les homosexuels en démocratisant les tarifs et en ouvrant les commerces sur la rue. Il offre ainsi aux gay une centralité et une visibilité nouvelles renforcées par le développement de la presse gay. La concentration d'établissements gay est exceptionnelle pour un espace aussi peu vaste (seulement quelques rues) et, selon un entrepreneur, ces rues ont fait leurs preuves. Contrairement aux villages des villes nord-américaines, le Marais constitue plutôt une sorte de porte d'entrée, « un point de passage d'une mégapole du désir » que l'on franchit plus ou

moins régulièrement pour se diriger vers un autre centre moins visible. Le Marais n'est pas un espace résidentiel des gay parisiens et représente un modèle de centralité et type de spatialité parmi d'autres. Le Marais est donc un lieu vitrine de sociabilité où il importe d'être vu et de voir (p.590-592).

Il existe également une géographie invisible des lieux de drague et de consommation sexuelle nés d'une volonté de rupture par rapport aux modes de vie hétérosexuels. Les établissements commerciaux occupent une position péricentrale le long d'un axe Marais-Pigalle et, en raison de leur grande superficie ainsi que de la rareté et du prix des quartiers centraux, ils se situent souvent plutôt en périphérie. Les lieux de rencontre extérieur qui effacent la frontière entre public et privé peuvent être plus ou moins clandestins et sont fréquentés davantage la nuit. Leur localisation est éclatée dans des espaces étendus et périphériques en raison de l'anonymat et de la discrétion recherchés. Ces espaces peuvent servir à d'autres usages comme, par exemple, le cimetière du Père Lachaise et certains, comme les bois de Boulogne et de Vincennes ou le jardin des Tuileries, sont inscrits dans l'imaginaire homosexuel depuis longtemps. Les toilettes de la gare du Nord et le Quai d'Austerlitz ont, par exemple, été immortalisés grâce à des films. Le sentimentalisme n'a pas sa place dans ces lieux qui témoignent de la grande rationalisation de la sexualité et de l'espace gay (on essaie d'avoir un maximum de partenaires en un minimum de temps) (Leroy, *Le Paris gay*, p.593-595).

En raison de l'ouverture de la part des autorités et des nombreux artistes et écrivains gay qui y vivent ainsi que de la répression nazie en Allemagne, Paris devient donc dans les années 20 et les années 30, un centre européen majeur de la vie homosexuelle. De nos jours, la ville se distingue par la quantité et la diversité de son offre commerciale. Le quartier gay du Marais s'est développé rapidement car il avait tous les atouts pour devenir un quartier gentrifié. Par la suite, ce seront les effets de voisinage et la recherche d'externalités positives qui vont lui donner sa géographie actuelle. Il s'est également développé grâce à l'entrepreneur de la scène commerciale gay David Girard qui a offert aux gay une centralité et une visibilité nouvelles renforcées par le développement de la presse gay. Quant aux lieux « invisibles », ils sont nés d'une volonté de rupture par rapport aux modes de vie hétérosexuels. Que ce soit en raison de leur grande superficie ainsi que de la rareté et du prix des quartiers centraux ou de l'anonymat et de la discrétion recherchés, leur localisation est éclatée dans des espaces étendus et périphériques. Ils occupent également une grande place dans l'imaginaire homosexuel depuis longtemps, ce qui a joué un rôle dans leur développement. Tout comme pour Berlin, c'est

donc ce mélange de processus historiques et actuels qui a permis à Paris de faire partie du réseau de lieux gay.

***Des mouvements précommunautaires, l'intérêt des grandes entreprises et une presse, observatoire de la condition homosexuelle : autant d'éléments créateurs d'une communauté morale et de ses points fixes, les lieux.***

Selon Anne et Marine Rambach dans *La culture gaie et lesbienne* (2003), il existe un réseau gay de destination de vacances et des convergences d'homosexuels dans des secteurs précis en raison de mouvements précommunautaires. A l'échelle de la ville de Paris, le quartier du Marais est constitué de lieux commerciaux et associatifs qui ont joué un rôle important de rassemblement mais également d'une offre diversifiée due à l'intérêt croissant des grandes entreprises. Ces lieux sont irrigués par une presse qui joue le rôle d'observatoire des conditions de la communauté gay dans le monde et de ciment entre les individus et entre les lieux qu'ils fréquentent.

A l'échelle internationale, nous avons vu au point 2.1.2. qu'il existe un réseau de lieux emblématiques qui rassemblent les homosexuels. Il n'y a pourtant pas de cadre idéologique et militant qui aurait lancé l'idée d'une réunion des homosexuels dans ces lieux. Selon les auteurs, il s'agit de mouvements spontanés ou précommunautaires, déclarés ou muets qui suivent une logique de rassemblement diffus. Elles ajoutent qu'avant la constitution d'une communauté, c'est ce réflexe collectif qui rassemble les individus. Cela révèle l'importance de l'homosexualité et des pressions exercées. Ces convergences sont donc, selon elles, le résultat de stratégies de protection de soi, d'évitement de l'homophobie et de recherche de soutien (p. 61).

A l'échelle nationale et de la ville de Paris, les lieux associatifs et commerciaux qu'elles citent ont, selon elles, joué un rôle décisif dans l'histoire des homosexuels en tant que lieux de rassemblement mais, de nos jours, ils ne sont plus les uniques vecteurs de la présence homosexuelle dans la ville. En effet, le marché gai et lesbien se développe sous l'action de deux phénomènes. Premièrement, les grandes entreprises ont moins peur de se positionner sur et d'associer leur nom au marché gay et, deuxièmement, l'offre communautaire s'est diversifiée depuis la fin des années 90. On trouve, par exemple, des marques d'habits, des sociétés de téléphone, des produits de beauté, des agences de voyage ou des grands magasins qui s'associent au marché gay temporairement ou sur la longue durée. Il y a donc une grande variété de lieux (p. 33-37). Ces différents lieux sont irrigués par de nombreux titres de presse (comme le mensuel *Têtu* par exemple), titres distribués gratuitement dans les lieux

communautaires (Illico, par exemple), des fanzines et des bulletins d'associations distribués également gratuitement. La presse virtuelle joue elle aussi un rôle très important car, en plus de sa fonction culturelle, divertissante et érotique, elle est un observatoire de la condition homosexuelle, bi et trans dans le monde. En effet, selon les auteurs, la brève internationale témoigne de cet esprit communautaire car on s'intéresse au sort des homos dans le monde. La presse joue donc un rôle de ciment entre les individus et entre les lieux qu'ils fréquentent (p. 37-41).

Comme nous venons de le voir, les lieux existent, les intérêts aussi et les caractères également (l'orientation sexuelle des membres de cette communauté). Il existe donc une communauté morale composée par tous les individus qui se disent lgbt et, selon Anne et Marine Rambach (2003) les émanations concrètes de cette communauté sont ses points de fixation constitués par les lieux (p. 33). Elles ajoutent que le développement de cette communauté, depuis les 30 dernières années, lui a permis de bénéficier de structures de plus en plus nombreuses et diverses (p. 41). C'est donc ce réseau de lieux qui sous-tend le réseau de personnes qui représente la communauté.

### ***Emergence de deux capitales gay d'Europe.***

Binnie a pris, dans son article de *Mapping Desire* (1995), les exemples du Royaume-Uni et des Pays-Bas caractérisés par de grandes différences. Les Pays-Bas sont nettement plus ouverts concernant l'âge de consentement sexuel ainsi que les démonstrations d'affection dans les espaces publics et ils ont une plus grande reconnaissance des modes de vie gais et lesbiens ainsi qu'une plus grande intégration des problématiques gaies et lesbiennes dans des thématiques plus générales. Cependant, les villes d'Amsterdam et de Londres sont toutes les deux en train de devenir des capitales gay internationales. Jon Binnie s'est intéressé au développement d'Amsterdam devenue une destination internationale du tourisme gai et lesbien ainsi qu'à Londres, notamment à l'émergence de Old Compton Street à l'ouest de Londres en tant que quartier commercial gay appelé « Queer Street » (p.5).

### ***Les atouts d'Amsterdam et l'engagement des pouvoirs publics.***

Dès les années 70, Amsterdam a émergé comme l'une des capitales touristiques gay d'Europe. Beaucoup d'homosexuels britanniques ont migré à Amsterdam en raison du régime plus libéral. De plus, Amsterdam possède beaucoup de sites touristiques et se situe proche de la Grande-Bretagne. Depuis le début des années 90 la ville s'est, en effet, engagée dans des projets en collaboration avec des groupes et commerces gay afin de promouvoir la ville

comme une capitale européenne gay. Le Conseil Municipal possède un conseiller et le gouvernement a soutenu beaucoup de projets, comme des monuments par exemple. Selon le porte-parole du Ministère du tourisme des Pays-Bas, les touristes homosexuels sont faciles à définir et à atteindre, leur revenu est plus haut que la moyenne et ils voyagent beaucoup. La ville a également soutenu financièrement plusieurs organisations tels GALA (Gay and Lesbian Amsterdam) qui organise en septembre un festival destiné à promouvoir le tourisme international gay. De nos jours, la responsabilité de markettiser la ville comme une capitale gay a été transférée des organes publics aux business rose lui-même.

***Queer Street : une image de village gay grâce à la presse et aux revendications des activistes queer.***

Le quartier de Old Compton Street à Soho (Londres) décrits par Binnie (1995) est un autre exemple, aux échelles nationale et internationale, de la notion de communauté imaginée dont nous avons parlé plus haut et sur laquelle nous allons revenir avec Rothenberg (1995). En effet, ce quartier a une forte image de quartier gay malgré le fait que beaucoup d'établissements ne sont pas à Soho. Beaucoup de publicité a été faite autour de Soho en tant que village gay et tous les bars et cafés ont été regroupés dans la même rubrique afin de créer une image de village gay au cœur de Londres (p.195). Le développement de ce quartier a été accompagné par l'apparition de nombreux journaux gay. Parmi ceux-ci, Binnie cite le journal *Boyz* distribué dans les lieux de rencontres gay et qui contient de nombreux articles et publicités sur Soho, ses bars, son mode de vie, des conseils de beauté et de mode. Il contribue donc à la construction de cette image de village gay.

De plus, l'analyse de ce quartier démontre également l'importance de prendre en compte l'histoire particulière d'un lieu afin de comprendre son évolution. En effet, ce développement du business gay coïncide avec la revendication du terme queer par le groupe OutRage. Lors du premier carnaval de Soho durant lequel Old Compton Street a été renommée Queer Street, les activistes de OutRage ont collaboré avec les personnes s'occupant du business de la rue. Soho était le centre d'attention de la scène londonienne dans les années 50, c'est pourquoi cette queerification de la rue pourrait refléter un retour à une géographie sexuelle préexistante. Ces nouveaux bars sont généralement lumineux et ouverts contrairement aux lieux de rencontre gay du passé où la distinction avec la rue extérieur étaient beaucoup plus marquée. La scène gay est donc en train de s'adapter aux besoins d'une nouvelle génération davantage sure d'elle, qui désire être visible et non ignorée. Finalement, nous avons vu que le développement de cette zone est fragile et que les changements dans la possession des bars pourraient perturber cet équilibre. En effet, des bars sont à vendre et des fêtes sont organisées

dans des buts principalement commerciaux. Des craintes sont même émises quant à l'abandon progressif de l'intérêt pour le dollar rose. Le public cible redeviendrait donc hétérosexuel et c'est ainsi qu'on pourrait observer une résurgence des bars à champagne des années 80 alors que les gay devraient à nouveau se contenter de bars sordides en banlieue (p.182-199).

Binnie (1995) ajoute que les homosexuels sont des voyageurs naturels entre ces différents lieux emblématiques pour différentes raisons ; leur statut de DINKs, l'envie de fuir une vie où l'on doit se cacher et se conformer aux normes ou alors le fait que la perspective d'« outsider » du voyageur est une sorte de deuxième peau pour eux. C'est justement par le voyage que se fait la réputation de ces lieux et que les homosexuels rentrent dans ce réseau de lieux emblématique (p.190).

Si Amsterdam a émergé comme l'une des capitales touristiques gay d'Europe, c'est donc en raison du régime plus libéral des Pays-Bas, de ses nombreux sites touristiques et de sa situation proche de la Grande-Bretagne. L'engagement de la ville dans des projets en collaboration avec des groupes, commerces et organisations gay a également joué un rôle important. Quant à la forte image de quartier gay de Old Compton Street à Soho, elle est due à la publicité conséquente qui a été faite, notamment grâce aux journaux gay, autour de Soho en tant que village gay et au regroupement de tous les bars et cafés dans la même rubrique. Nous avons vu que l'histoire particulière de ce lieu a aussi joué un rôle important. Dans les deux cas, le voyage a grandement contribué à faire connaître ses lieux dans la communauté gay. C'est donc grâce à ces divers processus que ces deux villes font partie du réseau de lieux gay.

### ***Park Slope : émergence d'une communauté imaginée.***

Park Slope est, comme le nomme Rothenberg (1995), une communauté imaginée car, malgré l'absence d'établissements gay, elle possède une forte image de quartier lesbien. Nous allons voir que d'autres facteurs jouent un grand rôle dans ce processus.

Dans l'article de Tamar Rothenberg, nous avons vu que les hommes ont tendance à davantage se regrouper spatialement. Cela est dû principalement à leur plus grand pouvoir financier dont résulte un plus grand choix d'habitation. Cependant, elle affirme que les revenus plus modestes des femmes peuvent également entraîner un rapprochement de celles-ci dans un quartier où les loyers sont plus bas. Les agglomérations spatiales de lesbiennes sont donc moins concentrées spatialement et moins visibles mais elles existent bel et bien.

Aux échelles nationales et de la ville, Rothenberg prend l'exemple de Park Slope à Brooklyn. Ce quartier ne possède pas de recensement de ses habitants gay et on y trouve



quasiment aucun établissement pour les homosexuels. On y trouve, cependant, une grande concentration de lesbiennes et une forte image de quartier lesbien. Nous pouvons donc nous interroger sur les fondements de cette image de quartier lesbien. Comme nous allons le voir, le bouche-à-oreille, le réseau social des lesbiennes et l'histoire du quartier ont joué un rôle important. De plus, le manque d'informations statistiques qui pourraient contredire cette image de quartier lesbien attire les femmes à Park Slope et contribue également à créer cette image de quartier lesbien. En effet, un recensement statistique qui affirmerait que le nombre ou le pourcentage de lesbiennes dans ce quartier n'est pas aussi important qu'on le supposait, pourrait détruire cette image de quartier lesbien et décourager plusieurs femmes à venir vivre dans ce quartier.

Il est intéressant ici de s'arrêter sur la notion de communauté. La géographie et la sociologie urbaine définissent la communauté comme une zone géographiquement délimitée constituée d'individus qui partagent certaines caractéristiques et maintiennent des interactions sociales les uns avec les autres. Ce terme est donc utilisé ici comme un quasi synonyme de la notion de quartier. Mais comme nous l'avons vu plus haut, la communauté peut perdre cette caractéristique géographique et devenir une communauté imaginée dans laquelle les membres ne se connaissent pas tous mais sont en communion malgré tout. Le slogan gay « We are everywhere » exprime bien cette idée de rassemblement sans assise spatiale. La notion de communauté lesbienne est utilisée par les femmes en référence aux réseaux sociaux de lesbiennes qui ont un mode de vie lesbien, qui participent à diverses activités et projets et qui se rassemblent socialement. La communauté représente donc ici une sorte d'unité socio-psychologique. Rothenberg ajoute que les communautés lesbiennes peuvent exister spatialement, à l'intérieur d'institutions (par ex, une prison), seulement dans l'esprit, idéologiquement (par ex, les lesbiennes féministes) ou avant tout au niveau social. Ces différences de sens permettent aux lesbiennes de construire leur idée de communauté selon les circonstances. Il y a également une communauté lesbienne au sens général représentée par la population lesbienne mais il existe, à l'intérieur de celle-ci, plusieurs communautés définies par la culture et les différents espaces lesbiens locaux. Finalement, l'idée de communauté et l'identité lesbienne sont donc très importantes dans ces processus. En effet, lorsque des femmes qui se définissent comme lesbiennes et qui ont une image de communauté fréquentent des lieux, elles vont leur donner cette image et ceux-ci vont devenir des espaces gay, qu'il le soient ou pas en réalité.

Les femmes interrogées par Rothenberg déclarent que, plutôt qu'une seule entité unifiée, il y aurait plusieurs communautés et elles mettent en évidence le manque d'établissements lesbiens qui permettraient de rassembler la communauté. L'aspect géographique constitue,

malgré tout, un facteur fondamental lorsqu'elles tentent d'expliquer ce regroupement en tant que communauté. Comme nous l'avons vu, la 7<sup>ème</sup> Avenue ainsi qu'un certain nombre de groupes locaux jouent tout de même un rôle de rassemblement. Les témoignages recueillis révèlent donc, selon l'auteur, la grande subjectivité et l'incohésion des lesbiennes de Park Slope.

Cette image de Park Slope s'explique en grande partie par l'histoire du quartier. Park Slope possède, comme la plupart des quartiers gentrifiés, un ensemble de logements anciens en mauvais état. C'était un quartier ouvrier jusqu'à ce que, dans les années 60, il commence à attirer des jeunes de la classe moyenne ayant fait des études, en raison de la diversité raciale et économique du quartier ainsi que de ses appartements disponibles et de ses aménagements culturels et esthétiques. L'apparition d'une communauté lesbienne à Park Slope est liée aux débuts de la gentrification du quartier et aux différentes populations engagées politiquement qui s'y installèrent (notamment des lesbiennes féministes). Dans les années 70, il y avait une librairie pour femmes mais celle-ci a disparu lorsque le taux de gentrification augmenta dès 77. Malgré sa courte existence, cette librairie a mis en évidence le fait que Park Slope possède une communauté de femmes. Un autre indicateur a été une école pour femmes durant les années 70. Selon Rothenberg, la synchronisation de la gentrification du quartier et du mouvement féministe a été essentielle pour faire de Park Slope le centre de la population lesbienne de New York.

L'image de Park Slope s'explique également par le réseau social des lesbiennes. Les processus de socialisation dans la communauté consistent principalement en visites chez des amies. Les femmes qui n'ont pas de voiture ont donc essayé de vivre proches les unes des autres et c'est ainsi que petit à petit de nombreux ménages lesbiens se sont rassemblés. Les visites chez les amies sont très importantes car il y a très peu d'espaces publics et privés où les lesbiennes peuvent se sentir à l'aise et être elles-mêmes. En reprenant la théorie de Peter Williams sur la gentrification, Rothenberg affirme que, pour les lesbiennes, le fait de retrouver une existence communautaire solidaire (souvent découverte à l'université) lorsqu'elles s'installent dans un quartier est très important car il permet d'affirmer leur identité. De plus, ce cadre leur fournit un peu de répit face à une société hétérosexiste et leur permet de rencontrer d'autres personnes. On observe donc à Park Slope la création d'une identité lesbienne ouverte et collective.

« ‘Being a dyke and living in the Slope is like being a gay man and living in the Village; it’s part of the coming-out process’, said the founder of SAL. The place is associated with the creation of an identity, and the collectivity of identities transforms the place.” [‘And she told two friends’: Lesbians creating urban social spaces”, Tamar Rothenberg, 1995, p.179].

La plupart des femmes interviewées connaissaient la réputation de Park Slope en tant que quartier lesbien et c’est une des raisons principales de leur déménagement. Celles qui ne la connaissaient pas ont déménagé pour vivre avec leur compagne ou pour vivre en collocation avec d’autres lesbiennes. Chaque femme a encouragé d’autres amies à venir vivre dans le quartier. La forte croissance de la présence lesbienne à Park Slope est donc liée au réseau social des lesbiennes qui est très puissant. Les femmes sont introduites dans la communauté socio-spatiale lorsqu’elles emménagent avec leur compagne qui vit déjà dans cette communauté ou lorsqu’un couple emménage ensemble dans le quartier

Bien que Park Slope constitue la concentration de lesbiennes la plus grande de New York, le centre culturel et politique se situe toujours à Manhattan dans Greenwich Village à une demi-heure de métro, c’est pourquoi on ne trouve donc pas de centre communautaire ou d’autres formes d’engagement communautaire à Park Slope. Cela dit, Park Slope apparaît de plus en plus comme un quartier lesbien et la concentration de lesbiennes dans le quartier a donné naissance à un espace social reconnaissable de l’intérieur de la communauté mais également de plus en plus par les hétérosexuels aussi. Cette concentration est due, comme nous l’avons vu, en grande partie au réseau social des lesbiennes. Son succès a contribué à une gentrification continue du quartier et, en conséquence, au déplacement de nombreuses lesbiennes vers les autres quartiers contigus au sud de Park Slope. En effet, dans un quartier comme Park Slope, où les loyers ne sont pas stables ni contrôlés, chaque départ de locataires est une occasion pour les propriétaires d’augmenter les loyers. En raison de la gentrification en cours dans le quartier, les femmes se déplacent donc vers les quartiers encore non gentrifiés situés pour la plupart au sud de Park Slope et dont les loyers sont beaucoup plus bas. La communauté lesbienne de Park Slope déborde alors largement dans les autres quartiers contigus. Les lesbiennes, tout comme d’autres groupes, (les artistes, par exemple) sont donc non seulement à l’origine du processus de gentrification dans le quartier mais, en se déplaçant, elles le répandent, malgré elles, en direction du sud. Ce processus porte préjudice aux lesbiennes car les bars lesbiens se situent en général dans des quartiers à bas loyers et, si les loyers augmentent en raison de la gentrification, les propriétaires vont augmenter les loyers dans l’espoir d’attirer une clientèle plus « désirable » (p. 165-181).

Park Slope correspond donc à la définition de communauté imaginée. En effet, elle possède une image de quartier lesbien ainsi qu'une forte concentration de lesbiennes grâce au bouche-à-oreille, au réseau social des lesbiennes, à la gentrification du quartier et au manque d'informations statistiques. Un quartier peut donc également faire partie d'un réseau de lieux gay sans être composé d'établissements gay car il existe d'autres facteurs informels qui jouent un rôle tout aussi important.

***La sexualité dans les lieux publics synonyme d'intimité et de liberté d'identité et de pratiques.***

Nous allons voir ici que la sexualité dans les réseaux de lieux publics peut à la fois détruire la frontière entre privé et public et être synonyme d'intimité et de liberté.

A l'échelle de la ville, en parallèle à ces réseaux de bars, restaurants et discothèques, on trouve, selon Bell (1995), d'autres réseaux qui se situent dans les lieux publics.

La sexualité qui a lieu dans ces espaces publics peut également, selon lui, être très privée. En effet, l'activité a lieu dans un lieu public qui peut être un parc, les toilettes publiques, une ruelle, la plage, un parking, des bois, des quais, la rue. Cependant, les « clients » de ces lieux se reconnaissent et les autres personnes n'ont que peu de connaissance sur les activités qui ont lieu dans un endroit particulier. C'est pourquoi ces activités ont un côté très privé. Ces lieux ne deviennent publics que lorsque la police y intervient ou lorsqu'on découvre qu'une personne connue les fréquente. La plupart du temps, les médias en donnent alors une image très négative ; une image d'un monde de pauvres êtres dont l'homosexualité refoulée les réduit à se contenter de rencontres anonymes dans la honte.

C'est un monde dans lequel les notions d'identité, de communauté et de politiques sexuelles n'ont pas leur place. Cette sexualité est également très éloignée de l'image d'intimité romantique présente dans nos modèles hétéronormatifs. Même à l'intérieur du milieu homosexuel, on trouve des oppositions à ces pratiques.

Malgré cela, les participants n'en ont pas une image aussi négative et font même preuve de poésie pour les décrire. En effet, ces lieux leur paraissent meilleurs car il n'y a pas de codes et ils se sentent libres. Selon Bell, beaucoup de gais n'ont pas de liberté même dans l'intimité de leur maison en raison de pressions familiales et du voisinage. Ils trouvent donc cette intimité dans ces espaces publics.

Dans de tels lieux, les frontières entre public et privé sont détruites et même rendues absurdes. Ainsi les personnes qui les fréquentent n'ont pas besoin de sortir du placard ni de correspondre à une identité ou une communauté quelconque. De plus, beaucoup d'hommes

fréquentent ces lieux pour d'autres raisons que du sexe anonyme. Par exemple, cela peut-être pour le plaisir du sexe à l'extérieur (avec un partenaire connu), pour avoir des relations sexuelles devant un public, en groupe, comme alternative aux bars et clubs, ou uniquement pour rencontrer des amis et écouter les commérages [*Mapping Desire*, 1995, p.306-308].

La sexualité dans les lieux publics peut donc être également intime et privée comme nous venons de le voir et c'est pourquoi ces réseaux de lieux rendent floues les frontières entre public et privé. De plus, cela prouve que les réseaux de lieux gay ne sont pas tous dans des quartiers gay reconnus mais également dans le reste de la ville et ses lieux publics. Au-delà d'une homosexualité honteuse et non assumée, ils peuvent représenter une forme de liberté où l'on a pas besoin de correspondre à une identité quelconque.

### *Une littérature créatrice d'un imaginaire sur la ville et ses lieux-clés.*

L'imaginaire sur la ville et ses lieux clés révèle lui aussi des réseaux de lieux utopiques ou réels qui vont influencer les gay dans leurs voyages notamment. C'est, comme nous allons le voir, la littérature qui la plupart du temps donne naissance à ces paysages du désir.

Aux échelles internationale et nationale, Munt, dans son article de *Mapping Desire* (1995), donne l'exemple de Nottingham et de Brighton, deux villes qui, selon elle, sont totalement différentes. En effet, Nottingham est le cœur de l'identité nationale anglaise caractérisée par une « masculinité romancée » et un « populisme viril ». Brighton, à l'inverse, est la ville de l'excentricité. C'est la capitale gay du sud de l'Angleterre et son ambiguïté sexuelle est présente dans les rues et son architecture. L'auteur a pu y construire son identité de lesbienne grâce aux échanges de regards dans les rues. Ce n'est, par contre, pas le cas de Nottingham car l'ambiance y est plus froide et l'espace hétérosexualisé.

Face à ce malaise, Munt a écrit des nouvelles dans lesquelles elle utilise la figure du « flâneur » pour réaliser plusieurs voyages imaginaires, créant ainsi une nouvelle zone spatiale : la ville lesbienne. Elle cite d'ailleurs plusieurs auteurs qui elles aussi ont créé leur propre ville imaginaire. Parmi elles, se trouvent Renée Vivien qui a imaginé une ville lesbienne appelée Mytilène afin d'échapper au Paris du début du 20<sup>ème</sup> siècle. Libéré de toutes contraintes culturelles, la voyageuse peut se déplacer librement dans cette ville dont les barrières temporelles et spatiales ont été levées. Cela nous montre donc combien l'imaginaire est important, que ce soit pour des villes existantes ou des villes utopiques. Munt fait aussi référence à Greenwich Village où beaucoup d'homosexuels qui fuyaient l'esprit conformiste de la banlieue dans les années 50 et 60 se sont réfugiés. Leur identité gai ou lesbienne était

donc principalement urbaine car elle émanait de la géographie sociale des rues et de l'anonymat de Greenwich.

A l'échelle de la ville, comme nous l'avons vu, dans ces années, la maison est représentée par le bar et les lieux visibles pour les femmes désireuses de rencontrer d'autres femmes sont symbolisés par les nightclubs. La dégénérescence urbaine sexuelle s'exprime d'ailleurs, dans cette littérature, par l'identification de la ville avec l'homosexualité. Dans la littérature contemporaine, l'accent est mis davantage sur les échanges visuels codés dans la rue potentiellement violente, dangereuse et (hétéro)sexualisée. Une analogie est également faite entre le corps de la lesbienne et la rue ou la ville. Cela se voit, par exemple dans un poème (Nestle, 1987) cité par Munt. Il n'y a donc plus de barrières, ces deux entités sont colonisées l'une par l'autre et la mobilité dans cet espace est très importante car c'est en se déplaçant que l'on peut marquer de nouveaux espaces de notre passage et ainsi les « posséder ». La lesbienne (représentée par l'image du flâneur) est partagée entre la tentation et la convoitise vis-à-vis de cette ville (représentée par une femme) et la peur d'y être reliée, de lui appartenir. La lesbienne « flâneur » transcende toutes les frontières ; elle est à la fois une femme et un homme ou aucun des deux. La ville du flâneur est représentée par le corps d'une femme constamment en mouvement et dont les lèvres parlent.

Nous avons vu que les trois extraits de nouvelles cités par Munt dépeignent bien cet imaginaire urbain. Ces analogies entre femme et ville, ces lieux clés et cet imaginaire urbain sont donc révélés à travers l'image de la lesbienne « flâneur ». En effet, dans la première nouvelle, elle est décrite comme une parfaite butch masculine. Son cigare représente son sexe et la ville, la femme qu'elle peut pénétrer. Dans le trajet allant de la ville à sa maison, elle troque sa tenue de butch pour celle de petite fille classique. C'est pourquoi les rues ainsi que sa maison sont des lieux de mascarade. Dans la deuxième nouvelle, la lesbienne « flâneur » écrit depuis de nombreux lieux tels l'Iowa, Ibiza, Porto Rico mais sa véritable localisation reste immatérielle. Chacun de ces lieux constitue des références aux hauts lieux de l'identité lesbienne urbaine, tels un bar de Greenwich Village. Dans la troisième et dernière nouvelle, c'est Lila, une lesbienne masculine, qui, en marchant dans les rues de New York, révèle ainsi une géographie du paysage urbain basée sur des événements émotionnels. New York représente une fois de plus une femme ; la plus belle que Lila n'ait jamais vu. Elle y rencontre Emily dont elle tombe amoureuse. Dès lors, elle est partagée entre le « désir masculin » de poursuivre ses errances solitaires sur les routes et « l'envie féminine » de rester auprès d'Emily. Une amie la met alors en garde en lui expliquant que, si elle reste immobile près d'Emily, la ville va changer si vite qu'elle ne sera plus à elle quand elle y retournera.

L'imaginaire sur la ville, ses lieux clés, le mouvement et le changement sont donc représentés grâce à cette littérature et, notamment, à travers la représentation de la figure de la lesbienne butch masculine qui erre dans ces territoires et de son imagination. Lila, par exemple, réinvente New York selon son imagination. Le paysage urbain est hors de contrôle et c'est pourquoi les textes à la fois s'engagent et se désengagent avec le changement et les transformations. Les espaces urbains les plus statiques sont ainsi traversés et la frontière entre espace homo et hétéro, public et privé est détruite. La Gay Pride en est un bel exemple car des milliers d'homosexuels traversent des rues à dominante hétérosexuelle et l'espace est ainsi pénétré par son antithèse. Comme nous l'avons vu, la rue est synonyme de liberté mais également de violence et on décèle une certaine désillusion avec le modèle spatial postmoderniste car celui-ci affirme que la distinction entre le public et le privé disparaît dans la rue et que l'espace est utilisé par différentes personnes de différentes manières. En effet, en tant que sousculture, être visible parmi d'autres ne signifie donc pas forcément plus de pouvoir mais plutôt davantage de compétition pour une ressource qui diminue.

Selon Munt, l'identité lesbienne est donc construite à travers une mobilisation linguistique et temporelle de l'espace et, en bougeant à travers l'espace, la lesbienne imprime des moments utopiques (ou contre utopiques) sur la vie urbaine. L'espace l'occupe tout comme elle l'occupe et il n'est jamais immobile (p. 114-125).

Comme nous l'avons vu, selon Bell et Valentine (1995), la ville d'Amsterdam ainsi que la Grèce (plus particulièrement Lesbos) font également partie de l'imaginaire gai et lesbien à l'échelle internationale. Dans la création de cet imaginaire, la littérature joue là aussi un grand rôle comme le montrent bien les nombreux écrits sur Sodom, représentée, par exemple, par la ville de Londres pour Hallam (1993) ou encore les ouvrages d'Edmund White sur la vie sexuelle des gais aux Etats-Unis et qui sont lus comme une étude scientifique ou comme un roman. Tout cela contribue à la création de paysages imaginaires du désir qui jouent un rôle important dans la formation de l'identité sexuelle et qui guident les touristes à travers le monde [*Mapping Desire*, 1995, p. 17].

Il existe donc tout un réseau de villes existantes ou utopiques ainsi que des lieux qui dessinent des paysages de l'imaginaire. C'est principalement la littérature qui met en évidence cet imaginaire sur la ville, ce réseau de lieux clés ainsi que le mouvement et le changement. L'image de la lesbienne « flâneur » qui erre dans ces territoires permet de révéler les analogies entre femme et ville, ces lieux clés et cet imaginaire urbain. Dans son imagination, les frontières entre espace homo et hétéro, public et privé sont détruites. Cependant, le fait d'être ainsi visibles parmi les autres signifie une compétition accrue pour une ressource qui

diminue ; l'espace. C'est donc en partie à travers cette littérature que l'identité lesbienne et gaie se construit et que les hauts lieux sont révélés.

La mise en place de ces réseaux est donc le résultat d'un grand nombre de facteurs que ces exemples mettent en évidence. Aux échelles internationale et nationale, certaines villes ont une place centrale dans le réseau de ville gay en raison de leur histoire particulière, notamment du rôle de refuge qu'elles ont joué dans l'histoire, mais également leur ouverture, le monde de l'art, leur situation géographique, le tourisme, des mouvements précommunautaires et, finalement, une littérature créatrice d'imaginaire sur la ville et ses réseaux de lieux. A l'échelle de la ville, les quartiers gay ont émergé en raison des conditions topographiques et géographiques ainsi que des caractéristiques sociologiques des quartiers et de l'histoire particulière de la ville. De plus, l'économie a aussi une responsabilité importante dans l'émergence de ces quartiers avec des facteurs tels que la gentrification, deux processus économiques ou l'ambition d'un entrepreneur. Les lieux sont les émanations concrètes d'une communauté morale et, lorsqu'il n'y a pas de lieux dans le cas d'une communauté imaginée, ce sont des facteurs informels qui interviennent. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer le réseau social gay, le bouche-à-oreille, la gentrification et le manque d'informations statistiques. Quant aux lieux dits « invisibles », ils ne se situent pas uniquement dans des quartiers gay. En effet, en raison de leur taille ainsi que pour des raisons économiques et sociales, ils se situent également en périphérie. Lorsqu'ils se situent dans les lieux publics, ils troublent la frontière entre public et privé car ils sont aussi synonymes d'intimité. Ces lieux résultent donc d'une volonté de rupture, de liberté et d'intimité ainsi que d'un imaginaire gay riche. C'est donc ainsi que ces réseaux se sont mis en place et que les différents lieux ont acquis une certaine réputation au sein de la communauté.

Les gay se repèrent et entrent dans ces réseaux notamment grâce au bouche-à-oreille, à leur réseau social, à la presse gay, au flyers (que l'on trouve dans les lieux gay ou les magasins, boîtes, bars), aux sites internet, aux associations, au tourisme et à l'art (littérature, cinéma, TV). Les individus rentrent en contact les uns avec les autres en sortant dans les lieux gay mais également grâce à internet (sites de rencontre), aux associations et à leur réseau de connaissances. Ce réseau de personnes est si dense que tout le monde est interrelié. Comme nous le verrons au chapitre 2.2.3., ce besoin de réseau existe car, malgré l'ouverture de la société, l'homophobie est toujours présente et il est encore difficile de se découvrir différent et de vivre cette différence seul. Il y a donc un besoin de rencontrer des personnes concernées par l'homosexualité et de fréquenter des lieux où l'on se sent plus libre.



### **2.2.2. Mixité et ségrégation dans le milieu homosexuel.**

Dans ce chapitre, nous allons nous intéresser à la diversité de la communauté gay qui n'est de loin pas monolithique. Les relations qui découlent de ces différences s'inscrivent dans l'espace et dessinent des géographies et des parcours divers. Les phénomènes de mixité et de ségrégation peuvent donc avoir lieu à l'intérieur même du milieu gay. Nous allons maintenant nous arrêter sur les principaux facteurs de différenciation au sein de la communauté gay.

#### ***Lesbiennes et gais : des géographies différentes.***

Un des principaux facteurs de différenciation dans la population homosexuelle est la différence entre les sexes. Il en résulte des géographies spécifiques.

Selon Castells (1983), les quartiers et commerces gay aux Etats-Unis et en Europe sont majoritairement peuplés par des hommes et dominés par la culture gay masculine. Le manque de quartiers lesbiens est, d'après lui, dû au fait que les femmes sont plus pauvres que les hommes et ont moins de choix concernant leur travail et leur situation géographique. Wolfe's (1992) ajoute qu'il y a moins d'espaces commerciaux pour les lesbiennes car, en raison de leur manque de ressources économiques, elles possèdent rarement leur propre commerce. De plus, selon lui, la plupart des bars lesbiens ne sont pas des « lieux » dans le sens de lieux physiques permanents. On ne trouve, en effet, la plupart du temps que des soirées lesbiennes qui ont lieu dans différents bars. Lesbiennes et gais n'ont donc pas le même rapport à l'espace. En cherchant à dominer, les hommes obtiennent, d'après Castells (1983), une supériorité spatiale alors que les femmes ont moins d'aspirations territoriales et attachent plus d'importance aux relations personnelles et au réseau social.

Son point de vue sera ensuite contesté par Adler et Brenner (1992) qui, à travers l'étude d'une ville américaine, suggèrent que les lesbiennes créent des communautés concentrées dans l'espace mais ces quartiers sont intégrés dans un milieu contreculturel plus large et elles n'ont pas leur propre sousculture publique et leur territoire. De plus, comme nous l'avons vu aux chapitres 2.1.2. et 2.2.1., les espaces lesbiens sont là si l'on sait ce que l'on cherche. En d'autres termes, elles ne laissent aucune trace de leur sexualité dans l'espace et tout se passe par le bouche-à-oreille. Les lesbiennes, tout comme les femmes hétérosexuelles, ont davantage de difficultés économiques et ont donc également moins la possibilité de posséder leur propre maison. Cependant, alors que les gais ont davantage de ressources économiques, ils doivent faire face à la discrimination pour obtenir une assurance vie et des prêts pour le logement en raison de la peur du SIDA. C'est pourquoi, comme le suggèrent Anlin (1989), la

campagne est devenue un lieu idéal de vie pour les lesbiennes car elle permet d'échapper aux nombreux aspects oppressifs de la vie urbaine et, pour les lesbiennes féministes des années 70, d'établir des modes de vie alternatifs loin de la ville dominée par les hommes. De nombreuses fermes uniquement pour femmes se sont donc développées aux Etats-Unis [*Mapping Desire*, 1995, p. 5-8].

Le film *Venus Boyz*, met également en évidence la grande diversité du milieu des Drag King. On suit leur parcours en ville et l'une d'elles dit que, selon qu'elle est en homme ou en femme, elle n'a pas le même territoire (Baur G., 2003, *Venus Boyz*).

Leroy, dans son *Paris gay* (2005), met en avant les mêmes processus de différenciations entre gais et lesbiennes. En effet, les espaces sont avant tout des constructions masculines et les lesbiennes y sont presque invisibles en raison de leur mode de vie plus discret et stable. Elles ont, selon lui, moins besoin de s'identifier à des territoires ou à des lieux et elles sont moins nombreuses dans les grandes villes. A San Francisco, par exemple, elles ont tendance à délaisser le centre métropolitain pour la périphérie plus appropriée à la vie de famille. Leur niveau de vie souvent inférieur à celui des hommes joue bien sûr également un rôle important dans cette différenciation. Les espaces de visibilité gay sont donc principalement des espaces d'homme et des espaces urbains (p.581-582).

En plus des quartiers d'habitation, les mouvements et les scènes commerciales gay ont au cours de l'histoire et jusqu'à aujourd'hui été avant tout des territoires réservés aux hommes. C'est ce que démontre Knopp dans son article de *Mapping Desire* (1995). Il met en évidence les différences dans la façon d'expérimenter les nouvelles possibilités d'expériences sexuelles qui s'offraient aux individus à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et au début du 20<sup>ème</sup>, notamment les différences liées au genre, à la couleur et au niveau social des individus.

Ces différences ont marqué les mouvements gais et lesbiens de cette époque et la façon de contester les accusations de dépravation et de maladie dont étaient victimes les homosexuels. Quant aux espaces qu'ils fréquentaient, ils n'étaient pas les mêmes. Par exemple, des gais ont exploité certaines peurs autour de l'homosexualité dans leurs propres intérêts ou contre d'autres gais qu'ils jugeaient privilégiés. D'autres ont créé des réseaux et institutions permettant de défendre leur mode de vie mais également d'autres structures d'oppression contre des homosexuels moins privilégiés.

Dans le contexte de restructuration industrielle et professionnelle de cette époque, des milieux plus tolérants socialement (comme les cols blancs ou certains métiers dans les services) sont apparus et ont constitué la base des mouvements gay. Ces mouvements étaient d'ailleurs principalement urbains et leurs membres étaient pour la plupart des hommes blancs.

Ils ont développé leur propre codage de l'espace mais malheureusement en restant inscrits dans les discours racistes, pro-capitalistes et sexistes de l'époque.

Il en va de même pour les célèbres scènes commerciales et d'amusement gays et lesbiennes dans le monde, tels Amsterdam ou San Francisco qui ont été développées par et pour des hommes de classe moyenne de race blanche. Le quartier de Soho décrit par Binnie dans *Mapping Desire* (1995) est également avant tout fréquenté par des hommes, bien qu'aucun bar ne soit exclusif (p.198). Grésillon, dans *L'Espace géographique* (2000), affirme même qu'à Berlin, malgré les quelques bars et discothèques qui accueillent des gays et des lesbiennes, les deux populations ne se mélangent pas sauf lors du défilé du Christopher Street Day (p.307).

Cela démontre, selon Knopp, que la problématique de la sexualité et, en particulier, de l'homosexualité dans les processus d'urbanisation s'inscrit dans des relations plus générales liées aux critères de race, classe et genre. Etant donné le simple fait que l'être humain existe dans l'espace, ces différences et les relations sociales qui en découlent sont également inscrites dans l'espace [*Mapping Desire*, 1995, p. 149-161].

Les quartiers ainsi que les scènes commerciales et d'amusement gay sont donc avant tout réservés aux hommes. Les femmes sont plus discrètes et ne laissent pas de traces de leur présence dans le paysage car leur réseaux sont plutôt informels. De plus, gays et lesbiennes se mélangent peu. Il en résulte donc des réseaux différents.

### ***Différences d'âge et de génération : la nostalgie du militantisme et de l'entre soi.***

Les différences d'âge divisent également les homosexuels et sont sources de nombreux conflits générationnels.

En effet, Anne et Marine Rambach, dans *La culture gaie et lesbienne* (2003), soulignent le fait que de nombreux gays regrettent la culture et les pratiques des anciens militants d'avant Stonewall qui préféraient se déclarer pervers plutôt que de mettre en avant leur normalité.

« A la toute-puissance du modèle gai 'sain' (fier, jeune, viril, sportif, consommateur) qui semble avoir été conçu par des publicitaires, il oppose la diversité, la mobilité, l'anormalité d'une multitude d'individus qui ne se rallient ni à la norme sociale ni à la norme communautaire. » [*La culture gaie et lesbienne*, Anne et Marine Rambach, 2003, p.313].

Dans le Marais, ce phénomène se traduit clairement dans l'espace. En effet, deux rues marquent une frontière interne et délimitent deux sous-ensembles spatiaux entre les communautés homosexuelles selon l'âge et les rapports avec les autres populations. Les habitués du Marais, moins jeunes, n'ont pas envie de se mélanger aux autres populations, recherchent plutôt l'entre soi et propagent une certaine forme de prosélytisme. A l'inverse, la population qui fréquente l'ouest du quartier gay est plus jeune, plus hétérogène et moins militante car elle n'a pas vécu l'apparition et le développement du SIDA. Celle-ci est caractérisée par une plus grande ouverture aux autres et l'abolition des barrières fondée sur l'identité sexuelle (Leroy, *Le Paris gay*, p.597-598).

Dans *Mapping Desire* (1995), Tamar Rotheberg donne également un bon exemple de l'importance de l'âge dans les différences entre gay, plus précisément entre lesbiennes. Dans son article sur Park Slope, elle affirme qu'on observe, de nos jours, des différences de génération entre les lesbiennes qui ont grandi dans les années du féminisme lesbien et les lesbiennes plus jeunes nées durant la période du SIDA et de l'activisme gay ou queer. Ces dernières sont en train de s'éloigner d'une culture lesbienne féministe pour des causes qui ne visent pas que les femmes. C'est pourquoi à Park Slope, comme dans beaucoup d'autres endroits, les lesbiennes engagées politiquement délaissent les organisations féministes pour des organisations gais et lesbiennes. De plus, la plupart des jeunes lesbiennes ne vivent pas à Park Slope mais plutôt à Manhattan. Ces différences d'âge se traduisent donc dans l'espace (p.176).

C'est ainsi que selon l'âge des individus et la génération à laquelle ils appartiennent, des divisions se créent et se traduisent dans l'espace, notamment à l'échelle du quartier.

***Entre un imaginaire utopique rural et le manque d'établissements gay : la vie homosexuelle à la campagne.***

Le lieu d'habitation est également un facteur de différenciation important au sein de la communauté gay.

En effet, selon Leroy, de nos jours, les gais et lesbiennes sont en majorité des citadins car la ville offre de plus grandes possibilités de rencontre et davantage d'établissements gay. Il ajoute que les homosexuels vont plutôt se diriger dans les grandes villes car le marché sexuel local dans les villes petites et moyennes est vite épuisé. Il se développe alors une logique du voyage et des weekends dans les villes plus importantes. La migration vers la grande ville permet aussi de trouver l'anonymat et la visibilité qui leur manque en province. Ces

migrations vers les villes peuvent être pendulaires mais, en général, elles sont de longue durée ou définitive car il est encore difficile de s'épanouir dans de petites villes ou villages où tout le monde se connaît. Pour beaucoup de jeunes la migration vers la ville s'accompagne également du coming-out et de la création d'une famille d'adoption après avoir quitté la leur. (Leroy, *Le Paris gay*, p.582-584).

Bell et Valentine mettent eux aussi en évidence les grandes différences entre les homosexuels vivant en banlieue ou à la campagne et ceux vivant en ville. Ils citent Lynch (1987) qui a, par exemple, souligné les problèmes que rencontrent des hommes gais dans leurs relations sociales et sexuelles avec d'autres hommes de classes moyennes en banlieue. Les difficultés sont encore plus importantes pour les gais et lesbiennes vivant à la campagne dont les seules occasions de vivre leur sexualité se résument à des rencontres dans des WC et des aires de repos près des autoroutes ou des excursions dans les librairies et cinémas pornos des villes voisines. Cet isolement va de pair avec un manque d'accès aux ressources les plus basiques comme des journaux gays, des librairies, et surtout, des services de prévention et traitement du SIDA. Cependant, comme nous l'avons vu plus haut pour les lesbiennes, beaucoup d'homosexuels choisissent de vivre à la campagne et cet imaginaire utopique rural a donné naissance à de nombreuses représentations littéraires et filmiques [*Mapping Desire*, 1995, p.8].

Il y a donc d'un côté une fuite de la campagne vers la ville pour ses possibilités de rencontre et ses établissements et, d'un autre côté, une fuite de la ville pour la campagne afin d'échapper aux aspects oppressifs de la vie urbaine et d'établir des modes de vie alternatifs. On observe donc des réseaux différents selon ces critères.

### ***L'omniprésence des Blancs et l'oubli des différences entre cultures.***

Une autre grande différence est celle entre les diverses cultures, comme le soulignent Bell et Valentine. La plupart des études se basent avant tout sur des blancs vivant dans les villes anglo-saxonnes et il y a encore malheureusement très peu de travaux sur l'homosexualité dans d'autres cultures [*Mapping Desire*, 1995, p.8-10].

Comme nous l'avons vu avec Knopp, des différences liées à la couleur des individus ont marqué les mouvements gais et lesbiens du 20<sup>ème</sup> siècle et la façon de contester les accusations de dépravation et de maladie dont étaient victimes les homosexuels. En effet, ces mouvements gay étaient principalement urbains et leurs membres, pour la plupart des hommes blancs, sont malheureusement restés inscrits dans les discours racistes, pro-capitalistes et sexistes de

l'époque. Les célèbres scènes commerciales et d'amusement gais et lesbiennes dans le monde ont également été développées par et pour des hommes de race blanche. Les critères de race jouent donc un rôle important dans la problématique de l'homosexualité dans les processus d'urbanisation. Ces différences et les relations sociales qui en découlent sont également inscrites dans l'espace [*Mapping Desire*, 1995, p.149-161].

Il serait donc très intéressant d'approfondir ce thème car des géographies différentes se dessinent selon la culture des individus.

### ***Clivages économiques.***

Des clivages économiques, en particulier les différences liées au niveau social des individus, divisent également la communauté gay.

Ces clivages ont également été mis en évidence par Knopp dans son article sur les mouvements et scènes commerciales gay. En effet, les membres de ces mouvements étaient pour la plupart des hommes de la classe moyenne dont les discours étaient pro-capitalistes. Les célèbres scènes commerciales et d'amusement gais et lesbiennes ont aussi été développées par et pour des hommes de classe moyenne. La problématique de l'homosexualité dans les processus d'urbanisation s'inscrit donc aussi dans des relations plus générales liées aux critères de classe [*Mapping Desire*, 1995, p. 149-161].

Dans son exemple traitant du quartier de Soho, Binnie met également en évidence les phénomènes de ségrégation qui opèrent au sein du milieu gay, notamment les clivages économiques. En effet, il affirme qu'en raison des prix très élevés qui y sont pratiqués, beaucoup de personnes n'ont pas les moyens de fréquenter ce quartier. De plus, les personnes qui ne sont pas jeunes et belles se sentent également exclues [*Mapping Desire*, 1995, p.198].

Au cours de l'histoire les scènes commerciales et d'amusement gay ont donc avant tout été développées par et pour des hommes de classe moyenne. De nos jours, les prix sont toujours très élevés et beaucoup de gay n'ont pas les moyens de fréquenter ces lieux. Dans l'espace cela se traduit par leur exclusion de ces lieux. Selon le niveau financier des individus, leur géographie et leur réseau seront donc différents.

### ***Une grande diversité de sexualités et des identités sexuelles fluides et contextuelles.***

Dès les années 90, un grand nombre de travaux ont commencé à s'intéresser à la représentation des identités sexuelles et à la façon dont elles sont inscrites sur le corps et le

paysage. Ces travaux ont permis de mettre en évidence l'immense diversité des sexualités ainsi que la nature fluide et contextuelle des identités sexuelles. Nous allons voir plus en détail ce phénomène grâce à trois articles tirés de *Mapping Desire* (1995).

***Les corps qui « n'ont pas leur place » : géographie de la discontinuité entre genre social et sexe biologique.***

Cream (1995) s'intéresse à la discontinuité entre genre et sexe biologique dont résulte une multiplicité d'identités et d'expressions de celles-ci. Selon elle, le sexe et le corps sont des constructions culturelles du naturel et ne sont donc pas naturellement donné comme nous pourrions le croire. En effet, selon elle, le corps n'a pas d'état pur car il fait toujours partie d'un contexte culturel. Le corps social oriente la façon de concevoir le corps et les expériences corporelles, quant à elles, renforcent et font l'intermédiaire avec le social. Tous les corps sont sexués mais la signification de l'identité sexuelle a changé à travers l'espace. Elle ajoute que, dans notre société, il est impensable d'avoir une position qui ne soit ni masculine, ni féminine.

Cependant, Cream décide de s'arrêter sur les corps qui ne rentrent pas dans une de ces classifications et qui donc « n'ont pas leur place » dans notre société. Ces corps particuliers se trouvent dans des espaces particuliers et perturbent les notions de sexe et de genre. L'auteur prend l'exemple des transsexuels, des personnes nées avec des organes génitaux qui ne sont ni clairement masculins ni féminins ainsi que des femmes ayant les chromosomes XXY (en opposition aux femmes ayant les chromosomes XX) disqualifiées lors de compétitions sportives en raison de testes sur le sexe des sportifs. Dans tous ces cas, un seul sexe est autorisé et seules les données biologiques sont prises en compte car les transsexuels changent de sexe, les enfants nés avec deux sexes en auront un seul qui leur sera assigné et les femmes XXY sont disqualifiées. Nos frontières de sexe et de genre ont une histoire et une géographie. Par exemple, l'enfant ayant deux sexes est confiné dans un milieu hospitalier jusqu'à ce qu'un genre lui soit assigné. Un transsexuel devenu femme n'a pas le droit d'aller dans les parties pour femmes des hôpitaux, prisons ou cabinets. Le problème des femmes XXY se retrouve essentiellement dans le domaine sportif.

Tous ces exemples ne font que démontrer et perpétuer le fait que, malgré la diversité, le genre social et le sexe biologique sont encore fortement corrélés. Cream cite Lorde (1984) qui affirme qu'à la place de perpétuer ces normes, ces personnes devraient faire de leur différence une force pour défier ces catégories. De plus, nous sommes de plus en plus conscients que le biologique et le social sont tous les deux fluides et résultent de la nature d'un être. Cela permet donc de penser les notions de sexe et genre différemment. En ce sens, Butler (1990,

1991) affirme que le genre devient une performance que l'on répète chaque jour et qui constitue l'identité. Mais le sexe et le genre n'ont pas besoin de correspondre comme voudrait le définir une matrice binaire hétérosexuelle. La discontinuité entre le sexe et le genre donne naissance à de nouvelles configurations. Cream cite Zita (1992) qui s'interroge sur ce qui définit une lesbienne et si elle peut devenir un homme. La lesbienne doit-elle avoir un corps féminin et comment définit-on cette féminité ? Si l'on ne considère plus le sexe comme la base sur laquelle se construit le genre, comment déterminer une communauté lesbienne ou un couple hétérosexuel ? A partir de cela, on peut se demander, comme Zita (1992), si l'on doit continuer à utiliser le lexique anatomique selon les normes de la culture dominante pour définir ces termes.

Nous avons besoin de changer notre façon de penser sur l'identité biologique car les définitions qui se basent sur la biologie sont inscrites dans des discours idéologiques qui permettent de légitimer ce que les gens peuvent ou ne peuvent pas faire, ainsi que leur place dans la société. L'auteur nous montre donc bien qu'il existe une multiplicité d'identités et d'expressions de celles-ci. Il est ainsi difficile de parler de communauté homosexuelle, de lesbienne ou de gay car la diversité est immense. Le sexe biologique ne détermine pas tout et il est important de prendre en compte le contexte dans lequel ces identités s'expriment (*Mapping Desire*, 1995, p. 31-40).

***La bisexualité : un révélateur d'alliances et d'identifications sexuelles temporaires et variables.***

Hemmings (1995), quant à elle, s'intéresse à la bisexualité et à sa localisation (dans le sens, « façon de se positionner ») par rapport aux structures existantes de l'identité et de la subjectivité sexuelle.

En effet, selon elle, à l'intérieur de nombreuses communautés gais et lesbiennes, un nombre important de personnes ont ouvertement avoué avoir des désirs pour le sexe opposé, tout en maintenant leur identité de gais ou lesbiennes. Des lesbiennes n'ont, par exemple, pas osé avouer leurs attirances pour des hommes de peur d'être exclues de leur communauté. Cependant, avec l'arrivée de la théorie queer, jouer avec les notions conventionnelles de sexe, genre et sexualité est devenu possible. D'après l'auteur, la bisexualité ne peut pas être comprise à travers les structures existantes du féminisme et la bisexualité est souvent exclue. Beaucoup de gais et lesbiennes ont eux aussi exclu la bisexualité, l'accusant de fragmenter les communautés homosexuelles et de faire oublier le problème de l'homophobie. Ces politiques d'identité sexuelle traditionnelles dont résulte l'exclusion devraient être remplacées par les notions de transgression et de jeu avec les genres. Cependant, il faut préciser qu'il vaut mieux



être exclu et visible qu'intégré et invisible. C'est pourquoi l'exclusion de la bisexualité, que ce soit par l'extérieur ou les bisexuels eux-mêmes, est aussi un acte politique. La bisexualité n'a pas, contrairement à l'homosexualité, été décrite comme une identité sexuelle en soi et, pour beaucoup, elle n'existe tout simplement pas en tant qu'identité sexuelle. Il y a également un avantage à cela ; les bisexuels évitent ainsi d'être catégorisés comme cela a été le cas pour les homosexuels au 19<sup>ème</sup> siècle. L'auteur se demande alors si la reconnaissance d'autres subjectivités sexuelles en dehors de l'homosexualité et de l'hétérosexualité nécessite forcément la supposition d'une identité particulière. Il est important, selon elle, de mettre en évidence les relations entre des situations particulières et des temps particuliers (par exemple, dans le cas d'une relation entre un bi et une lesbienne, entre deux bi, etc). Ainsi la bisexualité serait étudiée en relation avec les autres sexualités et nous pourrions passer à des théories sur la façon de se positionner sexuellement qui prendraient en compte les relations entre individus. Chaque personne se situera différemment par rapport à une autre en raison de plusieurs facteurs (comme, par exemple, la classe, l'origine ethnique, le niveau d'éducation ou l'âge) et selon le contexte.

On remarque là aussi que la diversité est de rigueur et il est donc difficile de construire un sentiment d'appartenance sur la base d'alliances et d'identifications temporaires et variables. Dans tous les cas, Hemmings insiste sur l'importance de trouver de nouvelles façons de théoriser la bisexualité ainsi que toutes les autres façons de se localiser sexuellement (*Mapping Desire*, 1995, p. 41-55).

***Butch, lipstick, prostituées et lesbiennes androgynes féministes : entre stéréotypes subis et jeu avec les catégories de genre et d'identité, la ségrégation entre lesbienne.***

Finalement, dans son article, Murray (1995) met en évidence une autre différence ; celle entre lesbiennes butch et féminines et, de façon plus générale, la ségrégation entre lesbiennes selon les catégories de genre et d'identité.

Concernant leur apparence, les lesbiennes développent différentes stratégies selon le lieu et le moment afin de s'adapter à différents contextes. Elles établissent donc leur identité à travers des images et leurs mises en scène. Ces mises en scène peuvent être utilisées par les spectateurs pour faire des catégorisations rigides, des stéréotypes souvent négatifs. Cependant, les lesbiennes peuvent aussi jouer avec ces images et les utiliser pour se confronter à ces stéréotypes. L'auteur cite l'exemple des lesbiennes lipstick des années 90 qui ont adopté une image hyper féminine, non pour déstabiliser l'hétérosexualité mais pour se confronter aux lesbiennes féministes androgynes et à leur rigidité idéologique. De plus, tout comme les lesbiennes qui peuvent choisir de s'adapter ou de résister aux préjugés de l'extérieur et

internes au milieu, les lesbiennes qui sont également prostituées vont encore davantage que les autres opérer des changements dans leur mise en scène selon le lieu où elles sont (chez un client, dans leur chambre, la rue, un bar, la prison) car la mise en scène est un acte pour lequel on paie. Changer de mise en scène après le show permet donc de faire une distinction entre le travail et le reste et ainsi d'éviter une stigmatisation. Il faut préciser que beaucoup de prostituées se mettent en scène comme lesbiennes lors de leur travail mais ne le sont pas. A l'inverse, beaucoup de lesbiennes ont également des hommes dans leurs clients. Il en va de même pour les hommes qui se prostituent. Cela démontre qu'il faut distinguer sexe et désir, identité et pratique sexuelle.

Murray ajoute qu'avec l'arrivée du féminisme lesbien, les prostituées et les femmes qui ressemblaient à des prostituées ont été stigmatisées et rejetées. La communauté lesbienne est donc éclatée en différents groupes. Il est, par exemple, plus facile de se déclarer lesbienne à un groupe de prostituées que d'annoncer à des lesbiennes que l'on fait le trottoir. Les lesbiennes sont donc, selon l'auteur, divisées et les prostituées sont stigmatisées par les féministes qui affirment que l'industrie du sexe soutient le patriarcat.

Une autre division apparaît également. Beaucoup de lesbiennes rejettent les lesbiennes « féminines » (appelées femme en anglais) et les lesbiennes « masculines » (appelées butch) et les accusent d'imiter les hétérosexuels. Les lesbiennes féministes pensaient que les lesbiennes étaient toutes androgynes donc elles ont été embarrassées par ces deux styles lors de l'élaboration de leurs théories, dans les années 70. Les butch et les « femme » ont été associées à des prostituées dont la sexualité est illégitime et non-dite ainsi que, de façon plus symbolique, à des personnes ayant une sexualité incontrôlée et associée à des critères de race et de classe. En effet, les lesbiennes butch-femme sont souvent de la classe ouvrière et beaucoup n'avaient pas d'autre choix que la prostitution pour s'en sortir. Les lesbiennes de la classe moyenne les associent à des droguées et des criminelles. Le stéréotype typique est celui de la butch en tant que femme de la classe moyenne, proxénète qui exploite une « femme » et s'enrichit de ses revenus. Il existe aussi une ségrégation entre butch et « femme » car les butch les accusent de ne pas être des femmes sérieuses. Les pratiques et les identités varient tellement qu'il est donc impossible de définir qui est lesbienne et qui se prostitue.

Les butch et les « femme » ne sont qu'une série d'images possibles qui peuvent être adoptées à un moment et dans un lieu précis. Ces lesbiennes n'ont pas leur propre espace pour se mettre en scène c'est pourquoi, comme les autres personnes marginalisées, elles réclament et partagent des lieux où elles pourront exprimer leur identité. Pour les personnes exclues, le fait de créer une scène alternative et trouver son propre espace les aide beaucoup. Que ce soit

sous un pont, un immeuble abandonné ou une rue durant la nuit, ce sera inévitablement une scène urbaine.

De plus, beaucoup de lesbiennes, dès les années 90, ont commencé à jouer avec les catégories comme le genre, les butch et les « femme », la domination et la soumission, et donc avec la moralité et la rigueur de beaucoup de lesbiennes. En plus de ce mélange de styles, le SIDA a aussi rassemblé les prostituées et les lesbiennes sous les mêmes centres d'intérêt face à une bureaucratie gay masculine. Avec la maladie, les côtés invisibles et déviants ont été mis en avant comme, par exemple, le fait que certaines lesbiennes ont des relations avec des hommes et se droguent. Le choix que les gens font par rapport à leur sexualité s'est donc considérablement agrandi et les frontières ont été brouillées. Certaines lesbiennes militantes affirment que ce mélange des genres ignore les combats du passé pour rendre les lesbiennes visibles mais cela peut aussi être un acte politique car, en dispersant les relations de force et en détruisant les catégories de déviance qui permettent à l'état d'opérer un contrôle, les marges deviennent illusoires et le centre ne peut plus se définir lui-même (*Mapping Desire*, 1995, p. 66-74).

Ces travaux démontrent l'immense diversité des sexualités ainsi que la nature fluide et contextuelle des identités sexuelles. En effet, les frontières de sexe et de genre se traduisent dans l'espace. Elles sont si diverses qu'il est difficile de parler de communauté gay, de lesbienne ou de gay sans tomber dans des généralisations abusives. Quant à la bisexualité, elle révèle des alliances et des identifications temporaires et variables. C'est donc la diversité qui est de rigueur et il est difficile de construire un sentiment d'appartenance sur cette base. Finalement, que l'on parle de butch, lipstick, prostituée ou androgyne, ces stéréotypes nous révèlent une forte ségrégation entre lesbiennes. Cependant, celle-ci n'est pas toujours subie car beaucoup de lesbiennes jouent avec ces catégories de genre et d'identité, ce qui se traduit dans l'espace. De cette diversité et fluidité résultent donc des réseaux et géographies différentes.

### ***Une forte autocritique du milieu homosexuel.***

Au sein même du milieu homosexuel, il existe une forte remise en question de divers aspects de la culture gay.

En effet, dans *La culture gaie et lesbienne* (2003), Anne et Marine Rambach affirment que la communauté est caractérisée par une forte autocritique et une contestation des travers communautaires et identitaires (p. 309). Plus précisément, ce sont les normes physiques

véhiculées par l'imagerie commerciale et artistique gay qui font l'objet de critiques. Par exemple, dans les années 80, le gai devait être viril et musclé et la femme, sous l'effet du mouvement féministe des années 70, doit correspondre à un modèle d'androgynie. Tous les homosexuels ne correspondent évidemment pas à ces modèles mais il existe une pression communautaire visant à dissuader chacun de trop s'éloigner de la norme. Ces normes reflètent des valeurs communautaires. En effet, les gais vont ainsi mettre en avant leur virilité et donc leur refus d'être assimilés à une folle. Quant aux lesbiennes, elles expriment ainsi leur rejet de la place traditionnelle de la femme dans la société et affirment une sexualité autonome. Selon les auteurs, cette normalisation se nourrit de l'évolution de la communauté gay qui devient un marché pour homos bourgeois. En effet, la communauté reproduit en son sein de nombreuses inégalités et exclusions. Beaucoup d'artistes et d'auteurs s'attaquent à ce phénomène et critiquent les homosexuels consommateurs dépolitisés, le prix exorbitant des objets gay, la valorisation des corps et des attitudes les plus conformes ou l'élitisme social à l'œuvre dans la communauté (p.313). Cependant, dans la presse et dans les rues, les stéréotypes restent puissants et une pression sociale à l'intérieur de la communauté s'exerce. Il en résulte chez de nombreux homos une volonté de résistance et de contestation, c'est pourquoi ces normes communautaires et cette volonté de conformismes identitaires ont été très critiquées. (p. 309-314).

Dans *Le Paris gay* (2005), Leroy affirme d'ailleurs que, malgré le fait que beaucoup d'homosexuels masculins vivent dans la culture gay symbolisée par le Marais et ont adopté son style de vie, d'autres ne se reconnaissent pas dans cette culture, selon eux, très codifiée et superficielle. L'auteur donne l'exemple des petites annonces où certains précisent qu'ils recherchent quelqu'un « hors ghetto », « hors Marais » ou au « look hétéro ». Cela révèle, selon lui, la difficulté à s'accepter dans une société hétéronormative mais également une homophobie intériorisée que l'on dirige vers l'autre. On entend d'ailleurs souvent des personnes affirmer qu'elles sont homosexuelles mais pas dans le milieu. Dans tous les cas, ces affirmations démontrent qu'il existe une grande diversité des identités homosexuelles tout comme les espaces parisiens sont polymorphes (p.599).

D'une façon plus générale, nous pouvons ainsi affirmer que la communauté est fragmentée selon les opinions et points de vue de ses membres. Cela se traduit par l'évitement ou, au contraire, la fréquentation de certains lieux clés comme le Marais dans le cas de Paris ou le choix d'un style particulier en accord ou en rupture avec les normes communautaires.

*De nombreuses spatialités de l'homosexualité et des pratiques spatiales individuelles diverses.*

Toutes ces différences au sein du milieu gay révèlent des rapports à l'espace très divers et donc de nombreuses spatialités.

Selon Leroy, il existe, en effet, plusieurs manières de vivre son homosexualité et donc plusieurs espaces ou spatialités de l'homosexualité plus ou moins visibles. Il y a les lieux vitrines comme le Marais où l'on aime voir et être vu mais également des lieux de rencontres invisibles (lieux publics ou établissements commerciaux) où l'on cherche plutôt l'anonymat. Ces derniers sont, selon lui, susceptibles de segmenter les homosexuels entre les personnes initiées et celles qui n'osent pas y aller ou qui ne sont pas intéressées (*Le Paris gay*, 2005, p.592-594). Bell affirme également qu'à l'intérieur même du milieu homosexuel, on trouve des oppositions aux pratiques sexuelles dans les lieux publics car on les accuse de porter préjudice à l'image des autres citoyens homosexuels (*Mapping Desire*, 1995, p.307). Leroy ajoute que les pratiques spatiales individuelles des gay sont très diverses à l'intérieur même du quartier gay. En effet, comme nous l'avons vu pour Paris, à l'intérieur du Marais, il existe des pratiques spatiales divergentes selon la génération à laquelle les personnes appartiennent (*Le Paris gay*, 2005, p.597-598).

Dans *La culture gaie et lesbienne* (2003), Anne et Marine Rambach affirment également que l'usage de la communauté en tant que lieu est très divers. Elles s'arrêtent aussi sur le quartier du Marais que l'on nomme le ghetto gai et lesbien mais qui n'est, selon elles, qu'un point de ralliement. Cela signifie que l'on peut se contenter d'y passer ou alors s'investir à long terme, selon son désir. Le rapport au quartier gay et, d'une façon plus générale à la communauté n'est donc pas le même selon les individus (p.83).

« Les gais, les bis et les lesbiennes ne forment pas des bataillons. Ils tournent autour de la communauté, la traversent, s'y posent un moment, l'investissent ou la quittent, n'y mettent parfois jamais les pieds. » [La culture gaie et lesbienne, Anne et Marine Rambach, 2003, p. 83].

Il en va de même pour certains débats, comme le Pacs ou l'adoption par exemple. Là aussi la communauté gay n'est pas univoque et on retrouve les mêmes tendances et analyses politiques qu'ailleurs (p. 143). Le monde gay et lesbien est donc éclaté selon les divisions habituelles, surtout sociales et géographiques mais également plus spécifiques. Par exemple, les adhérents d'une association d'homosexuels chrétiens ne se mélangent pas avec les jeunes activistes

d'une organisation appelée Gloss, les lecteur de Têtu n'aiment pas Lesbia et réciproquement. Ces différences se traduisent dans l'espace, c'est pourquoi des territoires se dessinent avec des frontières plus ou moins perméables, parfois quasi imperméables comme c'est le cas dans le milieu gai non mixte principalement composé de lieux de consommation sexuelle et de structures de lutte contre le SIDA et les MST (plus rarement d'association non mixtes culturelles ou conviviales). Quant au milieu lesbien non mixte, il est aussi partiellement commercial et partiellement associatif. Cependant, les auteurs précisent que ces frontières opèrent dans les espaces organisés et non au niveau individuel. Cela signifie, par exemple, qu'une lesbienne radicale peut avoir des amis gais ou hétéros mais elle évitera de fréquenter des lieux pour les gais ou des lieux hétéros (p. 183-184).

Il existe donc de nombreuses spatialités de l'homosexualité reflètes des différences au sein de la communauté gay.

### ***Diversité dans l'espace et dans le temps :***

Malgré le manque d'informations concernant la problématique de la temporalité, nous pouvons tout de même affirmer que ces clivages dans le milieu gay dont résultent des spatialités différentes évoluent, changent ou, au contraire perdurent avec le temps.

A Berlin, selon Grésillon (2000), la culture homosexuelle berlinoise est très variée et elle s'exprime sous différentes formes d'art comme, par exemple, la littérature, le théâtre, le cabaret, les clubs, les films ou les défilés dans les rues. Elle est même si variée qu'il est difficile d'en offrir un tableau exhaustif (p. 305). De plus, il existe une véritable mixité ethnique et sociale dans les quartiers gay de Berlin et celle-ci se maintient de nos jours. Cependant, le microcosme homosexuel berlinois est, selon l'auteur, traversé de barrières invisibles, de codes et d'habitus culturels très divers. Par exemple, il existe trois types de scènes lesbiennes selon le quartier d'où elles viennent à l'est ou à l'ouest. Les différences entre l'Est et l'Ouest subsistent donc et le « Mur dans la tête » traversent également les communautés gay. En effet, ces communautés se rencontrent et se fréquentent mais ne se mélangent pas. La ville de Berlin n'en reste pas moins un lieu ouvert à toutes les tendances et toutes les différences. Grésillon cite comme exemple l'ouverture d'un bar transsexuel où travestis, hétéros et homos sont les bienvenus. Les travestis commencent à s'affirmer au niveau culturel et à émerger sur la scène politique soutenus par la communauté gay (*L'Espace géographique*, 2000, p. 311).

Comme à Berlin, les quartiers gay de Paris ont changé dans l'espace et dans le temps. C'est en particulier la taille, la reconnaissance et la fréquentation de ces quartiers qui a

changé. Par exemple, comme nous l'avons vu, le quartier de la rue Sainte-Anne est le premier quartier gay connu des Parisiens. Contrairement à notre époque, les établissements ouvraient en fin de soirées et visaient une clientèle masculine fortunée. A l'entrée s'opérait une sélection et un droit d'entrée devait être payé pour avoir accès à de jeunes prostitués ou gigolos. Ce quartier gay était donc totalement différent du quartier gay du Marais que l'on connaît aujourd'hui (Leroy, *Le Paris gay*, p.590).

Les rapports à l'espace peuvent donc changer avec le temps comme on l'observe à Paris avec les changements de taille, de reconnaissance et de fréquentation qui révèlent une évolution de la façon de concevoir un quartier gay. Cela dit, ils peuvent donc aussi perdurer malgré les changements en cours dans la ville comme c'est le cas à Berlin avec ce fameux « Mur dans la tête » toujours présent malgré l'ouverture et la mixité de la ville qui elle aussi caractérise Berlin depuis de nombreuses années.

### ***La théorie queer et sa volonté d'inclusion.***

En opposition à toutes ces différences, la théorie queer est marquée par une grande volonté d'inclusion.

En effet, elle inclut toute personne qui refuse les lois dictées par la dominante hétérosexuelle.

« 'There are straight queers, bi-queers, tranny queers, lez queers, fag queers, SM queers, fisting queers in every single street in this apathetic country of ours', proclaimed the pamphlet *Queer Power Now*' ["Introduction: Orientations", Bell et Valentine, 1995, p.21].

Le queer marque donc le rassemblement des gais, lesbiennes, bisexuels, sadomasochistes, transgenres et transsexuels au-delà des différences et oppositions. Selon Bell et Valentine, cette théorie se détourne de la culture gay masculine à tendance assimilatrice qui, par exemple, propose lors de la Pride Montréal de défilé uniquement dans les quartiers gays de la ville alors que les queer vont justement défilé hors du ghetto, comme nous le verrons plus loin. Les queer s'opposent aux politiques gay et critiquent leurs partis pris de Blanc de classe moyenne visant l'assimilation. Cependant, les auteurs ajoutent qu'au lieu de rejeter toute attitude séparatrice, le queer est devenu un label avec sa propre hiérarchie et exclusion. C'est pourquoi un sentiment anti-queer est en train de faire son apparition (*Mapping Desire*, 1995, p 21-22).

En France, Anne et Marine Rambach (2003) affirment que la critique des normes communautaires et de la volonté de conformisme identitaire a alimenté la théorie queer qui rassemble les gens sur un projet de subversion des normes plutôt que sur leur orientation sexuelle. Ce n'est donc pas uniquement dans les pays anglo-saxons que le queer est apparu. Le queer n'est pas réservé aux homos et s'adresse à toute personne porteuse de cette intention contestataire en particulier dans les domaines du genre et de la sexualité. Il est donc ouvert à toute la diversité des individus qui se distancent d'une manière ou d'une autre des normes.

« Le *queer*, plus que l'éternel acronyme 'gai et lesbienne', laisse de la place aux trans et aux transgenres, aux bisexuel/les, aux folles, au fems et aux *butch*, aux hétéroflexibles, aux gouins, aux *drags*, mais aussi aux super-bodybuldés s'ils se sentent *queer*, aux pédés et aux gouines des champs, aux lesbiennes qui ont des aventures avec des gais, et réciproquement, etc. A la condition qu'ils se revendiquent comme tels. » [La culture gaie et lesbienne, Anne et Marine Rambach, 2003, p.408].

Cependant, un sentiment anti-queer est aussi en train d'apparaître au sein de la communauté gay en France. Pour certains, ce mouvement n'a plus de sens car il inclut beaucoup trop de monde. Pour les féministes, il sert à mettre de côté la question des femmes et des lesbiennes. Il y a aussi des tensions entre les homosexuels qui veulent s'assimiler au reste de la société et les politiques queer plus radicales et exigeantes.

Dans tous les cas, le queer est une autre approche plus complémentaire que strictement alternative aux démarches plus identitaires. Comme l'affirment Anne et Marine Rambach, c'est dans le milieu qu'on conteste le mieux la communauté et c'est dans les lieux identitaires que l'on conteste le plus les identités (La culture gaie et lesbienne, 2003, p.406-410).

Nous avons donc relevé ici dix facteurs principaux de différenciation au sein de la communauté gay : les différences entre gais et lesbiennes, selon l'âge et la génération des individus, leur lieu d'habitation, leur culture, leur sexualité et leurs identités sexuelles ou leur rapport à l'espace, les clivages économiques, l'autocritique ainsi que la diversité dans l'espace et dans le temps. Ils en résultent dans chaque cas, des géographies et parcours différents, ce qui signifie qu'il existe plusieurs réseaux et donc des formes de ségrégation selon ces différentes caractéristiques. En opposition à cela, la théorie queer cherche l'inclusion de tous au-delà des différences et donc la mixité. Mais quels sont les liens avec les autres réseaux sociaux?



### **2.2.3. Mixité et ségrégation avec la société.**

Nous allons ici nous intéresser aux phénomènes de mixité et de ségrégation avec le reste de la société à travers plusieurs problématiques suivant un ordre chronologique. Nous allons, tout d'abord, nous intéresser à l'âge d'or des années 20, à la migration dans les grandes villes puis à la création d'espaces identitaires dans ces villes. Nous nous interrogerons ensuite sur les notions de ghetto et de communautarisme ainsi qu'aux espaces publics. Puis, nous nous arrêterons sur la volonté actuelle d'aller au-delà du ghetto et, plus précisément, à la théorie queer. Finalement, nous nous intéresserons à l'échelle du logement qui elle aussi révèle de nombreux processus de mixité et de ségrégation.

#### ***Les Années folles, âge d'or de l'homosexualité en Europe.***

Les années 20 ont, comme nous l'avons vu, représenté un âge d'or pour l'homosexualité en Europe. C'est ce que nous révèlent l'article de Grésillon (2000) sur la ville de Berlin et celui de Leroy (2005) sur Paris.

A Berlin, dans les années 20, les homosexuels ont, selon Grésillon, eu une grande influence sur l'expression artistique, que ce soit dans l'opéra, la littérature, la peinture ou le cinéma. En effet, beaucoup d'artistes et écrivains traitent de l'importance du fait homosexuel à Berlin dans leurs œuvres ou s'engagent même pour la cause homosexuelle. C'est pourquoi, à la fin des années 20, l'homosexualité cesse presque d'être un tabou, malgré les interdictions officielles, les contrôles et les arrestations. La contribution des homosexuels au milieu culturel de Berlin est donc grande. De plus, les interactions entre la culture homosexuelle et la ville sont si nombreuses que leur influence sur la vie publique, en particulier sur les affaires culturelles, était établie. Cependant, le sort des homosexuels berlinois est lié à celui de la métropole. Avec le nazisme, la culture homosexuelle décline et ne s'en remettra jamais complètement. Ce n'est qu'à la fin des années 60 qu'un renouveau se fait sentir et les années 70-80 correspondent à un renouveau de la culture homosexuelle en Europe de l'Ouest. La frontière entre le monde gay et le reste de la société reste cependant plus marquée qu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle. C'est donc dans les années 20 où la ville s'est ouverte à l'altérité qu'elle est devenue métropole culturelle. Cela permet de supposer que « la culture homosexuelle est non seulement partie intégrante mais aussi un indice d'une culture métropolitaine ouverte et intégrant les différences » (p. 304).

De nos jours, les homosexuels ont, selon Grésillon, acquis une grande visibilité et une certaine légitimité sociale et politique dans des proportions supérieures qu'à Paris, Londres ou

Madrid. Par exemple, un département homosexuel a été créé au sein du Sénat à la jeunesse et aux sports et il permet de subventionner certains projets comme un grand centre d'information et de conseil à Schöneberg. Il existe aussi un département homosexuel à l'université et dans certains corps de métier et l'Allemagne reconnaît, comme les Pays-Bas et les pays scandinaves, le droit à la différence sexuelle. Les formes d'organisation de la communauté gay sont d'ailleurs assez élaborées et les homosexuels représentent à Berlin une force politique. La ville possède aussi un Musée homosexuel doté d'une bibliothèque, de fonds d'archives et d'expositions. De plus, la culture homosexuelle joue un rôle important dans le domaine des arts vivants, notamment dans le cabaret et la chanson. Il existe également une scène littéraire homosexuelle à Berlin et l'on trouve cette littérature dans les librairies spécialisées. Avec tous les autres lieux dont nous avons déjà parlé, il existe un véritable calendrier annuel de la vie homosexuelle berlinoise, rythmé par les événements importants comme le défilé du Christopher Street Day (p. 305-306).

Comme nous l'avons vu, les homosexuels ont donc acquis à Berlin un « droit de cité » et un « droit de centralité », comme les nomme Grésillon. En effet, la culture homosexuelle qui, longtemps a été contrainte de s'exprimer dans les interstices de l'urbain, peut maintenant s'épanouir au grand jour dans les quartiers centraux de Berlin. Berlin apparaît comme un espace de tolérance où la centralité a des vertus intégratrices. La différence y est mieux acceptée quand elle s'épanouit au regard de tous et au centre du réseau urbain (p.312).

« Tel est bien l'enjeu métropolitain actuel : reconnaître l'Autre, identifier sa différence pour mieux l'accepter comme acteur central de la cité » [« Faces cachées de l'urbain » ou éléments d'une nouvelle centralité ? Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin, Grésillon, 2000, p.312].

Tout comme Berlin, la renommée de Paris est ancienne et c'est dans les années 20 qu'elle connaît son âge d'or en raison de la bienveillance des autorités et de l'absence de mesures contraignantes. De nombreux établissements apparaissent. Et beaucoup d'artistes et écrivains gay qui y vivent en font un centre européen majeur de la vie homosexuelle. Cette situation se renforce dans les années 30 en raison de la répression nazie à Berlin.

De nos jours les homosexuels à Paris se font moins remarquer que dans les autres lieux emblématiques mais les choses bougent petit à petit. Par exemple, un maire ouvertement gai a été élu. La Gay Pride a lieu également chaque année et représente le plus grand rassemblement de l'année en nombre de participants (Leroy, *Le Paris gay*, 2005, p.585-588).

Les années 20 ont donc représenté un véritable âge d'or pour les homosexuels, notamment dans les domaines de l'art et de la culture. Ainsi, les populations gay de ces villes étaient caractérisées par une grande mixité avec la société. De nos jours, les gay ont acquis un « droit de cité » et ont ainsi leur place dans les quartiers centraux des grandes métropoles.

***Migration vers les grandes villes : un milieu ambivalent entre liberté, rencontre, anonymat et solitude***

Les homosexuels ont toujours fui vers les grandes villes pour pouvoir y vivre leur différence librement loin des contraintes de la campagne mais c'est un milieu ambivalent qu'ils ont trouvé. Homosexualité et urbanité sont donc liés et les gay ont eu des impacts importants sur les villes. Plusieurs éléments ont déjà été traités dans d'autres chapitres de mon travail mais je pense qu'il est important de les répéter ici.

Le lien entre l'homosexualité et la ville est très ancien. En effet, dans la Grèce antique, dans les villes italiennes de la Renaissance ainsi que dans la plupart des grandes agglomérations européennes à partir du 17<sup>ème</sup> siècle, les relations homosexuelles étaient très répandues. De nos jours, la plupart des homosexuels vivent en ville car elle offre de plus grandes possibilités de rencontre et, en raison de leur nombre restreint et d'un besoin de sécurité, ils peuvent y créer des lieux de solidarité et de sociabilité donc des espaces de vie collective. Même s'il est difficile de quantifier la population homosexuelle, on peut donc supposer qu'elle est sur-représentée dans toutes les grandes villes des pays développés. Comme nous l'avons vu, selon Leroy, la migration des homosexuels vers les grandes villes ou les capitales est permanente car ces villes permettent à de jeunes homosexuels d'y trouver l'anonymat et la visibilité qui leur manque en province où tout le monde se connaît. Ces migrations vers les villes seront donc plutôt de longue durée ou définitives et rarement pendulaires. C'est souvent en ville que ces jeunes feront leur coming-out et se créeront une deuxième famille. Comme nous le verrons plus bas, en s'installant au cœur des villes, les homosexuels ont un impact important sur les mutations socio-spatiales du cœur des villes, sur l'économie des métropoles et sur les changements politiques (*Le Paris gay*, 2005, p.582-585).

Concernant ces migrations vers les villes, Binnie affirme justement que le tourisme peut donner naissance à une plus grande mixité et intégration. Comme nous l'avons vu, le tourisme international gay est, en effet, bien installé à Amsterdam depuis plusieurs années et la ville s'est engagée dans des projets en collaboration avec des groupes et commerces gay afin de promouvoir Amsterdam comme une capitale européenne gay. Le Conseil Municipal possède un conseiller qui s'occupe spécifiquement des affaires gay et le gouvernement a soutenu

beaucoup de projets depuis le début des années 80. Il y a donc une collaboration entre les autorités et la communauté homosexuelle, signes d'une plus grande reconnaissance (*Mapping Desire*, 1995, p.191-192).

Berlin est également un lieu de migration très important. Grésillon cite Didier Eribon qui affirme que les homosexuels ont toujours fui vers la grande ville et son anonymat, en raison de la méfiance voire de l'hostilité dont ils étaient victimes. Aux Etats-Unis, même s'ils n'étaient pas forcément mieux perçus, ce sont les villes de New York, Los Angeles et San Francisco qu'ils ont choisies car ils pouvaient se fondre davantage dans la masse donc trouver un certain anonymat et également se rencontrer. En Europe, ils se sont réfugiés dans les villes de Berlin, Amsterdam et Londres. Cette migration vers les grandes villes se poursuit de nos jours car elle permet de préserver l'anonymat et la liberté et donc d'échapper aux réseaux d'interconnaissance de la campagne ou des petites villes. En effet, des réseaux de solidarité, des lieux de rencontre et des itinéraires propres à la communauté gay vont apparaître. La ville est donc un lieu de prédilection des homosexuels car l'identité gay peut s'y affirmer. De plus, les liens entre les homosexuels et la ville sont très forts et l'arrivée dans la métropole peut être vécue comme une véritable libération. Berlin, selon l'auteur, est une des villes qui attirent le plus d'homosexuels car elle jouit d'un statut particulier. Au début des années 20 déjà, Berlin devient un refuge pour les homosexuels qui fuient la pression sociale de la province et une subculture s'établit dans la capitale. Comme nous l'avons vu, Berlin devient alors la capitale mondiale des homosexuels devant Paris ou Londres où la culture est plus cloisonnée. Cependant, la ville reste, selon l'auteur, un milieu ambivalent qui rapproche et isole en même temps. En effet, la ville permet les rencontres mais elle est également un lieu de solitude dans lequel l'anonymat peut quelques fois être subi plutôt que recherché et apprécié. De plus, certains ont fui la campagne en raison de ses réseaux d'interconnaissance et de la pression qui en découlait. Cependant, des réseaux semblables peuvent se développer au sein de la communauté gay car tout le monde se connaît et possède une certaine réputation, tout comme dans un village. L'anonymat recherché est donc perdu et cela peut devenir très difficile à vivre pour certaines personnes (*L'Espace géographique*, 2000, p. 302-304).

Les villes sont donc depuis longtemps des refuges pour les homosexuels mais elles demeurent des milieux ambivalents. En effet, d'un côté, elles apportent davantage de liberté et permettent les rencontres et, de l'autre, l'anonymat recherché peut être synonyme de solitude. Il en résulte donc à la fois une certaine mixité par rapport à la société grâce à l'anonymat que l'on trouve en ville et une forme de ségrégation qui permet de rencontrer d'autres gay et d'être soi-même. A la longue, si cette ségrégation avec le reste de la société est trop

importante, elle peut nuire à la recherche d'anonymat et peut être source de conflits et de tensions dans la communauté gay.

***Des espaces de résistance créateurs d'identité à l'intérieur d'un espace fondamentalement hétérosexuel***

Que ce soit en ville ou à la campagne, l'espace est caractérisé par une norme hétérosexuelle. Les gay vont donc devoir créer des lieux qui, tout d'abord se glissent dans les interstices puis des espaces plus amples ; les quartiers gay.

Selon Anne et Marine Rambach, s'il existe des lieux gais et lesbiens c'est à cause de l'homophobie présente dans la plupart des lieux. En effet, elles affirment que des espaces entiers sont interdits aux homosexuels ou plutôt sont invivables pour une personne s'affirmant comme tel. Elles citent, par exemple, les banlieues, la police et la campagne. Tous ces lieux finissent par créer de grands espaces « logiquement » homophobes. Les lieux communautaires se glissent donc dans ces interstices. Il est important de noter à ce sujet qu'il existe une grande disparité entre ville et campagne, centre-ville et banlieue et entre les différentes régions et villes (*La culture gaie et lesbienne*, 2003, p. 45-46).

S'il existe des lieux « logiquement » homophobes c'est parce que, selon Leroy, l'espace est fondamentalement hétérosexuel. Il cite Didier Eribon qui affirme que l'hétérosexualité est une des caractéristiques fondatrices de l'espace public car elle y est « affichée, rappelée, manifestée à chaque instant, dans chaque geste, dans chaque conversation ». En effet, selon Leroy, « la norme hétérosexuelle s'imprime partout dans l'espace, notamment urbain : dans les bars et les restaurants, au cinéma et dans les transports en commun, dans les vitrines et sur tous les murs, dans la rue tout simplement, sans parler des espaces de l'éducation et du travail ». Il existe à la fois une domination masculine de l'espace et une norme hétérosexuelle. Ce système se nomme « hétérosexisme » ou « pensée straight ». Les gais et lesbiennes essaient, à l'intérieur de ce système, de construire des espaces qui leur ressemblent, des territoires du collectif producteurs d'identité. Les lieux communautaires vont d'abord se glisser dans les interstices de cet espace hétérosexuel. Puis, ils vont prendre de l'ampleur et former des espaces spécifiques produits par des homosexuels. Des espaces spécifiques car il existe des manières d'être au monde et des cultures (dans le sens d'un ensemble de valeurs, de comportements et de représentations des individus et des groupes auxquels ils appartiennent) homosexuelles spécifiques. C'est ainsi que naissent les quartiers gay avec lesquels les homosexuels tentent de re-territorialiser la ville. Ils représentent des espaces de résistances qui permettent la construction d'une identité homosexuelle (*Le Paris gay*, 2005, p.581-582). A

Berlin aussi, la culture homosexuelle était contrainte de s'exprimer dans les interstices de l'urbain et peut désormais s'épanouir au grand jour dans les quartiers centraux. La centralité a donc des vertus intégratrices (Grésillon, *L'Espace géographique*, 2000, p. 312).

Comme nous l'avons vu aux points 2.1.2. et 2.2.1., la répartition des établissements gay dans la ville de Paris est très déséquilibrée.

« Entre visibilité et anonymat, licence et clandestinité, les territoires de l'homosexualité dessine un agencement subtil de centralités multiples » [*Le Paris gay. Eléments pour une géographie de l'homosexualité*, Leroy, 2005, p.588].

Dans ce système, le quartier du Marais représente le côté visible et il révèle une volonté de s'appropriier l'espace public, de le mettre en scène et de se montrer. Cela passe par une forte commercialisation qui peut à la fois donner naissance à des clivages socio-économiques dans la communauté et créer plus de liberté, de sociabilité, de culture et d'identité collective. Cette recherche de visibilité s'est amplifiée ces dernières décennies et, comme nous l'avons vu le territoire homosexuel s'est déplacé dans le temps. Dès les années 70, le quartier du Marais émerge à la fois comme un espace économique et touristique et comme territoire d'affirmation identitaire. De plus, à la fin de ces années, naît la presse homosexuelle. Selon Leroy, c'est le début d'une nouvelle époque de consommation de masse, du coming out et de l'ouverture sur la ville. La fréquentation du quartier gay correspond alors à un point de passage qui a lieu au moment de l'autonomie sexuelle et de l'indépendance familiale (*Le Paris gay*, 2005, p.588-592).

L'espace étant fondamentalement hétérosexuel, les gay ont d'abord créé des lieux communautaires dans ses interstices puis des quartiers gay, synonymes d'espaces de résistance permettant l'élaboration d'une identité. Comme l'affirment Knopp (1995) et Davis (1995), la création et l'utilisation de territoires résidentiels gay permet, en effet, de fonder une identité gay. Nous pourrions donc dire que, grâce à une certaine ségrégation avec la société, les gay peuvent affirmer leur identité, se montrer au reste de la population et acquérir plus de pouvoir. Il en résulte donc une plus grande ouverture et reconnaissance. Cependant, il faut rester prudent car, selon Davis (1995), lorsque la différence est construite spatialement, elle permet d'acquérir du pouvoir mais, en même temps ce processus va renforcer la différenciation et donc affaiblir l'intégration et la mixité. La ségrégation peut donc aussi permettre un certain contrôle sur ces groupes et leur stigmatisation (*Mapping Desire*, 1995).

### *Des ghettos gay nés d'un modèle communautariste ?*

Cette crainte d'une ségrégation affaiblissant l'intégration et la mixité qui permet le contrôle et la stigmatisation de ces groupes révèle une autre peur ; celle de la création d'un ghetto. On accuse en effet les quartiers gay d'être des ghettos et les communautés gay de faire preuve de communautarisme. Ces accusations sont-elles réalistes ? Que révèlent-elles ?

Le cas du Marais est très intéressant car il est représentatif de cette problématique du ghetto et peut être étendu à d'autres situations semblables. Ce quartier pourrait, en effet, faire penser à un ghetto car son épicode est resté inchangé au fil des ans et il a été structuré par quelques commerces emblématiques dont la clientèle est exclusivement masculine et dont les terrasses empiètent sur l'espace public. Des associations de riverains ont même émis des plaintes pour faire enlever les drapeaux arc-en-ciel et la mairie a fait poser des rivets métalliques dans certaines rues pour éviter le développement anarchique des terrasses sur les trottoirs (*Le Paris gay*, 2005, p.597).

Cependant, plusieurs éléments démentent cette identité de ghetto. Tout d'abord, on ne connaît pas avec précision l'identité des résidents du Marais. Deuxièmement, ses contours sont flous et, en raison de sa centralité géographique, il n'est pas du tout un lieu replié sur lui-même. Il fait même partie des zones touristiques très fréquentées et animées, c'est pourquoi ses commerces ouvrent le dimanche et attirent une population parisienne très variée. Le Marais est donc plutôt un lieu de brassage et de mixité. D'ailleurs, selon Leroy, la visibilité gay s'alimente justement de sa relation avec les autres populations. Le Marais ne correspond donc pas du tout aux représentations de ghetto que certains qui ne le connaissent pas en ont. Nous avons également vu au point 2.2.2. qu'il existe une pluralité de communauté à l'intérieur même du quartier gay. On accuse également le Marais d'être un ghetto dans lequel on trouve une forte concentration d'une catégorie socio-économique ou socio-ethnique comme dans les grandes agglomérations américaines. Le Marais pourrait en effet être peut-être un ghetto commercial mais il y en a d'autre dans Paris et la situation est très différente des Etats-Unis. En effet, Leroy affirme que le repli sur elles-mêmes des communautés états-uniennes est, en grande partie, volontaire et se manifeste par la recherche et la construction d'espaces protégés. Cela n'est pas le cas en France car la répartition géographique des personnes pacsées dément l'existence d'une concentration résidentielle dans le Marais et donc l'existence d'un ghetto (*Le Paris gay*, 2005, p.597-598).

Anne et Marine Rambach affirment également que le quartier du Marais n'est pas un ghetto. En effet, selon elles, dans ce quartier, quasiment tous les lieux sont également fréquentés par des hétéros. Il n'y a que quelques lieux où la drague est omniprésente qui

découragent certaines personnes. De plus, la majorité des habitants sont hétéros et, les week-ends, des milliers de Parisiens et de touristes affluent. La plupart des homos ne vivent pas dans le quartier. Ils le fréquentent quelques heures par semaine en raison du sentiment de liberté qu'il procure, de l'absence de pression sociale et de sa convivialité (*La culture gaie et lesbienne*, 2003, p. 81-83).

Le terme de ghetto peut être utilisé par les homosexuels mais il a, selon Anne et Marine Rambach, un sens positif car il représente un lieu où l'on est en sécurité, où l'on ne craint pas le regard et où l'on peut vivre sa sexualité librement. Ce terme ne renvoie donc pas forcément à un quartier. Il peut également faire référence à un bar ou à une association, par exemple. En fait, il désigne donc tout lieu où l'homosexualité est une évidence et n'a rien à voir avec la définition stricte et péjorative du terme ghetto. En ce sens, nous pouvons dire que le Marais est un ghetto ouvert.

Anne et Marine Rambach ajoutent qu'on dénonce le ghetto, on accuse de communautarisme mais, en même temps, ces individus sont incapables de s'aventurer dans ce qu'ils nomment « ghetto », de se mêler à ce qui est différent et de former un universalisme dont les identités ne seraient pas imperméables. En réaction à cela, la communauté gay, essaie de « s'intégrer » au reste de la société en adoptant des discours ou des attitudes qui permettront de faire changer les mentalités, Malheureusement, cette volonté d'intégration s'accompagne souvent d'un appauvrissement de sa pensée et même du reniement de certains membres de cette communauté (*La culture gay et lesbienne*, 2003, p.414-416).

Grésillon affirme qu'on trouve bel et bien des formes de regroupement et il est donc possible de délimiter des quartiers gay dans les grandes villes. Beaucoup d'homosexuels sont même très attachés à leur quartier, comme nous l'avons vu. Ils s'y identifient et lui prêtent des vertus émancipatrices. Le quartier est perçu comme garant de liberté et espace de protection. Grésillon ajoute que les homosexuels développent un fort sentiment d'appartenance à l'égard de leur quartier, c'est pourquoi la plupart des déménagements se font à l'intérieur d'un même arrondissement. Le quartier pourrait donc s'apparenter à la définition positive du ghetto dont parle Anne et Marine Rambach. Dans tous les cas, il ne s'apparente pas à une définition stricte et péjorative car, selon Grésillon (2000), les quartiers gais ne sont pas des territoires réservés mais des lieux dans lesquels la visibilité gay s'affirme dans la relation et l'interaction avec d'autres populations « communautaires » mais aussi avec la ville en général. Il cite également l'exemple du Marais à Paris où le quartier gay côtoie le quartier juif historique. Les contours de ce que l'on peut nommer des enclaves gay sont assez flous et les commerces gay y restent minoritaires. La rue est donc ouverte à tous et c'est le mélange qui prévaut. Les quartiers gay sont donc marqués par une grande mixité sociale et ethnique et



ne correspondent pas non plus pour Grésillon à des ghettos (*L'Espace géographique*, 2000, p. 307 et 309).

Dans le quartier de Soho décrit par Binnie, cette mixité croissante se voit notamment dans les nouveaux bars généralement lumineux, ouverts, avec de grandes fenêtres vitrées, ce qui contraste avec les lieux de rencontre gay du passé où la distinction avec la rue extérieure était beaucoup plus marquée. Les gay ne se cachent plus derrière les façades des bars, les passants peuvent voir l'intérieur des lieux gay et un nombre croissant de femmes les fréquentent (*Mapping Desire*, 1995, p.194-195). Nous sommes donc là aussi loin d'une image de ghetto.

Selon Leroy (2005), cette accusation de ghetto révèle la crainte de voir une communauté gay forte et structurée lorsqu'il s'agit des droits des homosexuels et de leur place dans la société ou, en d'autres termes, la crainte du communautarisme (p.596).

Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur des communautés gay, il y a donc un transfert rapide qui est fait de la notion de ghetto (entité spatiale) à celles de communauté (catégorie sociale) et de communautarisme (pratique sociale) (*Le Paris gay*, 2005, p.598).

Comme nous l'avons vu plus haut, il existe bien une communauté gay mais, tout comme on ne peut pas parler de ghetto, on ne peut pas parler de communautarisme non plus. Etant donné qu'il existe une communauté, il existe donc une frontière entre les dimensions du dedans et du dehors. Selon les auteurs, cette frontière crée une distorsion dans la circulation des idées. Par exemple, certaines personnalités publiques assument totalement leur homosexualité dans le milieu, elles fréquentent les lieux et événements gay, donnent des interviews dans la presse communautaire mais n'ont pas fait leur coming-out à l'extérieur. La communauté fonctionne donc comme un espace privé dans lequel circulent certaines informations qui ne sont pas connues dans l'espace public extérieur à la communauté. Les auteurs citent un autre exemple qui révèle les frontières de la communauté ; celui des brochures distribuées la plupart du temps dans la prévention contre le SIDA. Il y a tout d'abord une différence avec les brochures visant des hétéros dans le vocabulaire, dans les discours et dans les images. Une autre différence plus intéressante pour nous est le fait que ces brochures ne circulent pas par les mêmes réseaux. Les brochures gay sont placées dans les différents lieux gay mais ne sont pas distribuées dans les lieux mixtes. Elles ne sont, par exemple, pas mélangées aux brochures pour sportifs, pour jeunes, pour migrants ou pour femmes. Pourtant, les homosexuels font partie de ces publics. De plus, beaucoup d'homos ne fréquentent pas les lieux communautaires et n'ont ainsi pas accès à ces brochures. Les auteurs ajoutent qu'il n'y a pas non plus de communication entre presse homo et hétéro. Les pouvoirs publics ont également utilisé cette dichotomie dedans/dehors lors de la prévention contre le VIH et les associations ont lutté en vain pour faire sortir la prévention de la communauté. En

effet, ils censuraient certaines campagnes jugées trop crues mais en publiaient d'autres, beaucoup plus crues, au sein de la communauté. Les gouvernements et les pouvoirs publics dénoncent le communautarisme mais ce sont eux (et non la communauté gay) qui ont ainsi toujours utilisé les structures communautaires et leur imperméabilité afin que l'opinion publique ne soit pas au courant de ce qu'il s'y faisait (*La culture gaie et lesbienne*, 2003, p. 62-68).

Associer ainsi un quartier comme le Marais à un exemple de ségrégation socio-spatiale témoigne, selon Leroy, d'une volonté de démontrer la dissolution d'un idéal universaliste au profit du modèle communautariste américain. Il ajoute que le modèle intégrationniste français devrait peut-être justement évoluer car on accuse les homosexuels d'être communautaristes depuis qu'ils ne se cachent plus, qu'ils se rassemblent et qu'ils revendiquent l'égalité des droits. Cela est également valable pour d'autres pays. Cependant, plus la visibilité gay progresse, plus les actes homophobes augmentent. On peut donc se demander si la critique d'un supposé ghetto ne révèle pas également un rejet de l'affirmation publique des gay en général. La question reste ouverte (*Le Paris gay*, 2005, p.596-599).

Les quartiers gay ne sont donc pas des ghettos et les communautés gay n'ont rien à voir avec le communautarisme. Le terme ghetto peut être utilisé par les homosexuels mais ce sera dans le sens d'un lieu où l'on peut vivre sa sexualité librement et cela n'a donc rien à voir avec une définition stricte et péjorative. C'est donc la mixité qui domine. Ces accusations révèlent donc la crainte de voir une communauté gay forte et structurée qui revendique une égalité des droits. Il faut, cependant, être prudent car à force de vouloir trop nier l'existence d'un ghetto, on peut également en venir à nier l'affirmation publique des gay.

### ***Vie privée et espace public : des frontières floues***

Lorsqu'on accuse les homosexuels de se replier dans un ghetto, on oublie aussi qu'il existe toute une géographie hors des quartiers gay : celle des lieux invisibles. La géographie homosexuelle ne se limite donc pas uniquement à des quartiers spécifiques et s'immisce également dans les lieux publics, ce qui ébranle les distinctions entre privé et public.

Comme nous l'avons vu, à Berlin, à côté des quartiers gay de la ville, il existe une géographie de « niches », dont certaines sont invisibles au regard hétérosexuel. Ce que Grésillon nomme « niches » sont des lieux d'homosociabilité publics et pourtant secrets comme, par exemple, les parcs et jardins publics, les piscines et les lacs. Ces lieux publics ne sont évidemment pas uniquement fréquentés par des homosexuels mais ces derniers s'y

repèrent et s'y retrouvent par des codes et langages internes. Ces territoires de l'intime, comme les nomme Grésillon, échappent ainsi au regard extérieur et donc au contrôle social (*L'Espace géographique*, 2000, p. 307). Il s'agit de lieux publics connus et fréquentés par tous mais qui, pour les homosexuels, ont un sens particulier et une forme d'intimité.

A Paris aussi, il existe une autre géographie à côté du lieu vitrine qu'est le Marais. Comme nous l'avons vu, celle-ci est faite de lieux de rencontre et de sexualité anonymes invisibles pour les non-initiés (certains gay et les hétérosexuels). Parmi ces lieux, nous pouvons citer les saunas, sex-club et divers lieux extérieurs comme les parcs. Leur localisation est éclatée dans des espaces étendus et périphériques en raison de l'anonymat et de la discrétion recherchés. Une fois de plus, la frontière entre public et privé se trouve perturbée. De plus, ces lieux permettent l'élaboration d'une identité homosexuelle comme les lieux d'homosociabilité tel le Marais mais, dans ce cas, grâce à la rupture qu'ils induisent avec les modes de vie hétérosexuels (*Le Paris gay*, 2005, p.593-594).

A ce sujet, nous avons également vu avec David Bell que les pratiques du sexe en public et du sadomasochisme entre personnes de même sexe reconfigurent et sont reconfigurés par les changements dans la vie privée et publique. Ces pratiques qui se situent entre citoyenneté (espace public) et intimité (espace privé) permettent une nouvelle critique de l'exercice de la liberté sexuelle et de son refoulement.

Selon lui, à côté des réseaux de lieux visibles de la communauté gay, il existe d'autres réseaux qui se situent dans les lieux publics et dont la sexualité peut également être très privée. Cela correspond à ce que nous venons de voir pour les villes de Paris et Berlin. Ces lieux ne deviennent publics que lorsque la police y intervient ou lorsqu'on découvre qu'une personne connue les fréquente. Les médias vont alors en donner une image très négative dans laquelle l'homosexualité est refoulée et les personnes réduites à se contenter de rencontres anonymes dans la honte. Les notions d'identités, de communautés et de politiques sexuelles n'y ont pas leur place et cette sexualité est également très éloignée de l'image d'intimité romantique présente dans nos modèles hétéronormatifs. Bien que ces lieux échappent à l'accusation de ghetto en raison de leur dispersion ainsi que de l'absence des notions de communauté et d'identité, ils font donc toutefois l'objet de critiques. Cependant pour les pratiquants de ces lieux, la situation n'est pas aussi noire car le plaisir n'y est justement pas enfermé dans des codes et ils s'y sentent plus libres que dans l'intimité de leur maison soumise à diverses pressions ou dans celle d'un quartier où tout le monde se connaît. Les distinctions conventionnelles entre public et privé sont donc détruites et perdent leur sens. De plus, en fréquentant ce genre de lieux, ces personnes n'ont pas besoin de faire leur coming-out ou d'essayer de correspondre à une certaine identité ou communauté. Cependant, en Grande-

Bretagne, les relations sexuelles entre deux hommes dans un lieu public sont sévèrement condamnées. En effet, l'état et la loi ne reconnaissent qu'une définition très étroite de l'homosexualité dans laquelle seul le sexe entre deux hommes âgés de 18 ans au minimum dans un lieu privé est admis. Les frontières de la tolérance sont donc limitées et la définition du privé très étroite.

La situation est semblable dans le cas du sadomasochisme que l'état condamne même s'il a lieu en privé entre des personnes consentantes. L'état admet que le public est absent de cette activité et qu'elle a lieu dans le privé mais, en même temps, il cherche absolument à trouver une victime afin de pouvoir justifier l'aspect criminel de cette activité. L'accusation de ghettoïsation est à nouveau impossible et celle faite aux lieux publics ne peut pas s'appliquer à cette activité, l'état doit donc créer ainsi une sorte de public fantôme qui joue le rôle de victime. Les activités sadomasochistes ébranlent donc également la distinction entre privé (associé au sexe) et public (où le sexe est absent). Bell fait la comparaison avec le piercing parfaitement légal lorsqu'il est pratiqué dans un but esthétique et condamné lorsqu'il a pour but un plaisir sexuel.

Dans les deux cas, ces activités privées ont été amenées dans le public afin de les condamner et elles se retrouvent ainsi pour toujours partagées entre public et privé. Cette position d'entre-deux menace de faire s'effondrer les barrières entre public et privé. Cette intrusion des lois dans le privé a pour but d'éliminer le privé en tant qu'espace de plaisir, en faisant du plaisir une affaire publique et donc politique. Pour les personnes ayant une sexualité différente de la norme, il y a une tension entre un désir d'intimité et le besoin d'être public. Bell (1995) donne l'exemple des lesbiennes qui lorsqu'elles sont vues dans la rue en tant que lesbiennes sont en même temps rendues « inregardables » car projetées dans un espace stigmatisé de non-reconnaissance. C'est d'ailleurs là que réside la difficulté entre chercher à politiser ce qui a trop été rendu privé tout en affirmant un droit à la vie privée. D'un côté on accuse de ghetto ce qui est public et permet aux gay d'être eux-mêmes et, de l'autre, on cherche à rendre public ce que les gay essaient de garder dans le domaine de l'intime. En d'autres termes, qu'il s'agisse d'un quartier, de lieux publics ou d'un logement, ils seront dans tous les cas objets de critiques. Pour conclure, les personnes ayant des relations sexuelles dans les lieux publics et les sadomasochistes sont qualifiés de pervers par une société dont les normes sont hétérosexuelles et qui ne tolère l'homosexualité que lorsqu'elle est hors de la vue et conforme aux constructions hétéronormatives de l'amour et du sexe. Les adeptes de ces nouvelles formes d'amour et de sexualité redéfinissent donc les frontières entre le public et le privé en émettant de nouvelles revendications de citoyenneté et en créant de nouvelles formes d'intimité (*Mapping Desire*, 1995, p.304-317).

La géographie gay ne se résume donc pas à des quartiers spécifiques et s'étend bien au-delà. C'est à ce moment-là lorsqu'elle se trouve dispersée hors du centre qu'elle remet en question les distinctions entre privé et public. Dans tous les cas, que l'homosexualité soit cachée ou affirmée et qu'il y ait mixité ou ségrégation, elle sera l'objet de critiques en tant que sexualité ghettoïsée ou, au contraire, refoulée.

***Prise de conscience de la diversité de la communauté et de la nécessité d'aller au-delà du ghetto.***

Récemment, les organisations gay tout comme les chercheurs se sont rendus compte que la communauté gay est très diverse et que ce serait réducteur de se limiter, dans leurs études ou stratégies, aux seuls quartiers gay ainsi qu'à la problématique du ghetto. Il est nécessaire d'inscrire cette problématique dans des politiques et territoires plus larges et donc d'aller au-delà du ghetto. C'est ce que démontrent Davis (1995) et Knopp (1995) dans leurs articles.

***Prise de conscience.***

Tout d'abord, il est intéressant de rappeler que, comme nous l'avons vu, la plupart des gais et lesbiennes ne travaillent et ne vivent pas dans des espaces gay mais dans le « monde hétéro ». Sauf dans certains quartiers, il n'y a en général pas de communauté visible dans l'espace mais la plupart du temps une communauté présente surtout dans l'esprit de ses membres. Cela est particulièrement vrai, selon Bell et Valentine, pour les lesbiennes qui, dans diverses villes des Etats-Unis, ne laissent aucune trace de leur sexualité sur le paysage. On trouve plutôt des groupes de ménages lesbiens parmi les maisons d'hétérosexuels et reconnus uniquement par les personnes qui sont au courant (*Mapping Desire*, 1995, p.7). De plus, nous avons justement vu dans le point précédent que la géographie gay ne se résume pas à des quartiers spécifiques mais va bien au-delà lorsqu'il s'agit des lieux de consommation sexuelle et de drague. Cela prouve déjà la nécessité de ne pas se limiter à l'étude des quartiers gay.

Selon, Tim Davis dans *Mapping Desire* (1995), la politique gay américaine a, dans l'histoire, toujours dépendu de la création et de l'utilisation de territoires résidentiels en tant que tactique de survie, de centre pour la création d'une identité commune, de base pour une force électorale et de centre d'attention pour les études gais et lesbiennes. En permettant de créer une identité gay, ces territoires pouvaient être utilisés afin de définir les gais et lesbiennes comme un groupe minoritaire méritant une voix spécifique dans le gouvernement local.

L'accent était donc mis uniquement sur les quartiers gay. Cependant, on observe une redéfinition de l'identité sexuelle et de la communauté dans les espaces urbains ainsi qu'une diversité dans les politiques queer.

Tout d'abord, le contexte dans lequel vivent les homosexuels est totalement différent d'il y a 10 ans car la société et, plus précisément les territoires gay ont changé. Le pouvoir de créer un changement social et politique n'est plus concentré dans le gouvernement ou un ensemble d'institutions. Il a été si dispersé que l'on ne peut plus compter uniquement sur une législation progressive pour provoquer un changement général dans la société. Il y a bien sûr toujours besoin de législation pour améliorer le statut des homosexuels mais chaque victoire législative est, selon Davis, de plus en plus symbolique alors qu'une acceptation réelle pourra seulement être atteinte dans la sphère culturelle.

Il ajoute que les mouvements gay aux Etats-Unis ont également commencé à prendre en compte les différences internes à la communauté et l'impact des stratégies ainsi que la construction de l'identité dans différents segments de la population gaies et lesbiennes. Dans les grandes villes américaines, les homosexuels ont trouvé une place dans la structure politique locale. Comme les gens de couleur, les homosexuels ont utilisé les concentrations résidentielles et la participation des électeurs comme une méthode de prise de pouvoir. Les activistes gay ont soutenu l'idée que les gais et lesbiennes représentent une minorité qui a la possibilité d'élire des leaders venant des quartiers gay. Cependant, le peu de pouvoir électoral et institutionnel acquis à travers le contrôle de certains quartiers a profité avant tout aux hommes gais de la classe moyenne et blanc. Les activistes gay de couleur ont mis en évidence le fait que cette évaluation essentialiste des homosexuels comme une minorité ethnique cachait l'oppression et les silences subis par les homosexuels de couleur. On a réalisé que les anciennes stratégies considérant la communauté comme un bloc monolithique étaient dépassées et les organisations telle ACT-UP essaient maintenant de mettre en place des stratégies spatiales prenant en compte cette diversité.

On s'est également rendu compte que les tentatives de créer des espaces de sécurité ou des zones libérées comme à San Francisco n'ont pas atteint leur but. En effet, ces espaces, en raison de leur visibilité, sont devenus le foyer des agressions contre les homosexuels et le SIDA a également eu un impact très fort sur les structures sociales de la vie gay de ces quartiers. De plus, d'autres quartiers ont été considérés comme des destinations viables par les homosexuels qui n'avaient pas tous envie de se concentrer dans des quartiers gay. En passant de zone libérée à un ghetto gay, les territoires gay ont perdu leur image de marque. Cependant, ces territoires ont joué un rôle très important dans le pouvoir et la visibilité

croissante des politiques gay et l'évolution vers des politiques queer qui a lieu de nos jours n'aurait pas existé sans la création de ces territoires.

Tout en reconnaissant le rôle qu'il a joué dans l'histoire, il y a donc une volonté d'aller au-delà du ghetto afin de mieux répondre aux besoins de tous les gais et lesbiennes.

Davis affirme que les études en géographie sur les quartiers gay reflètent les changements en cours. En effet, à la fin des années 70, la communauté était quasiment considérée comme une minorité ethnique et les stratégies spatiales étaient avant tout concentrées sur le contrôle social et économique de quartiers spécifiques. Les différents travaux de géographes servaient à démontrer cela pour le compte d'associations gay. Le fait d'établir l'existence de territoires gay permettait de renforcer l'idée que les gais et lesbiennes fonctionnent comme une minorité opprimée. Pour cartographier des espaces gay, on se basait sur les méthodologies utilisées dans l'étude des minorités ethniques. Ces méthodologies étaient fondées sur des notions d'identité statiques et s'intéressaient peu à la culture ainsi qu'à la façon dont les espaces sont sexualisés. Par exemple, en cartographiant le pourcentage de gais et lesbiennes, on supposait que les homosexuels étaient un groupe démographiquement distinct alors que ces cartes ne faisaient que révéler les concentrations d'individus qui participent à la vie gay. Cependant, au début des années 80, Castells affirmait déjà que la tentative de créer une communauté séparée afin de permettre un changement vers davantage de liberté était vouée à l'échec car l'hétérosexisme et l'homophobie se situent dans le domaine culturel et sont invisibles dans le paysage physique. Au milieu des années 80, Larry Knopp, dans ses travaux, exprime également une volonté de dépasser la simple description de ghettos gay. Selon Davis (1995), la recherche en géographie sur la sexualité reflétait donc à nouveau les changements de politiques gay en allant au-delà de l'étude du ghetto pour explorer la diversité des expériences et des espaces dans lesquels les homosexuels créent des lieux sûrs et visibles. Il précise que le ghetto gay est toujours important et qu'il est donc intéressant de voir de quelle façon il oriente les politiques gay.

### *Trois cas d'étude.*

Suite à ces études et à l'évolution des politiques gay, Davis s'est intéressé aux stratégies et conceptualisations des notions d'identité et de communauté à travers trois cas d'études qui représentent chacun une facette différente de la scène politique gay de Boston. A travers ces exemples, Il affirme qu'il y a un lien entre l'identité de groupe et la production culturelle d'espaces et de lieux par les mouvements sociaux. Les territoires gay jouent donc un rôle dans la formation de l'identité gay. Il ajoute que les espaces sont produits selon le sexe, le genre et la race. Ces exemples montrent également l'importance d'aller au-delà du ghetto et d'agir sur

les autres espaces. Les parades, comme la Gay Pride par exemple, sont elles aussi liées aux concepts de genre et de race et elles fonctionnent comme des symboles puissants de l'identité d'un groupe et d'un quartier.

Les exemples de Davis sur la participation des gais et lesbiennes à la St Patrick's Day Parade et les stratégies de l'organisation Queer Nation montrent, en effet, que le symbolisme joue un rôle très important dans la définition des caractéristiques culturelles et physiques des quartiers et des espaces urbains. En effet, l'organisation de gais et lesbiennes irlandais se sont vus refusés le droit de participer à la parade de la Saint Patrick et ont finalement réussi à y participer mais en se faisant insulter par les spectateurs et les organisateurs car ils craignaient une invasion de leur quartier et donc un affront à leur identité d'Irlandais-Américains, catholique et hétérosexuels. Les homosexuels, en participant à cette parade, ont tenté de s'insérer dans un espace hétérosexiste et d'y créer un espace où ils auraient la liberté d'exprimer leur identité. L'événement symbolique de la parade de la Saint Patrick permet d'exprimer une identité ethnique ainsi que celle d'un quartier. Cet événement permet aussi de redéfinir l'espace en apportant de nouvelles significations et débats dans le discours sur l'identité Irlandaise-Américaine. La parade est à la fois définie par la notion de race (irlandaise), de sexe (hétérosexuelle) et de genre (plutôt masculine), c'est pourquoi la participation de cette association homosexuelle dont les membres ne sont pas tous Irlandais et dans laquelle il y a beaucoup de femmes était un véritable défi même si les participants ont tout mis en œuvre pour paraître le plus « normal » possible. En effet, symboliquement, l'existence de sexualités alternatives était une menace à la définition locale de l'identité irlandaise. Le symbolisme est également important pour l'organisation Nation Queer car l'espace est symboliquement sexualisé ou plutôt hétérosexualisé et il faut sortir des espaces gay pour se rendre et être visibles dans tous les autres lieux.

« An anonymous writer states : 'Let's make every space a Lesbian and Gay space. Every street a part of our sexual geography. A City of yearning and then total satisfaction. A City and a country where we can be safe and free and more' » [The diversity of queer politics and the redefinition of sexual identity and community in urban spaces, Tim Davis, 1995, p.295].

Le ghetto ne doit donc plus être le centre de l'idéologie et des politiques gaies et lesbiennes.

Ces différents groupes ont donc réalisé que l'on ne peut plus se limiter à un territoire gay dans les actions politiques et qu'il est important d'agir dans les autres espaces ainsi que de s'inscrire dans des problématiques plus larges. Cette évolution va non seulement avoir un impact sur les identités et communautés gay mais également déterminer si des communautés



distinctes géographiquement existent vraiment, ce qui aura un impact également sur les villes américaines (*Mapping Desire*, 1995, p. 284-303).

### *Une stigmatisation et des politiques plus générales.*

Knopp, quant à lui, s'est intéressé à la façon dont les villes et les sexualités forment et sont formées par les dynamiques de la vie sociale.

Il remarque que, dans les villes occidentales du 19<sup>ème</sup> siècle, différents espaces comme les quartiers, les lieux de travail ou de loisirs reflétaient des divisions spatiales du travail basées sur le genre et représentées principalement comme hétérosexuelles. Avec la conscience croissante de la sphère privée, de nouvelles subjectivités et attentes sont apparues. Les individus pouvaient désormais explorer de nouvelles identités et communautés. Alors que la sexualité devenait de plus en plus divisée, catégorisée et commercialisée, la possibilité de nouvelles expériences sexuelles rentables augmenta aussi. C'est ainsi que la prolifération de ces expériences homosexuelles conduit à une certaine conscience homosexuelle chez de nombreux individus et cela devint menaçant pour les relations de genre hétérosexualisées qui sous-tendaient la ville industrielle.

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, ces nouvelles expériences variaient beaucoup selon la situation géographique et sociale des individus et les différents mouvements et manifestations gay étaient marqués par des conflits internes. Les intérêts des hommes blancs, puissants et hétérosexuels ont convergé pour combattre ces mouvements en étiquetant tous les espaces et expériences ne relevant pas de la classe moyenne, non-blancs, non-masculins et non-hétérosexuels comme dépravés sexuellement et incontrôlables. C'est ainsi que les individus et espaces homosexuels ont été associés à la dépravation et à la maladie. Ces différents mouvements gay ont été davantage développés dans les villes. La concentration de ces mouvements et des sous-cultures dans certains espaces urbains a permis de les stigmatiser et de les contrôler. Malgré cela, l'impact de ces mouvements a été très important et ils ont influencé beaucoup de secteurs pour la plupart hétérosexuels comme, par exemple, les quartiers, les écoles, les entreprises, les zones de shopping, les parcs et les banlieues. L'impact le plus fort a été sur les espaces commerciaux, résidentiels et de loisirs.

Comme l'affirme Knopp, lorsque la différence est construite spatialement, elle permet d'acquérir du pouvoir mais, en même temps ce processus va renforcer la différenciation et donc affaiblir l'intégration et la mixité. C'est pourquoi, comme on le voit aussi dans l'exemple de Davis, les espaces gay urbains ont été stigmatisés et contrôlés. De plus, la problématique de l'homosexualité et de la mixité est clairement liée à des politiques plus

générales, tel que le montre l'exemple de Knopp avec la révolution industrielle (*Mapping Desire*, 1995, p. 149-161).

Plusieurs éléments révèlent donc la nécessité de ne pas se limiter aux seuls quartiers gay : le fait que la plupart des gay ne vivent et ne travaillent pas dans des quartiers gay, la notion de communauté imaginée, l'importance de la sphère culturelle, les différences internes à la communauté, la perte de l'image de marque des quartiers gay et la stigmatisation dont ont été victimes ces quartiers. Lorsque l'on considère les exemples de Davis sur la participation des gais et lesbiennes à la St Patrick's Day Parade et les stratégies de l'organisation Queer Nation ou le contexte de révolution industrielle décrit par Knopp, on réalise l'importance de s'inscrire dans des problématiques plus larges lorsque l'on étudie l'homosexualité et la mixité. Malgré le fait que c'est aujourd'hui la mixité qui domine, les territoires gay ont néanmoins joué un rôle important dans l'histoire et ils permettent encore aujourd'hui d'acquérir du pouvoir, c'est pourquoi l'étude des phénomènes de ségrégation ne doit pas pour autant être négligée.

### ***La théorie queer et le bouleversement des normes spatiales hétérosexuelles.***

Dans ce domaine, il est à nouveau intéressant de s'arrêter sur la théorie queer qui, dans les politiques sexuelles des années 90, est devenue, d'après Bell et Valentine, un véritable mot d'ordre pour certaines positions radicales.

Une des premières revendications a été de s'appropriier le terme queer en le faisant passer de l'insulte homophobe à un label utilisé par les personnes lgbt. Les auteurs citent un pamphlet, intitulé « I hate Straights », qui circulait dans les années 90 et qui démontre bien la volonté de se démarquer du reste de la société.

« Being queer means leading a different sort of life. It's not about the mainstream, profit margins, patriotism, patriarchy or being assimilated. It's not about being executive directors, privilege and elitism. It's about being on the margins, defining ourselves; it's about genderfuck and secrets, what's beneath the belt and deep inside the heart; it's about the night.» [“Introduction:Orientations”, Bell et Valentine, 1995, p.20].

Plusieurs événements ont stimulé l'apparition du mouvement queer ; les réponses pitoyables des organisations sanitaires gouvernementales ainsi qu'une série de lois anti-gay promulguées par le gouvernement Thatcher dans les pays anglo-saxons. En réaction à ses

différentes attaques, plusieurs actions ont été menées et les politiques queer sont nées de la constatation de l'impuissance des stratégies politiques existantes de la communauté gay (*Mapping Desire*, 1995, p.20-21).

Selon Bell et Valentine, une lecture queer de la géographie sera un très bon guide. En effet, d'après Golding (1993), dans les villes postmodernes et postindustrielles d'aujourd'hui, les échanges sont polymorphes et décentrés car les paysages sont eux-mêmes polymorphes et décentrés. Cette théorie se distingue des notions trop rigides telle que celle de communauté et s'intéresse à la ville dans toute son hétérogénéité, voire même chaos. Golding (1993) propose de revoir les politiques sexuelles afin de créer une société plurielle et démocratique. La Pride de Montréal en est un bon exemple car elle a pour but de sortir la communauté gay du ghetto et de la faire se déplacer dans les autres rues. En ce sens Bell et Valentine rappellent aussi que l'espace n'est pas neutre. Il est produit et constitué de politiques et d'idéologies, de composants symboliques et matériels. Alors que la parade de la Pride de 2001 restait cloisonnée dans les quartiers gay de Montréal évitant ainsi la confrontation avec le reste de la ville, celle de 2002 est sortie de ce quartier pour entrer dans les espaces hétéros de la ville et a de cette manière contribué à rendre les rues (voire même la ville entière) queer. La présence de personnes queer dans ces lieux a forcé les gens à réaliser que l'espace autour d'eux et les rues de la ville ont été produites comme hétérosexuelles, hétérosexistes et hétéronormatives. De plus, cet espace hétéro est produit à travers la répétition d'habitudes qui deviennent des normes. Comme le souligne Butler (1990, 1991, 1993), la performance et la théâtralité ont donc un rôle important dans la construction de soi et de l'espace comme hétéro. Il est possible de bouleverser ces normes en jouant d'autres identités de genre dans ces lieux. Par exemple, deux hommes qui s'embrassent dans un bus peuvent provoquer une fracture, une rupture dans l'espace. L'hétéronormativité de nos rues n'est donc pas naturelle et c'est pourquoi ce genre d'actes les rend queer. Les normes hétérosexuelles sont elles aussi construites, jouées donc artificielles et c'est seulement à travers leur répétition que l'espace demeure hétéro [*Mapping Desire*, 1995, p. 15-19]. Par exemple, dans *Venus Boyz*, les Drag King descendent justement dans la rue, en bouleversent les normes et la rendent ainsi queer. Elles font aussi des expos, des spectacles et tournent dans ce film. Ces différents médias sont regardés par « la société » et, à travers eux, elles l'interrogent sur les questions de genre, d'identité et d'intégration (Baur G., 2003, *Venus Boyz*).

La théorie queer cherche donc l'intégration et la mixité avec le reste de la société. Cependant, contrairement à certains mouvements gay prônant l'assimilation, elle ne cherche pas à le faire en essayant de ressembler à cette société mais plutôt en prônant la différence et

en cherchant la confrontation. C'est ainsi que les individus réaliseront que l'espace a été produit comme hétéro à travers la répétition d'habitudes mais n'est pas la référence unique et qu'il existe des façons d'être différentes. Le queer affirme donc, comme nous venons de le voir dans l'article de Davis, que le contexte a changé, qu'il est nécessaire d'aller au-delà du ghetto afin de bouleverser la norme hétéro des autres lieux.

***Et l'échelle du logement ? Un produit complexe de stratégies identitaires temporelles et spatiales révélatrices de géographies changeantes.***

La problématique du logement chez les homosexuels est un bon exemple de cette volonté de dépassement de l'étude du quartier gay. De plus, nous avons jusqu'à maintenant étudié les phénomènes de mixité et de ségrégation avec la société tels qu'ils opèrent à l'échelle de la ville et de la rue notamment, mais il est également intéressant d'étudier les processus qui ont lieu à l'échelle de l'habitation, voire même de la chambre et du corps. En effet, alors que la séparation entre homos et hétéros n'est, comme nous l'avons vu, pas toujours visible dans l'espace à l'échelle d'une ville ou d'un quartier, elle l'est par contre, à l'échelle de la maison. Il en va de même pour la ségrégation entre homos.

Johnston et Valentine se donc sont intéressées aux modes de vie des lesbiennes vivant encore chez leurs parents et, lorsqu'elles vivent seules, à leur manière de créer et gérer leurs propres habitation.

Elles affirment que beaucoup de lesbiennes vivant encore chez leurs parents utilisent des stratégies spatiales et temporelles afin de différencier la représentation de leur identité de lesbienne et celle de leur identité de fille.

En effet, la maison étant un milieu dont les normes sont hétérosexuelles, elles vont donc cacher leur identité sexuelle, par exemple, en cachant des posters d'icônes lesbiennes ou des livres traitant de l'homosexualité de peur que l'intimité de leur chambre soit brisée par le regard d'autres membres de la famille. Elles ne se sentent pas à leur place à la maison contrairement aux autres membres de la famille. « Rather than being 'where above all one feels « in place », 'at home' is where many lesbians feel 'out of place' and that they don't belong or fit in. » [“Wherever I lay my girlfriend, that's my home: The Performance and Surveillance of Lesbian Identities in Domestic Environments”, Lynda Johnston et Gill Valentine, 1995, p.103].

Malgré cela, leur identité lesbienne peut quelques fois s'exprimer tout en étant assez discrète pour ne pas être remarquée par les membres de la famille. Par exemple, certaines vont porter des habits et des bijoux ou écouter de la musique à référence lesbienne. Elles vont aussi

s'intéresser à des programmes TV, des athlètes ou des musiciens connus dans le monde hétérosexuel mais faisant également partie plus ou moins ouvertement de la culture gay. Elles peuvent mener aussi d'autres stratégies de subversion comme, par exemple, faire l'amour dans le lit de leurs parents durant leur absence.

Il est donc bien plus facile d'exprimer son identité lesbienne librement lorsque l'on possède son propre chez-soi. Toutefois, plusieurs stratégies sont là aussi mises en œuvre.

Les logements ayant été dessinés et conçus avant tout pour des familles hétérosexuels, les lesbiennes vont devoir opérer différents changements structurels afin de pouvoir exprimer leur identité et mode de vie. Elles vont afficher des posters de lesbiennes célèbres, des photos, de la musique ou des arrangements de couleurs pour créer un espace lesbien. Les femmes vivant en colocation influencées par les politiques féministes vont également tenter de créer d'autres modes de vie en organisant, par exemple, des activités collectives journalières. Johnston et Valentine affirment que les lesbiennes sont partagées entre cette volonté de créer un espace lesbien et le souvenir de la maison parentale. C'est pourquoi elles vont aussi décorer leur maison avec des objets qui leur rappellent leur enfance et la maison où elles ont grandi.

Quant au problème du regard des membres de la famille, il n'est pas résolu pour autant car elles doivent faire face à leur visite au sein de leur nouvel espace. Là aussi plusieurs stratégies sont mises en œuvre. Elles favorisent, par exemple, les visites planifiées et découragent les visites surprises afin de pouvoir « préparer » la maison pour les visiteurs. Les invités peuvent également avoir un accès limité à une ou deux pièces adaptées à leur regard. Certaines vont même jusqu'à adapter la maison à chaque visiteur soit en la dépossédant de toute allusion à leur identité lesbienne soit en opérant des changements plus ou moins importants selon le type de visiteurs.

Johnston et Valentine ajoutent que la maison peut également jouer un rôle très important comme lieu de rencontre. En effet, dans de nombreuses villes provinciales et zones rurales, des véritables réseaux de logements privés se sont formés, comblant ainsi l'absence d'espaces institutionnels lesbiens. Ces logements peuvent aussi servir de lieux de réunion alternatifs pour des groupes de femmes ayant été exclues de certains bars et institutions gay en raison de conflits politiques ou personnels.

Lorsque plusieurs lesbiennes vivent ainsi sous le même toit, la maison n'est pas seulement synonyme d'espace de liberté d'expression. En effet, c'est aussi un lieu où cette identité lesbienne est soumise au contrôle des autres colocataires lesbiennes et de nombreux conflits peuvent éclater, par exemple en raison de différences générationnelles entre d'anciennes lesbiennes militantes et de plus jeunes femmes moins politisées ou par rapport à leurs enfants qui peuvent s'opposer à ce mode de vie.

La maison peut également devenir un lieu soumis au contrôle du voisinage et cela peut avoir plusieurs conséquences allant de la simple remarque mesquine à de véritables campagnes contre ses occupants afin de restaurer la « respectabilité » du voisinage. Certains couples de lesbiennes peuvent alors être tentés de s'éloigner au maximum de leur famille, amis et voisinage hétérosexuel dans le but d'avoir une intimité suffisante pour vivre leur relation. Selon les auteurs, les femmes peuvent alors devenir très dépendantes l'une de l'autre, ce qui peut donner naissance à une volonté de contrôle et de domination de l'autre.

Alors que la maison lesbienne peut donc être synonyme de prison et d'environnement statique, elle peut également constituer un milieu très fluide et instable en raison des multiples relations entre lesquelles les femmes naviguent dont résultent de nombreux déménagements d'une maison lesbienne à l'autre (*Mapping Desire*, 1995, p.99-113).

Cela démontre que l'échelle du logement est également très pertinente dans l'analyse de l'expression de l'identité homosexuelle. En effet, chaque maison constitue en elle-même un produit complexe des géographies constamment changeantes des relations sociales présentes et passées. L'échelle du logement révèle de nombreuses problématiques qu'il serait intéressant de développer. Nous pourrions penser que cette échelle est caractérisée par une certaine mixité car les lesbiennes vivent dans leur famille ou alors avec d'autres lesbiennes différentes d'elles mais cette mixité n'est qu'apparente. En effet, la ségrégation entre homos et hétéros et entre lesbiennes est ici bien marquée grâce à diverses stratégies. L'idée véhiculée par la théorie queer sur la performance et la théâtralité dans la construction de soi et de l'espace comme hétéro ou homo est ici très pertinente

La spatialité gay est donc, d'une façon générale, passée d'un état où ses adeptes subissaient la persécution à un état de reconnaissance et finalement à une recherche d'indifférence, ce qui s'est traduit dans l'espace par le passage des interstices aux quartiers gay et, finalement, à la volonté d'aller au-delà du ghetto gay, notamment en raison de la grande mixité qui caractérise les homosexuels. Les réseaux gay n'ont donc jamais été coupés des autres réseaux sociaux et cela est particulièrement le cas de nos jours. Il existe toutefois toujours des formes de ségrégation et des quartiers gay traduisant l'homophobie malheureusement encore actuelle mais également la volonté de se retrouver avec des personnes « semblables ». Cela n'implique cependant ni ghettoïsation ni communautarisme.

#### **2.2.4. Les réseaux économiques.**

Je vais m'arrêter un peu plus longuement dans ce chapitre sur les réseaux gay liés à l'économie car ce domaine joue un rôle très important dans la géographie gay. Tout d'abord,

je vais m'intéresser à la gentrification et aux impacts socio-économiques des gay dans la ville. Je m'interrogerai ensuite sur le développement de l'économie rose dans les villes qui peut à la fois être un signe d'émancipation comme de commercialisation croissante. Finalement, je m'arrêterai sur l'élitisme social au sein de la communauté et la critique qui y est liée.

### ***Impacts socio-économiques des communautés gay sur le tissu urbain : la gentrification.***

Les homosexuels sont, comme nous allons le voir des gentrificateurs idéaux en raison de plusieurs caractéristiques et, en s'installant au cœur des grandes villes, ils ont eu des impacts très importants sur l'économie de ces villes. Nous allons nous arrêter ici sur plusieurs exemples de ce phénomène qui a eu lieu aussi bien dans les villes européennes tels Paris et Berlin que dans les villes anglo-saxonnes.

Je vais tout d'abord commencer par une brève définition de la gentrification proposée par Leroy qui cite C. Hamnett (1984) : « un phénomène à la fois physique, économique, social et culturel. La gentrification implique en général l'invasion de quartiers auparavant ouvriers ou d'immeubles collectifs en dégradation par des groupes de classes moyennes ou aisées et le remplacement ou le déplacement de beaucoup des occupants originaux de ces quartiers ».

Les homosexuels participent aux processus de renouveau urbain et de gentrification qui ont lieu depuis quelques années au centre des agglomérations. En effet, en raison de leurs centres d'intérêts, de leur recherche de lieux dotés de nombreux aménagements, de leur niveau de formation souvent élevé et de leur pouvoir d'achat, les gays représentent la plupart des DINKies (double-income, no kids) et sont donc des gentrificateurs idéaux.

Les homosexuels ont donc un impact important sur l'économie des grandes villes et, comme l'affirme Richard Florida (un grand économiste qui a travaillé sur les facteurs de la croissance des villes) dans son ouvrage intitulé *The rise of the creative class. And how it's transforming work, leisure, community and everyday life* (2002), la population homosexuelle fait partie de ce qu'il nomme la classe créative qui provoque de nos jours le dynamisme socio-économique et l'enrichissement des grandes villes (*Le Paris gay*, 2005, p.584-585).

A Paris, dans le quartier du Marais, on observe une grande concentration de commerces destinés aux homosexuels. Selon Leroy, cette concentration s'explique de deux manières : premièrement, par la recherche d'économies d'agglomération ou de localisation (« le regroupement spatial d'entreprises travaillant dans le même domaine et qui ont intérêt à se regrouper pour profiter en commun de nombreuses ressources », p.588-589) et, deuxièmement, par le principe de différenciation minimale (« des commerces concurrents qui proposent les mêmes produits et ont ainsi les mêmes clients potentiels minimisent la distance qui les sépare et tendent donc à se concentrer », p.589). Dans ce quartier, la volonté de

s'approprier l'espace public passe par une forte commercialisation qui, selon certains, est susceptible de créer des clivages socio-économiques à l'intérieur de la communauté gay et, pour d'autres, est créatrice de liberté, de sociabilité et de culture, voir d'identité collective (*Le Paris gay*, 1995, p.588-589).

Ce développement du quartier du Marais s'explique par le fait qu'il avait toutes les qualités pour devenir un quartier gentrifié (il représente même, selon Leroy, l'archétype du quartier gentrifié) : centralité, accessibilité, vétusté du bâti, espace disponible et très bon marché. Le stock de locaux vacants à des prix fonciers très bas a permis l'installation des commerces gay. Celle-ci s'accélère dans les années 80 et participe à la renaissance fonctionnelle et architecturale du Marais. Le même processus a eu lieu à Berlin où les gays se sont installés dans les vieux quartiers du centre-ville aujourd'hui rénovés ou en train de l'être et habités par des minorités (Grésillon, *L'Espace géographique*, p.311). Comme nous l'avons vu au point 2.2.1., à la fin des années 70, l'entrepreneur David Girard décide d'ouvrir des établissements pour homosexuels en démocratisant les tarifs et en ouvrant les commerces sur la rue. Cependant, de nos jours, avec la grande concentration d'établissements dans cet espace assez restreint, on assiste à une stagnation du nombre de commerces et l'offre et la demande se tassent. Les homosexuels ont donc grandement participé à la valorisation foncière et immobilière du quartier ainsi qu'à son enrichissement et son embourgeoisement mais ils sont toutefois les victimes de leur succès car les baux commerciaux dans le Marais sont maintenant parmi les plus élevés de Paris et il est donc difficile pour un commerçant de s'y installer (Leroy, *Le Paris gay*, p.590-592).

Dans les pays anglo-saxons, selon Bell et Valentine, l'impact que les communautés gay ont eu sur le tissu urbain à l'échelle du quartier a été au cœur de beaucoup de travaux récents sur la sexualité. Ils nous en citent plusieurs exemples.

Tout d'abord celui de West Hollywood en Californie qui a été envahi et gentrifié par les gay. Ils y ont installé des logements, des commerces et une base puissante où ils peuvent faire entendre leur voix (*Mapping Desire*, 1995, p.5).

Dans son article Lawrence Knopp s'est justement intéressé aux relations entre les sexualités et les aspects de l'urbanisation dans les sociétés occidentales contemporaines. Nous avons vu plus haut le lien entre l'apparition des mouvements gay et la révolution industrielle. L'auteur cite l'apparition d'un grand nombre d'espaces commerciaux, résidentiels et de loisirs gais et lesbiens qui constituent l'impact le plus important des mouvements et communautés gay qui ont résulté des changements liés à cette révolution. Il cite également les scènes commerciales et de spectacles ainsi que les économies roses des villes telles Amsterdam, Londres, San Francisco et Sydney et la gentrification qui y est liée. Tous ces processus ont



attiré l'attention des médias dès les années 80 mais, comme nous l'avons vu, ces lieux ont d'abord été développés pour des hommes blancs de classe moyenne et ont été financés par des villes impatientes de toucher de nouveaux domaines et ainsi d'augmenter leur puissance tout en se préservant des menaces potentielles comme celle que les gay auraient pu représenter (*Mapping Desire*, 1995, p.158).

Le quartier de Park Slope, décrit par Tamar Rothenberg est également caractérisé par des processus de gentrification en lien avec la communauté lesbienne qui y vit. Cette communauté est très mobile et beaucoup déménagent dans le quartier ou dans les quartiers contigus. Dans un quartier comme Park Slope, où les loyers ne sont pas stables ni contrôlés, chaque départ de locataires est une occasion pour les propriétaires d'augmenter les loyers. Selon les femmes interrogées par Rothenberg, la communauté lesbienne de Park Slope déborde largement dans les autres quartiers contigus en raison de leurs loyers beaucoup plus bas. Les habitantes de ces quartiers continuent malgré tout à passer la plupart de leur temps libre à Park Slope. En raison de la gentrification en cours dans le quartier, les femmes se déplacent vers les quartiers encore non gentrifiés situés pour la plupart au sud de Park Slope. Les lesbiennes, tout comme d'autres groupes, (les artistes, par exemple) non seulement sont à l'origine du processus de gentrification dans le quartier mais, en se déplaçant, elles le répandent, malgré elles, en direction du sud. Ce processus porte préjudice aux lesbiennes car les bars lesbiens se situent en général dans des quartiers à bas loyers et, si les loyers augmentent en raison de la gentrification, les propriétaires vont augmenter les loyers dans l'espoir d'attirer une clientèle plus « désirables » (*Mapping Desire*, 1995, p.177-178).

Les homosexuels sont donc des gentrificateurs idéaux en raison de plusieurs caractéristiques et les quartiers centraux tel le Marais possédaient eux aussi de nombreuses qualités pour devenir des quartiers gentrifiés. Ces processus ont donné lieu à la rénovation de ces quartiers centraux et à un fort développement culturel, économique et social mais également au départ de leurs habitants en raison de l'augmentation des loyers et des baux commerciaux. Les gay ne sont pas seulement à l'origine de ce processus mais en sont également victimes car ces augmentations entraînent également le départ du quartier et la difficulté d'y installer de nouveaux commerces pour les moins fortunés d'entre eux. Ces processus ont donc avant tout profité aux hommes blancs de classe moyenne comme l'affirme Knopp.

### ***L'économie rose : entre business et émancipation.***

Avec la gentrification des quartiers, toute une économie rose s'est développée. Elle est même devenue si importante que l'on peut se demander s'il s'agit vraiment d'un signe

d'émancipation des homosexuels ou plutôt d'une commercialisation croissante répondant à une logique capitaliste. Comme nous l'avons vu pour la gentrification, les homosexuels moins fortunés ne peuvent pas profiter de cette économie rose.

Les chercheurs britanniques se sont moins intéressés à ce thème que les Américains. Cependant, Bell et Valentine citent une exception ; Jon Binnie qui, comme nous l'avons vu aux points 2.1.2. et 2.2.1., s'est intéressé à Londres, notamment l'émergence de Old Compton Street à l'ouest de Londres en tant que quartier commercial gay appelé « Queer Street », ainsi que le développement d'Amsterdam, devenue une des capitales gay d'Europe et une destination internationale du tourisme gai et lesbien (*Mapping Desire*, 1995, p.5).

Je vais ici reprendre cette étude car elle démontre bien les processus en jeu dans cette économie rose.

Selon Binnie, les institutions qui ont permis de construire une culture dans les mouvements gais et lesbiens (les bars, discos, services, magazines, lignes téléphoniques, hôtels, districts commerciaux urbains) ont été médiatisés par le marché. Ces institutions ont donc été dominées par ceux qui possèdent un certain capital, en d'autres termes les hommes de race blanche de la classe moyenne. Il faut cependant garder à l'esprit que tous les gay ne sont pas des personnes riches, blanches et fortement consommatrices. C'est cette image qui pousse de plus en plus d'entreprises à viser le marché gay et qui est également utilisée pour justifier l'homophobie.

Malgré le fait que certains commerces mettent l'accent sur leurs clients et la liberté de pouvoir y être soi-même et que de nombreux bars jouent un rôle important pour des groupes sociaux et politiques, l'économie rose fonctionne avant tout comme un business et non un organe de charité. Il en résulte l'exclusion de nombreux homosexuels n'ayant pas les moyens d'accéder à ces établissements.

On peut alors être partagés entre deux positions ; d'un côté, nous pouvons critiquer le consumérisme queer comme étant une manifestation de la logique culturelle du capitalisme et, d'un autre côté, nous pouvons définir ce consumérisme queer comme une pratique sociale subversive qui conteste la production et la définition de l'espace comme hétérosexuel. Ce consumérisme peut à la fois être vu comme une preuve de la force économique gay mais, également, comme une réponse au besoin d'améliorer le manque de pouvoir des gay dans d'autres domaines, en particulier dans les droits sociaux. Ce marché peut en effet paraître plus séduisant dans l'obtention de pouvoir pour les homosexuels que les services sociaux fournis par l'état car leurs institutions et politiques sociales sont hétérosexistes.

Je ne reviendrai pas précisément sur les exemples d'Amsterdam et de Londres sur lesquels je me suis déjà longuement arrêtée aux points 2.1.2. et 2.2.1. Ce qui est intéressant ici avec

ces quartiers c'est qu'ils sont de bonnes illustrations de cette position ambiguë entre business et émancipation et nous rappellent que dans l'étude du lien entre sexualité et espace, il ne faut pas négliger les aspects matériels. En effet, le développement de Old Compton Street démontre une visibilité et une sûreté de soi plus grandes de la part des homosexuels, mais les individus manquant de ressources matériels (argent, mode, beauté) en sont exclus. Ce droit à la visibilité et à la liberté n'est donc pas accessible à tous. De plus, le quartier est en train de perdre son esprit communautaire au profit d'une commercialisation croissante. Les établissements sont rachetés ou fréquentés par beaucoup d'hétérosexuels et certains parlent même d'abandon progressif de l'intérêt pour le dollar rose qui ne rapporte plus assez. Quant à Amsterdam, de grands développements ont eu lieu et la ville est une destination touristique de choix pour les gay. Cependant, cette recherche du dollar rose et cette collaboration entre le gouvernement et les organisations gay révèlent davantage la volonté de la part des autorités de trouver de nouvelles sources de revenus dans une période de difficulté financière qu'un signe d'une plus grande ouverture. De nos jours, la volonté d'attirer le tourisme gay a d'ailleurs été mise de côté en faveur d'une réflexion plus générale sur la façon dont est représentée Amsterdam à l'étranger. L'ouverture face à l'économie rose a donc des limites, même dans la mecca gay qu'est Amsterdam. En raison d'intérêts plus larges de groupes plus puissants en termes de capitaux, le business gay reste de nos jours marginalisé. (*Mapping Desire*, 1995, p.182-199).

Il est donc important de ne pas oublier que les gay ne sont pas tous des personnes riches, blanches et fortement consommatrices. Non seulement cette image ne fait que renforcer l'homophobie friande de généralisations de ce type mais, surtout, c'est en ayant ce genre de préjugés que de plus en plus d'entreprises se mettent à viser le marché gay afin de trouver de nouvelles sources de revenus. En effet, l'économie rose est avant tout un business et non un organe de charité. Sauf quelques exceptions, le but de ces entreprises n'est donc pas l'émancipation de la communauté gay mais avant tout de gagner de l'argent. Il en résulte l'exclusion de nombreux homosexuels n'ayant pas les moyens d'accéder à ces établissements. Lorsqu'il ne rapporte plus assez le dollar rose est petit à petit abandonné et cela ne va pas sans dommage pour la communauté gay. En effet, cette commercialisation croissante a souvent entraîné la perte d'un esprit communautaire qui animait les lieux gay, voire même quelques fois la disparition de ces lieux. Il faut donc être prudent et tenter de trouver un équilibre entre business et émancipation. Ces deux processus ne sont pas contradictoires et peuvent même se renforcer l'un l'autre tant que l'on ne tombe pas dans la seule logique du profit.

***Le secteur commercial gay : un supermarché de luxe et l'illusion de la réussite facile.***

L'économie rose représente un business important, de plus en plus d'entreprises s'y intéressent et l'offre se diversifie. Il en résulte un élitisme social au sein de la communauté et l'exclusion de certains de ses membres qui ne correspondent pas aux normes qu'elle véhicule. Cependant, cela ne va pas sans critique et, malgré cette croissance de l'économie rose, la réussite facile reste une illusion.

Comme nous l'avons vu plus haut avec Anne et Marine Rambach, un des grands secteurs de fixation communautaire est le secteur commercial constitué par un grand nombre d'établissements et de commerces réservés aux homosexuels. Le marché gai et lesbien se développe car les entreprises ont, de nos jours, moins peur de se positionner sur ce secteur et l'offre communautaire s'est considérablement diversifiée. Les auteurs citent, par exemple, Bouygues Telecom, Siemens, Puma, Nivéa, le Club Med. Un grand magasin parisien a également lancé une campagne d'affichage sur ce thème. Quant au cinéma et à la télévision, ils ont également largement exploité ce thème à travers des films, des séries et même une chaîne *Pink TV*. La communauté gay devient ainsi de plus en plus un supermarché de luxe pour homosexuels bourgeois.

Il existe des normes physiques véhiculées par l'imagerie commerciale et artistique gay. Ces normes communautaires et cette volonté de conformismes identitaires ont, comme nous l'avons vu, été très critiquées, notamment l'image des homosexuels consommateurs dépolitisés, le prix exorbitant des objets gay, la valorisation des corps et des attitudes les plus conformes ou l'élitisme social à l'œuvre dans la communauté. Cependant, les stéréotypes restent puissants et une pression sociale à l'intérieur de la communauté s'exerce. (*La culture gaie et lesbienne*, 2003, p. 309-314).

Anne et Marine Rambach, précisent que le marché gai et lesbien n'est pourtant pas une mine d'or. A part les entreprises liées au sexe qui sont les plus prospères en raison du large public qu'elles touchent, il y a une grande variabilité et la concurrence est rude. « Pas de place pour cinq cents commerces du même type. La réussite d'une librairie comme Les Mots à la Bouche cache la faillite ou les difficultés des autres. » [La culture gaie et lesbienne, Anne et Marine Rambach, 2003, p.37]. La plupart des commerces gais et lesbiens restent donc de petites structures employant quelques salariés. (*La culture gay et lesbienne*, 2003, p. 35-37).

Ce consumérisme est donc très critiqué à l'intérieur de la communauté gay et de nombreux homos expriment une forte volonté de résistance et de contestation. Non seulement, les gay ne sont pas tous de riches bourgeois ayant les moyens de consommer dans ce supermarché de luxe mais, en plus, beaucoup, même s'ils en auraient les moyens, ne sont pas

des consommateurs dépolitisés et s'opposent à cet élitisme social. De plus, cette réussite apparente ne concerne que quelques rares commerces. La réussite facile n'existe donc pas. Nous pouvons même affirmer qu'il est difficile de réussir en ne touchant que le marché gay, c'est pourquoi les commerces gay sont avant tout de petites structures et non de grandes entreprises. Les entreprises liées au sexe sont justement les plus prospères car elles ne se limitent pas au marché gay.

Les homosexuels ont donc eu des impacts socio-économiques importants sur les villes. Parmi ces impacts la gentrification est un des principaux impacts. Elle a entraîné la rénovation de quartiers entiers, leur développement mais aussi leur renchérissement, ce qui a entraîné le départ des habitants n'ayant pas les moyens de rester. Les gay sont donc des gentrificateurs idéaux mais également les victimes de cette gentrification qui a, avant tout, profité aux hommes blancs de classe moyenne. En parallèle à ce processus s'est développée toute une économie rose révélatrice de l'émancipation de la communauté gay mais également de sa commercialisation croissante dont résultent l'exclusion de certains de ces membres et la perte d'un esprit communautaire. Nous avons vu en effet que l'offre se diversifie et que la communauté devient un supermarché de luxe pour homosexuels bourgeois dont résulte l'exclusion des individus ne correspondant pas aux normes communautaires. Cependant, la réussite est loin d'être facile et il ne suffit pas d'ouvrir un commerce gay pour s'enrichir. Les gay ne sont pas tous de riches consommateurs et beaucoup s'opposent à ce développement.

Nous avons donc vu dans ce chapitre 2.2. par quels processus ce réseau de lieux s'est mis en place aux échelles internationale, nationale et de la ville ainsi que les différents tropismes qui orientent ce réseau. Nous avons vu également qu'il existe une diversité de réseaux en raison de la mixité au sein de la communauté gay et vis-à-vis du reste de la société. Finalement, l'économie a une place importante dans ces réseaux ainsi que dans la communauté gay car elle oriente leur développement. Il existe donc des lieux gay, des réseaux et un ensemble de pratiques qui les sous-tendent mais ces éléments relèvent-ils d'un certain niveau d'urbanité ? Et quelles en sont les temporalités ?

### **2.3. Niveaux d'urbanité et temporalités.**

Nous allons nous intéresser ici à ce qui influence la présence gay dans la ville et à son évolution dans le temps. Je m'intéresserai tout d'abord au niveau d'urbanité ainsi qu'aux autres différents facteurs qui influence cette présence. Puis, dans une deuxième partie, je

m'arrêterai sur les temporalités différentielles qui apparaissent dans l'évolution de ce phénomène au cours de l'histoire.

### ***Niveaux d'urbanité et diversité des facteurs.***

Tout d'abord, il est difficile de recenser le nombre d'homosexuels dans les grandes villes car il n'existe pas de recensement fiable de la communauté homosexuelle. En effet, il n'y a pas de définition claire d'un homosexuel. On peut prendre en compte, les homosexuels « déclarés » mais aussi des hétérosexuels n'ayant eu qu'une aventure homosexuelle, les personnes « potentiellement homosexuelles » ou les bisexuels, par exemple. (Grésillon, *L'Espace géographique*, 2000, p.306). Leroy s'est, par exemple, basé sur deux indicateurs pour estimer la population homosexuelle dans les grandes villes ; le nombre de personnes pacées et les lieux de résidence des internautes qui déposent des petites annonces de rencontre sur des sites gay. C'est ainsi qu'il affirme que les homosexuels sont sur-représentés dans les grandes villes (*Le Paris gay*, 2005, p.583). Selon les personnes prises en compte, les résultats pourront être très différents et les méthodes restent très imprécises. Il est donc difficile d'évaluer la présence homosexuelle en ville. Malgré cette imprécision, il est toutefois possible d'étudier quels facteurs influencent cette présence. Comme nous allons le voir, le niveau d'urbanité influence la présence gay dans la ville mais d'autres facteurs interviennent aussi.

### ***Niveau d'urbanité.***

Si l'on prend en compte les villes que les auteurs citent dans le chapitre 2.1.1., nous pouvons affirmer que le niveau d'urbanité joue un rôle important. En effet, à un niveau mondial, ils citent la plupart des grands pays européens ainsi que les Etats-Unis, le Canada et l'Australie. A l'intérieur de ces pays, ce sont les capitales et les villes principales qui sont traitées. Le poids démographique de la ville joue donc un rôle important. Par exemple, Grésillon affirme que Berlin est un haut lieu de l'homosexualité devant d'autres villes allemandes en raison de son poids démographique (elle est deux fois plus peuplée qu'Hambourg, la troisième ville du pays). Il en va de même pour Paris. De plus, plusieurs études réalisées en Allemagne montrent que près des trois quarts des homosexuels allemands résident dans des villes de plus de 500 000 habitants (Grésillon, *L'Espace géographique*, 2000, p. 303). Je n'ai malheureusement pas pu trouver de données semblables pour d'autres villes et pays.

### *Autres facteurs en jeu.*

Cependant, les auteurs expliquent cette hiérarchie de ville par d'autres facteurs qui semblent jouer un rôle tout aussi important que le niveau d'urbanité. Nous allons maintenant nous y arrêter.

Tout d'abord, il est important de prendre en compte les conditions géographiques et topographiques et les caractéristiques sociologiques des quartiers ainsi que l'histoire particulière de la ville qui est liée à un contexte local et un contexte plus général (Grésillon, *L'Espace géographique*, 2000, p. 307-311).

Concernant les conditions géographiques et topographiques, les quartiers gay de Berlin et de Paris se sont développés dans les vieux quartiers du centre-ville aujourd'hui rénovés. Le développement économique a en effet rassemblé les homosexuels dans certains quartiers précis qui avaient toutes les caractéristiques pour devenir des quartiers gentrifiés. C'est le cas de Berlin, de Paris et de Park Slope.

Concernant plus précisément l'histoire, ces villes ont souvent joui d'un statut particulier. C'est le cas de Berlin qui constitue un refuge pour les homosexuels depuis les années 20 déjà et est, de nos jours, une des villes qui attire le plus d'homosexuels. Dans les années 20, Berlin était la capitale mondiale des homosexuels devant Paris ou Londres où la culture était plus cloisonnée (Grésillon, *L'Espace géographique*, 2000, p.303-304). De plus, la situation et le statut particulier de Berlin-Ouest de 45 à 89 en ont fait un refuge pour de nombreux groupes en marge de la société (Grésillon, *L'Espace géographique*, 2000, p.307). Paris a également eu un statut particulier et constituait aussi dans les années 20 un centre européen majeur de la vie homosexuelle. A cette époque, la ville est caractérisée par une ouverture de la part des autorités et de nombreux établissements apparaissent. Les artistes et écrivains gay qui y vivaient en ont fait un centre européen majeur de la vie homosexuelle. Cette position s'est renforcée à l'échelle européenne dans les années 30 en raison de la répression nazie en Allemagne. Les villes d'Amsterdam, Londres, New York, San Francisco et Los Angeles ont aussi joué ce rôle de refuge dans l'histoire. Il en va de même pour le célèbre quartier de Greenwich Village qui, dans les années 50 et 60, constituait déjà un refuge pour les gay qui fuyaient le conformisme de la banlieue. Quant au quartier de Soho, il était le centre d'attention de la scène londonienne dans les années 50.

Le nombre d'établissements gay que compte la ville joue également un rôle fondamental dans cette hiérarchie. Plus la ville est grande, plus les homosexuels trouveront de possibilités de rencontre et un plus grand choix de partenaires potentiels. Les homosexuels vont donc plutôt se diriger dans les grandes villes car le marché sexuel local dans les villes petites et moyennes est vite épuisé. Ainsi, il se développe alors une logique du voyage et des weekends

dans les villes plus importantes (*Le Paris gay*, 2005, p.583-584). Paris est la ville européenne dans laquelle on trouve le plus d'établissements gais et lesbiens. Dans ce domaine, elle se place, en effet, juste avant Berlin et nettement devant Londres. Elle est même au second rang mondial juste après New York. Au niveau national, Paris a également une position hégémonique avec environ 140 établissements et, à part Lyon qui dispose d'une trentaine d'établissements, les autres grandes villes occupent un rang inférieur (seulement 5 villes ont au moins 20 établissements). Nous pouvons en dire autant pour Berlin.

L'ouverture et l'investissement de la ville par rapport à l'homosexualité sont également très importants dans ces processus. Par exemple, à Paris, les grandes entreprises s'associent de plus en plus au marché gay et l'offre communautaire se diversifie. Un maire ouvertement gay a aussi été élu. La ville de Berlin est également très ouverte dans ce domaine et a participé à la création de divers établissements gay, comme la construction d'un musée. De plus, les homosexuels y représentent une force politique. Il en va de même pour les Pays-Bas qui ont une grande reconnaissance des modes de vie gais et lesbiens ainsi qu'une plus grande intégration des problématiques gaies et lesbiennes dans des thématiques plus générales.

Le tourisme a aussi permis le développement des quartiers et communautés gay et pas seulement dans des villes déjà bien représentées à ce niveau là. La Grèce est, par exemple, devenue un haut lieu gay comme le Maroc, la Tunisie, les Canaries et les Baléares, grâce au tourisme. Amsterdam est devenue une capitale gay grâce au tourisme et, depuis le début des années 90 le tourisme international gay est entré dans le débat des politiques publiques de la ville qui s'est, en effet, engagée dans des projets en collaboration avec des groupes et commerces gay.

Le presse gay, qu'elle soit virtuelle ou pas, a elle aussi joué un rôle très important dans le développement gay d'une ville. En effet, les différents lieux sont irrigués par de nombreux titres de presse, des titres distribués gratuitement dans les lieux communautaires, des fanzines et des bulletins d'associations distribués également gratuitement. La presse virtuelle représente donc un observatoire de la condition homosexuelle dans le monde et témoigne donc d'un esprit communautaire où l'on s'intéresse au sort des homos dans le monde. La presse joue donc un rôle de ciment entre les individus et entre les lieux qu'ils fréquentent. C'est grâce à elle que les différentes villes obtiennent une renommée plus ou moins grande et qu'elles seront donc plus ou moins fréquentées par les gay (*La culture gaie et lesbienne*, 2003, p. 37-41). Par exemple, le développement du quartier de Soho a été accompagné par l'apparition de nombreux journaux gay distribués dans les lieux de rencontre gay. Ces journaux contiennent de nombreux articles et publicités sur Soho, ses bars, son mode de vie et



contribuent donc à la construction d'une image de village gay fréquenté aujourd'hui par beaucoup d'homosexuels.

Un autre aspect fondamental et pourtant négligé est celui de l'imaginaire sur les villes ainsi que leur renommée. Par exemple, comme nous l'avons vu, Paris est peut-être une capitale de l'homosexualité en raison de la quantité et la diversité de son offre commerciale mais elle n'a cependant pas l'image et l'aura de Berlin et Londres (*Le Paris gay*, 2005, p.585-586). Par contre, aucun établissement de province ne possède la renommée et l'attractivité de certains de ses lieux dont l'aire d'attraction est d'échelle nationale voire continentale (Leroy, *Le Paris gay*, 2005, p.588). Quant aux espaces de rencontre et de drague comme le cimetière du Père Lachaise ou les bois de Boulogne, ils sont inscrits dans l'imaginaire homosexuel depuis longtemps et certains ont même été immortalisés grâce à des films. Cette notion d'image ou aura est très importante à Park Slope où l'on ne trouve quasiment pas d'établissements et qui, pourtant, possède une véritable image de quartier lesbien. Malgré le manque d'établissements, ce sont d'autres types de lieux comme les parcs ou une rue qui vont jouer le rôle de lieux communautaires ou de rencontre. Munt aussi a démontré l'importance de l'imaginaire sur la ville notamment grâce à la littérature.

Fortement lié à cet aspect de l'imaginaire et de la renommée des villes, les réseaux sociaux des gay ainsi que le bouche-à-oreille jouent un grand rôle dans cette hiérarchisation des villes. En effet, la réputation d'un lieu peut très vite se faire ou se défaire par le bouche-à-oreille qui est extrêmement important dans la communauté gay. Le quartier de Park Slope s'est créé ainsi. Il n'y avait aucun établissement lesbien et pourtant il compte la plus grande concentration de lesbiennes aux Etats-Unis. Sa réputation s'est faite par le bouche-à-oreille, les visites chez des amis, les histoires d'amour, la collocation...tout ce qui constitue le réseau social des lesbiennes.

Anne et Marine Rambach expliquent, quant à elles, cette hiérarchie par l'existence de mouvements précommunautaires. En effet, il n'existe pas de cadre idéologique et militant qui aurait lancé l'idée d'une réunion des homosexuels dans certains lieux et, pourtant, c'est ce que l'on observe. Il s'agit donc de mouvements spontanés, déclarés ou muets qui suivent une logique de rassemblement diffus. C'est ce réflexe collectif qui rassemble les individus avant même la constitution d'une communauté. Ces convergences sont le résultat de stratégies de protection de soi, d'évitement de l'homophobie et de recherche de soutien (*La culture gaie et lesbienne*, 2003, p. 61).

Cette hiérarchie de ville s'explique donc par d'autres facteurs qui jouent un rôle tout aussi important que le niveau d'urbanité. En effet, les conditions géographiques et topographiques et les caractéristiques sociologiques des quartiers, l'histoire particulière de la ville liée à un

contexte local et un contexte plus général, le nombre d'établissements gay, l'ouverture et l'investissement de la ville par rapport à l'homosexualité, le tourisme gay, la presse gay, l'imaginaire et la réputation des villes, les réseaux sociaux gay et les mouvements précommunautaires vont influencer le niveau de présence gay dans la ville. Ces facteurs sont la plupart du temps corrélés entre eux et au niveau d'urbanité mais ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, des lieux de vacances comme Lesbos ou Mykonos ne sont pas fortement urbanisés mais possèdent une place très importante dans l'imaginaire gai et surtout lesbien. C'est pourquoi on y trouve une présence homosexuelle importante. D'autres villes comme Rome, Bruxelles, Dublin en Europe ou Denver, Phoenix, Atlanta aux Etats-Unis ont un niveau d'urbanité important mais une présence gay très faible en raison d'autres facteurs.

Dans l'étude des villes et du niveau d'urbanité, il ne faut, cependant, pas oublier l'importance de ne pas se limiter aux seuls quartiers gay pour diverses raisons que je rappelle ici : le fait que la plupart des gays ne vivent et ne travaillent pas dans des quartiers gay, la notion de communauté imaginée, l'importance de la sphère culturelle, les différences internes à la communauté, la perte de l'image de marque des quartiers gay et la stigmatisation dont ont été victimes ces quartiers. Il est donc nécessaire d'étudier les communautés gay importantes des grandes villes ainsi que les quartiers gay qui s'y développent tout en gardant à l'esprit l'importance de s'inscrire dans des problématiques plus larges et non-urbaines lorsque l'on étudie la géographie de l'homosexualité.

De plus, comme nous l'avons vu plus haut, beaucoup d'homosexuels choisissent de vivre à la campagne en raison d'un imaginaire utopique rural qui a donné naissance à de nombreuses représentations littéraires et filmiques (*Mapping Desire*, 1995, p.8). On trouve d'ailleurs beaucoup d'habitations gay à la campagne, en particulier aux Etats-Unis. Il y a donc d'un côté une fuite de la campagne vers la ville pour les nombreuses raisons dont nous venons de parler et, d'un autre côté, une fuite de la ville pour la campagne afin d'échapper aux aspects oppressifs de la vie urbaine et d'établir des modes de vie alternatifs. Cela prouve que la problématique des territoires de l'homosexualité dépasse la problématique urbaine.

### ***Des temporalités différentielles.***

La géographie gay a changé au cours de l'histoire. En effet, comme nous l'avons vu au chapitre 2.2.2., le statut des gays est passé de la persécution à la reconnaissance et finalement à une recherche d'indifférence, ce qui s'est traduit dans l'espace par le passage des interstices aux quartiers gay et, finalement, à la volonté d'aller au-delà du ghetto gay, notamment en raison de la grande mixité qui caractérise les homosexuels. Cependant, malgré ces changements géographiques, certaines barrières demeurent dans les esprits et ne changent pas

aussi vite. Cela se traduit également dans l'espace par la persistance de certaines frontières. Je n'ai malheureusement pas trouvé de travail sur ce thème mais il est parfois ressorti au cours de mon travail. Je vais donc en citer quelques exemples pour l'illustrer.

Tout d'abord, à Berlin, malgré la mixité dominante dans les quartiers, le microcosme homosexuel est toujours, selon Grésillon, traversé de barrières invisibles, de codes et d'habitus culturels très divers. Par exemple, il existe trois types de scènes lesbiennes selon le quartier d'où elles viennent à l'est ou à l'ouest. Les différences entre l'Est et l'Ouest subsistent donc et le « Mur dans la tête » traversent également les communautés gay. En effet, ces communautés se rencontrent et se fréquentent mais ne se mélangent pas (*L'Espace géographique*, 2000, p. 311).

On observe aussi que, malgré le développement de nombreux lieux de rencontre gay, les anciens lieux d'interstice d'une homosexualité cachée, en particulier les lieux publics, existent toujours aujourd'hui. Cela peut signifier plusieurs choses, notamment, que la société n'est peut-être pas aussi ouverte qu'elle en a l'air mais également que certains individus sont attachés à ces lieux et à une certaine forme de sexualité. Nous avons, en effet, vu que ces lieux pouvaient être synonymes de rupture et de résistance aux normes hétérosexuelles et représenter une forme de liberté.

Des barrières persistent aussi au niveau générationnel. De nombreux gay regrettent, en effet, la culture et les pratiques des anciens militants d'avant Stonewall qui préféraient se déclarer pervers plutôt que de mettre en avant leur normalité. Il s'agit souvent de personnes moins jeunes, qui n'ont pas envie de se mélanger aux autres populations, recherchent plutôt l'entre soi et propagent une certaine forme de prosélytisme. A l'inverse, les personnes plus jeunes sont plus hétérogènes et moins militantes car elles n'ont pas vécu l'apparition et le développement du SIDA. Elles font preuve d'une plus grande ouverture aux autres et prônent l'abolition des barrières fondées sur l'identité sexuelle. Ce phénomène se traduit dans l'espace par la persistance d'anciennes géographies de la part de cette génération précédente, malgré les nouvelles géographies de la génération actuelle. Dans le Marais, par exemple, deux rues marquent une frontière interne et délimitent ces deux sous-ensembles spatiaux. La jeune génération fréquente ainsi plutôt l'ouest du quartier gay (Leroy, *Le Paris gay*, 2005, p.597-598). Tamar Rothenberg met aussi en avant ces différences spatiales entre générations en affirmant que la plupart des jeunes lesbiennes ne vivent pas à Park Slope mais plutôt à Manhattan. Ces différences d'âge se traduisent donc dans l'espace (*Mapping Desire*, 1995, p.176).

Finalement, nous avons aussi vu que, malgré la mixité croissante, on observe toujours des géographies différentes entre homme et femme. De plus, beaucoup de gay préfèrent toujours vivre à la campagne malgré les nombreuses possibilités que propose la ville.

Les rapports à l'espace peuvent donc changer avec le temps mais ils peuvent aussi perdurer malgré les changements en cours dans la ville. C'est ce que nous démontrent ces différents exemples que j'ai cités ici et qu'il serait très intéressant d'approfondir dans de prochaines études.

Il existe donc un ensemble de lieux gay formant des réseaux à différentes échelles soutendus par un ensemble de pratiques. Ces réseaux sont nombreux en raison de la diversité au sein de la communauté gay et dans sa relation au reste de la société. L'économie, quant à elle, joue un rôle important dans l'orientation de ces phénomènes. L'ensemble de ces processus, comme nous venons de le voir, est influencé par deux éléments. Tout d'abord le niveau d'urbanité ainsi qu'une diversité d'autres facteurs impliquent une présence gay plus ou moins importante dans les villes. Deuxièmement, les rapports à l'espace de la communauté gay ont évolué au cours du temps et ont abouti à une mixité croissante. Cependant, certaines barrières dans les esprits perdurent et celles-ci se traduisent dans l'espace. Il existe donc des temporalités différentielles dans l'évolution de ce phénomène. La littérature nous permet donc d'affirmer que l'homosexualité et les différents processus qui y sont liés s'inscrivent dans l'espace et qu'il existe donc une géographie gay spécifique responsable d'une urbanité spécifique faite notamment de réseaux de quartiers gay et de lieux dits « invisibles ».

### **Chapitre 3. Lausanne, un laboratoire d'analyse.**

Existe-t-il une géographie de l'homosexualité en Suisse et à Lausanne ? Si oui, est-elle responsable d'une urbanité spécifique ? Je vais tenter de répondre à ces questions grâce à deux articles écrits sur Lausanne à 10 ans d'intervalle, à mes observations personnelles, à divers entretiens et à l'étude de carte que j'ai réalisées. Je vais, tout d'abord m'intéresser à la spatialité des lieux et du réseau gay en Suisse et à Lausanne. Puis, j'analyserai les pratiques et les réseaux de personnes qui sous-tendent ce réseau de lieux gay. Finalement, dans une troisième partie, je m'arrêterai sur les notions de niveau d'urbanité et de temporalités différentielles qui influencent ce phénomène. Tout en étudiant les processus en jeu, nous allons les confronter au chapitre précédent d'ordre plus théorique. Ainsi nous verrons si le cas de la Suisse est différent des autres pays occidentaux.

#### **3.1. Spatialité des lieux et du réseau.**

Quels sont les lieux gay en Suisse et, plus précisément, à Lausanne ? Ces lieux sont-ils inscrits dans un réseau ? Comme dans la partie théorique précédente, je vais m'intéresser ici à deux composantes de la spatialité : les lieux et le réseau que forment ces lieux. Je prendrai là aussi en compte ces deux composantes à trois échelles : l'échelle internationale, l'échelle nationale et l'échelle de la ville. Je vais donc m'intéresser à la place de Lausanne par rapport aux autres villes dans le monde ainsi qu'aux autres villes de Suisse et à la répartition de ses établissements gay.

##### **3.1.1. Spatialité des lieux.**

A l'échelle internationale, plusieurs pays sont cités comme références par rapport à la Suisse. Les villes principales de Suisse à l'échelle nationale et les différents lieux à l'échelle de la ville de Lausanne révèlent le territoire gay helvétique et, plus précisément, lausannois. Là aussi, bien que la plupart des lieux sont mentionnés, il est bien sûr difficile d'être exhaustif. En effet, les choses évoluent très vite et des lieux nouvellement créés ou peu connus peuvent manquer alors que d'autres peuvent avoir disparu.

***Echelle internationale.***

A l'échelle internationale, l'article de Walther (1992) fait référence aux Danemark, aux Etats-Unis (plus précisément à la Californie et San Francisco), à la Hollande, à la Suisse (plus particulièrement à Lausanne) et à Paris.

***Echelle nationale.***

A l'échelle de la Suisse, Walther (1992) fait référence au canton du Valais, au Jura bernois et aux villes de Fribourg, Genève et Lausanne. Je me suis également intéressée aux villes de Zurich, Berne, Lucerne, Lugano, Bienne, Neuchâtel, Sion et Delémont.

***Echelle de la ville.***

A l'échelle de la ville de Lausanne, voici tous les lieux que j'ai pu répertorier classés par types de lieux.

**Restaurants/bars/soirées** [L'Auberge de Beaulieu, Le Montmartre, Le ML16, Le Milord, le Ma Mère M'a dit, l'Atlantic, le Château-Sec à Pully, le Raisin aux Cullayes, le Vagabond, le Spikizi, les Négociants, ND Gourmet, la Taverne, le Saxo, le Bleu Léopard, le Quai des Brunes, Yookoso (bar), le Pur, le Tramway, le Jet Lag, la Canttine, le Sarah's Studio, le Start Up, la Fourmi Rouge, le New Scotch, le Baron's Club, le Carpe Diem, la Narcose, le Black Out, le City, le Tramway, le Johnnie's, le Casino de Montbenon (1ère Jungle), le Mad (Jungle, Trixx), l'Amnesia (Ayor, Trixx), le 4310 Club, le D ! Club, le CPO (Elite Woman, Gay Happiness), Lilith Dance Party, soirées des Filles Affranchies], **boutiques/shopping** [Maniak, Dom, Metro Boutique, Fashion Victim, Face Cachée, Le Drop In Shop, Yookoso (coiffeur), l'Herboriste, OZ Accessoires d'intérieur, Scorpion (mode), ShowDogs (toiletage)], **associations** [Plaisirs et santé gay, les Black Panthers, les commerçants gay lausannois, le Groupe de Libération homosexuel, les Tricoteuses, Lilith, les Filles Affranchies, Rouge et Vert Club 96, Association fétichiste H & S Lausanne, XLarge, Vogay / Pink Cross, Elsm], **clubs sportifs** [Aquarius, AB-FAB Volley-Ball], **instituts de beauté** [Celless, Institut d'endermologie], **maisons de retraite** [la Résidence Le Bosquet à Jouxten-Mézery], **hôtels** [le Rainbow Inn], **saunas** [le New Relax, le Pink Beach, le Top Club], **sex-shop et sex-club** [le Garage, Trafick, Self Cage], **lieux de rencontre extérieurs** [parc du Denantou, colline de Montriond, passage St-François, WC de la place du Tunnel, WC du Vélodrome, WC rue Charles-Monnard, piscine de Bellerive (terrasse du 2<sup>ème</sup> étage)].

Il existe donc une grande diversité de lieux à plusieurs échelles qui révèlent le territoire gay suisse et, en particulier, lausannois. Mais ces lieux sont-ils liés et forment-ils un réseau ?

### **3.1.2. Spatialité du réseau.**

Dans ce chapitre je vais tenter de répondre à la question de l'existence d'un réseau de lieux gay dont feraient partie la ville de Lausanne et ses différents lieux. Existe-t-il un tropisme, une force qui donnerait une orientation au phénomène gay lausannois ? Si c'est le cas, quelles en sont les limites ? Y a-t-il également un réseau informel ? Afin de répondre à ces questions, je vais reprendre les différents lieux vus au chapitre précédent aux échelles internationale, nationale et de la ville et tenter de voir s'ils s'inscrivent dans un réseau.

#### ***Echelle internationale : une renommée qui dépasse les frontières.***

La Suisse et la ville de Lausanne font-elles partie d'un réseau à l'échelle internationale ? Nous allons voir que la réputation de ces lieux, le tourisme et l'imaginaire jouent un grand rôle.

A l'échelle internationale, selon Jean-Claude Pécelet, la Hollande, le Danemark et la Californie ont joué un rôle très important de modèles « alternatifs » pour les premiers mouvements gay en Suisse dans les années 70.

Pécelet ajoute que l'écho des grandes fêtes lausannoise résonne, depuis le début des années 90, bien au-delà de Lausanne (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p.8). Selon le rédacteur en chef d'un journal homo parisien, c'est donc Lausanne qui décroche la palme d'or du nightclubbing. Les gays européens, qu'ils viennent d'Italie, de France ou d'ailleurs, ont pris l'habitude de venir aux Jungles, des soirées gays et privées qui accueillent jusqu'à 2000 personnes (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.64-65). Le bar des Négociants dont nous parlerons plus bas est aussi réputé jusqu'à San Francisco, selon Walther, tout comme les saunas de la ville sont connus internationalement (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p.68-69).

Alain Walther cite un DJ qui fait référence aux populations homosexuelles de Paris et des USA (*Lausanne capitale gay*, 1992, p. 65 et 67).

Dans l'article de Camille Krafft, la ville de Lausanne possède toujours une réputation de capitale gay, notamment les Jungle du Mad qui ont toujours autant de succès et attirent une clientèle internationale. Comme nous le verrons, les saunas existent toujours mais les Négociants a fermé (Camille Krafft, 2003, p.19).

Lausanne n'a pas été comme Berlin ou Paris un lieu refuge pour les homosexuels et elle ne figure pas non plus parmi les villes emblématiques internationales. Cependant, sans être

emblématique, sa réputation dépasse ses frontières. C'est en particulier grâce au tourisme que la ville est en train de se faire connaître de plus en plus à travers le monde. Elle n'est pas encore une capitale touristique dans le réseau de lieux de vacances gay comme Amsterdam mais, avec la publicité que lui font les offices du tourisme, elle est sur la bonne voie. Cette publicité pour faire de Lausanne un lieu gay participe à la création d'un imaginaire sur Lausanne, en tant que ville de fête et ouverte. Comme dans le cas de Soho à Londres qui est vendu dans la pub comme un village gay alors que plusieurs établissements ne se trouvent pas à Soho, Lausanne est décrite comme une ville gay alors qu'il n'y a pas de quartier gay et que plusieurs établissements ne sont pas à Lausanne même.

A l'échelle internationale, la Suisse et, plus précisément, la ville de Lausanne ne se sont pas contentées de s'inspirer de différents pays plus en avance en matière de droits homosexuels. En effet, la Suisse est renommée dans le monde entier et Lausanne possède la palme d'or du nightclubbing. Il existe une véritable volonté, dans le domaine du tourisme notamment, de donner une image de ville gay à Lausanne, malgré son absence de quartier gay et la répartition de ses lieux gay qui dépasse la ville. Il existe donc tout un imaginaire autour de cette ville et Lausanne a gardé, malgré les différents changements intervenus, sa renommée internationale. Ainsi la Suisse et la ville de Lausanne font partie d'un réseau de villes et de pays réputés dans le monde gay à l'échelle internationale.

### ***Echelle nationale : capitale de Romandie.***

La ville de Lausanne a également une grande renommée à l'échelle nationale et sa scène gay se situe parmi les plus développées de Suisse, notamment grâce à l'imaginaire véhiculé sur la ville. Nous allons voir que ce n'est pas le cas de tous les cantons et toutes les villes de Suisse mais que la situation évolue dans le temps.

A l'échelle de la Suisse, Pécelet cite les premiers mouvements gay suisses apparus dans les années 70 et qui ont ensuite laissé la place à des groupes de rencontre en Suisse alémanique puis à Genève (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p.8).

Selon un membre de l'association Dialogai, en Valais et à Fribourg, il vaut mieux rester discret si on est homo contrairement à Genève ou Lausanne. Il affirme également qu'il vaut mieux être gay à Lausanne que dans le Jura bernois. Et, devant Genève, c'est Lausanne qui est capitale de Romandie (p.64). La ville est également réputée au-delà de la Romandie pour ses tasses (toilettes publics) et ses parcs consacrés aux rencontres nocturnes (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.67). Dans l'article de Camille Krafft, Lausanne a gardé cette position (Camille Krafft, 2003, p.19).



L'imaginaire sur la ville est donc également très important à Lausanne puisque dans la publicité, notamment touristique, on essaie de la vendre comme ville gay alors que, comme nous l'avons vu, elle ne possède pas de quartier gay et que de nombreux établissements se situent en dehors de la ville.

Si l'on compare, comme je le ferai plus en détail au chapitre 3.3., le nombre d'habitants dans les villes suisses et le nombre d'établissements gay de ces villes, on s'aperçoit que Lausanne, 5<sup>ème</sup> ville de Suisse, est en 3<sup>ème</sup> position derrière Zurich et Genève pour sa quantité de lieux gay. Elle est suivie par Berne, Fribourg et Lucerne. De plus, sa zone d'influence s'étend aux villes de Nyon et Morges à l'ouest, à la campagne lausannoise au nord, et à Vevey et Montreux à l'est. Lausanne a donc une position centrale dans ce réseau de villes suisses. On s'aperçoit également que, selon le nombre d'établissements gay, la ville de Berne est en 4<sup>ème</sup> position juste après Lausanne et la ville de Fribourg est en 5<sup>ème</sup> position juste après Berne. La situation a donc changé.

Lausanne fait donc partie du réseau de villes fréquentées par les homosexuels en Suisse et elle y a même une place centrale en tant que 3<sup>ème</sup> ville avec le plus d'établissements gay de Suisse. Sa zone d'influence est importante et c'est elle la capitale de Romandie devant Genève. Pour la Suisse alémanique c'est évidemment Zurich qui est en tête. Les villes de Fribourg et Berne se sont ouvertes à l'homosexualité et leur scène gay s'est considérablement développée.

***Echelle de la ville : entre lieux vitrines et anonymes : tropismes des lieux gay et « gay friendly ».***

Après une présentation des principaux lieux gay et « gay friendly » de Lausanne, nous allons voir que tous ces lieux ne sont pas disposés au hasard dans la ville et que des formes se dessinent. Nous verrons, finalement, que là aussi la réputation et l'imaginaire sur la ville jouent un rôle important.

***Lieux gay et « gay friendly » lausannois.***

A l'échelle de la ville de Lausanne, en plus des célèbres Jungle, une soirée gay appelée Trixx est organisée tous les dimanches soir (p.65). Les animateurs de l'association Plaisirs et santé gay collaborent avec le MAD pour organiser ces soirées, faire de la prévention contre le SIDA et inviter des personnes de renommée internationale. Après les soirées, les gay peuvent se retrouver lors des « after hours » dans divers bars. Walther cite le Vagabond à la place de l'Ours et le Spikizi où les lesbiennes sont les bienvenues et situé sur la même place.

Lausanne possède également plusieurs « tasses » (toilettes publiques) ainsi que des parcs consacrés aux rencontres nocturnes. Parmi ces parcs, on peut citer le parc du Denantou qui est un des plus réputés.

Concernant les saunas, il y a trois « Rolls » très prisées des gays. Ils sont vastes (500m<sup>2</sup>), on y vient de partout et ce sont des lieux de rencontre. Il y a, tout d'abord, le New Relax où l'on peut l'été bronzer intégralement en contemplant les toits de Saint-François et, l'hiver, rester entre habitués à boire une bière, regarder la télé et attendre un nouveau venu. A la rue Tivoli, le Pink Beach est, comme le nomme Walther, la première pierre de l'ensemble commercial d'Alain Henguely. Il a ensuite ouvert un sex-shop hétéro-homo équipé de cabines et un bar. Ce sauna a été victime de deux incendies intentionnels en novembre 1990 et en mai 1991. Les causes de l'incendie ne sont pas connues et on hésite entre jalousie commerciale, vengeance ou homophobie clandestine. Les rencontres sont, selon Henguely, plus faciles et hygiéniques dans son sauna que dans les tasses. Quant au patron du Top Club, il a voyagé en Europe et a fréquenté divers saunas. Il a voulu enlever le caractère sombre et répugnant de ces lieux emplis de culpabilité pour en faire un lieu de rencontre BCBG au grand jour, selon l'auteur, au goût, des banquiers et des professions libérales.

On trouve aussi une association des commerçants gay de Lausanne dont fait partie le Baron (Laurent Anken) qui anime depuis 20 ans les nuits lausannoises. Il était le patron du Johnnie's, une boîte pour homos et hétéros, et dirigeait en 1992 le New Scotch. L'association des marchands gay a organisé un réveillon avec Jungle au MAD, saunas nocturnes, brunch au petit matin et transports publics compris.

Au Saxo, un restaurant-bar rue de la Grotte, Jacques Carando reçoit homos et hétéros. Les clients du Saxo sont de jeunes cadres au look bien travaillé et l'ambiance est plutôt chaleureuse et conformiste, selon Walther. L'assiette du jour est, en général, consommée par les employés d'une grande banque à midi et la terrine de foie gras est plutôt dégustée par les gay durant la nuit.

On trouve également le bar des Négociants qui est la première institution gay de Lausanne. L'atmosphère y est plus populaire et il est connu internationalement. Le patron fait également partie du groupe de motards des Black Panthers qui s'habillent de cuir et organisent des meetings forestiers (*Lausanne, capitale gay, 1992*, 1992, p.67-71).

Dans son témoignage, « Calamity James » parle de La Taverne qui, pour les personnes de sa génération (entre 35 et 45 ans) était le ghetto. On s'y éclatait dès l'apéro et, le weekend, un sécuritas les triait à l'entrée. Il parle aussi des Négociants où, au début des années 80, ils se battaient le vendredi soir en sortant. Dans les années 90, le bar est devenu plus cosy et est également fréquenté par des hétéros. A la recherche de nouvelles rencontres, il fréquentait le

Johnnies's (la boîte tenue par le baron) et les parcs publics. Il mentionne le Groupement de libération homosexuel dans lequel il oeuvrait à la fin des années 70 avec des amis jeunes et à tendance gauche comme lui. Il existait aussi un autre groupe rival appelé les Tricoteuses dont les membres étaient plus âgés. De nos jours, selon lui, les choses ont changé, Le Mad est le lieu branché où l'on s'éclate. Ancien ghetto à drague, le MAD est devenu une boîte à danse dans la fièvre du dimanche soir. Il y a toujours les saunas, les tasses et les parcs (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p. 71-72).

En 2003, le Top Club existe toujours mais a changé de propriétaire. Tout comme les Jungle, les Trixx ont toujours autant de succès et, durant l'été, ont lieu dans la boîte de l'Amnesia au bord du lac. Le Saxo est l'unique café-restaurant gay lausannois à avoir résisté au temps. Le fameux Négociants a, quant à lui, dû fermer. Plusieurs nouveaux établissements sont apparus durant cette décennie. Tout d'abord le Ma Mère m'a dit, un café-restaurant rue Tivoli. La décoration y est soignée, la cuisine raffinée et les serveurs stylés. On ne distingue pas de drapeau arc-en-ciel et les clients sont très différents les uns des autres. Le Jet Lag et le Pur sont deux bars gay friendly parmi les plus branchés de Lausanne. Le Bleu Léopard et le D ! Club sont deux établissements « hétéros » mais également classés gay friendly. Un bar gay nommé la Fourmi Rouge a ouvert dans cette période mais a, comme les Négociants, dû fermer. Finalement, une boîte gay a été créée, le 4310 Club, et celle-ci organise des soirées pour gais et lesbiennes. Précisons que les parcs, toilettes, sex-shop, saunas et l'hôtel Rainbow Inn ont également résisté au temps et existent toujours. Certains lieux ont donc résisté au temps et d'autres pas. Plusieurs nouveaux lieux sont apparus et, contrairement aux précédents, tendent à être plutôt gay friendly (Camille Krafft, 2003, p.19).

Contrairement à la plupart des villes dont nous avons parlé dans la partie théorique, l'offre ne s'est pas encore diversifiée comme c'est le cas à Paris et demeure pour l'instant concentrée dans le domaine associatif et commercial.

Il existe à Lausanne, comme à Paris, des lieux vitrines où l'on vient pour voir et être vus comme les boîtes, restaurants ou les bars. En ce début de 21<sup>ème</sup> siècle, il en existe deux sortes ; des lieux « gay friendly » et des lieux refuges.

Il existe également des lieux de drague et de consommation sexuelle représentés par les lieux de rencontre extérieurs et les établissements commerciaux. Comme à Berlin, ces lieux d'homosociabilité sont publics et pourtant secrets car ils sont invisibles au regard hétéro. Il y a donc également une géographie de « niches ». Ces lieux publics peuvent également être très privés et synonymes de liberté et de rupture. Ils constituent également des lieux refuges Il reste malgré cela très critiqués à l'intérieur du milieu gay comme à l'extérieur.

*Tropismes des lieux gay et « gay friendly » lausannois : étude de carte.*

Contrairement à Paris, les lieux dits « invisibles » peuvent être situés aussi bien au centre-ville qu'en périphérie. En effet, dans les cartes des années 70 et 80, il y a autant de lieux vitrines que de lieux invisibles éloignés du centre. On trouve, en effet, trois restaurants (le Château-Sec à Pully, le Milord au bas de la rue Tivoli et le Raisin aux Cullayes mais trop éloigné pour apparaître sur la carte) comme lieux vitrines et les WC du Vélodrome, le parc du Denantou ainsi que celui de Montriond comme lieux invisibles. Les autres lieux invisibles (WC rue Charles-Monnard, WC de la place du Tunnel et WC de la place St-François) se situent tous en pleine ville. Dans les cartes des années 90 à aujourd'hui, on retrouve le même phénomène. En effet, en plus des lieux déjà cités, on ne trouve qu'un seul lieu de rencontre invisible hors du centre. C'est la piscine de Bellerive, sur la terrasse, à l'étage.

On distingue plusieurs zones de regroupement. En effet, dans les cartes des années 70 et 80, on distingue trois zones de regroupement. La première, située autour de la place du Tunnel, est constituée des WC de la place du Tunnel, des Négociants, du Baron's Club, du Carpe Diem et du Tramway. La deuxième zone se situe autour de la place de l'Ours et est constituée du Spikizi, du Vagabond et de la Narcose. Finalement, la troisième zone se situe autour de la place St-François et est constituée des WC de la place St-François, du sauna New Relax et de la Taverne. Dans les cartes des années 90 à aujourd'hui, on distingue deux zones de regroupement. La première se situe à la rue Tivoli et est constituée du sauna Pink Beach, des sex-shops Garage et Traffick, de l'hôtel Rainbow Inn et des restaurants le Ma Mère m'a dit et le Milord. La deuxième comprend la zone de St-François et l'espace à l'est de St-François. Elle est constituée des WC de St-François, du New Relax, de la boutique Face Cachée, du 4310 Club, du Bleu Léopard, du Quai des Brunnes et du toilettage ShowDogs. La zone du Flon est également en train de devenir une zone de regroupement vu son développement actuel. Cependant, les frontières de ces zones sont floues, les commerces gay y sont minoritaires et c'est le mélange qui prévaut. Il n'y a donc pas de quartiers gay à Lausanne.

On observe, par contre, comme à Paris, une opposition entre centre et périphérie. En effet, dans les cartes des années 70-80 tout comme celles des années 90 à aujourd'hui, plus on s'éloigne du centre, plus la densité de lieux diminue. Précisons toutefois qu'au centre, la densité est forte mais les lieux ne sont pas tous alignés les uns à côté des autres. Ils sont répartis dans plusieurs rues mais proches les uns des autres à pieds. Dans la première période, six lieux sont éloignés du centre. Il s'agit de trois restaurants (le Château-Sec, le Milord et le Raisin qui n'apparaît pas sur la carte) et de trois lieux de rencontre extérieur (les WC du Vélodrome, les parcs du Denantou et de Montriond). Dans la deuxième période, en plus des

lieux déjà cités, on trouve un lieu de rencontre extérieur (la piscine de Bellerive) et huit lieux divers (la Résidence Le Bosquet à Jouxkens-Mézery, la piscine de Grand-Vennes, l'Amnesia entre Ouchy et Vidy, l'association Lilith près de Bellevaux, ND Gourmet à Chavannes ainsi que l'institut Celless, l'Atlantique et la Fourmi Rouge à Prilly). Cet éloignement du centre n'est par contre pas comme à Paris synonyme de perte de visibilité et d'un anonymat accru comme nous l'avons vu plus haut. Il existe également des centralités secondaires. En effet, dans la première période, la zone située autour de la place du Tunnel constitue une centralité secondaire. Dans la deuxième période, c'est la zone située à la rue Tivoli qui constitue une centralité secondaire. La zone du Flon pourrait peut-être également devenir une centralité secondaire.

Finalement, nous avons vu qu'à Paris quasiment tous les établissements étaient situés sur la rive droite de la Seine. A Lausanne, on observe un phénomène semblable avec la gare. Il y a, en effet, une majorité de lieux au nord de la gare de Lausanne, dans les hauts de la ville et une densité beaucoup plus faible dans la partie au sud de la gare ainsi qu'au bord du lac. En effet, dans les années 70 et 80, on ne trouve que les parcs du Denantou et de Montriond en dessous de la gare. Dans la deuxième période, beaucoup de nouveaux lieux sont apparus au sud de la gare (l'Amnesia, la piscine de Bellerive, l'association Vogay, le CPO, le ML16 et le Montmartre) mais ceux-ci restent largement minoritaires face à la multitude de lieux au nord de la gare.

Il est également intéressant de voir que la superficie de l'ensemble des lieux répertoriés comme lieux gay de Lausanne est extrêmement large et s'étend également dans la campagne lausannoise, sa banlieue et ses communes voisines. Comme nous l'avons vu, la ville est pourtant réputée comme ville gay en Suisse et à l'étranger. Cela nous rappelle l'exemple de Soho réputé village gay alors que plusieurs établissements ne se situent pas dans ce quartier. La notion de communauté imaginée de Rothenberg pourrait donc être intéressante ici car il n'y a pas de quartier gay mais la ville a tout de même cette réputation. Les lieux et les individus sont également reliés entre eux par plusieurs éléments, notamment des flyers, des sites internet et la presse gay. L'imaginaire sur la ville et ses lieux-clés joue également un rôle important ici car il fait le lien entre ces lieux et influence la formation de l'identité sexuelle. Il va également orienter le choix des touristes dans leur destination.

### *Résumé.*

La ville de Lausanne possède donc tout un réseau de lieux, comme le montre bien les articles de Walther et Krafft. Ces lieux sont de deux types. Parmi les lieux visibles, dans la période allant des années 90 à 2000, certains ont fermé, d'autres ont résisté au temps et de

nouveaux lieux sont apparus. Ces derniers tendent à être plus « gay friendly » que gay. Quant aux lieux « invisibles » de rencontre extérieurs, ils se situent aussi bien au centre-ville qu'à la périphérie. Malgré l'absence de quartier gay et une mixité dominante, il existe plusieurs zones de regroupement de lieux, On observe aussi une claire opposition entre centre, nettement plus dense, et périphérie. Cependant, quelques établissements n'ont pas besoin d'être au centre pour se développer. De plus, il existe plusieurs centralités secondaires. On observe également une claire opposition entre le sud de la gare et le nord où se trouvent la plupart des lieux. Tous ces lieux ne sont donc pas disposés au hasard dans la ville et des formes se dessinent. Finalement, la superficie de la répartition des lieux gay de Lausanne s'étend au-delà de la ville et il n'existe aucun quartier gay. Pourtant, la ville a une image de ville gay. Cela signifie que là aussi la réputation et l'imaginaire jouent un rôle important.

La ville de Lausanne et ses différents établissements font donc partie d'un réseau aux échelles internationale, nationale et de la ville. En effet, aux échelles internationale et nationale, la ville de Lausanne possède une grande renommée notamment grâce à sa réputation de ville gay, au tourisme, à l'imaginaire sur la ville et, à l'échelle nationale, son nombre d'établissements gay. Il existe donc une hiérarchie de villes plus ou moins renommées au sein de la communauté gay et Lausanne en fait partie. A l'échelle de la ville, la superficie de la répartition des lieux gay est grande et il n'y a pas de quartier gay. Cependant, on observe différents tropismes dont les principaux sont une opposition entre centre et périphérie ainsi qu'entre le nord et le sud de la gare, des zones de regroupement et des centralités secondaires. De plus, il existe deux types de géographie : celle des lieux vitrines qui se situent plutôt au centre sauf quelques exceptions et celle des lieux dits « invisibles » qui, contrairement à la théorie précédente, se situent aussi bien au centre qu'en périphérie. Ces établissements (tout comme la ville de Lausanne) sont reliés aux différents autres lieux par des facteurs plus ou moins formels tels la presse, les flyers, le tourisme, internet, le bouche-à-oreille, le téléphone, le réseau social des gay, l'imaginaire mais également le domaine de l'art (cinéma, littérature, séries TV). Il existe donc un réseau de lieux également dans la ville. La réputation de ces établissements et leur place dans l'imaginaire gay jouent un grand rôle dans la formation de ce réseau de lieux. En effet, Lausanne n'a pas de quartier gay mais possède une forte image de ville gay. Il existe donc là aussi un réseau informel qui correspond au concept de communauté imaginée. L'imaginaire est en effet très important au sein du réseau de lieux gay.

Ainsi, il existe une grande diversité de lieux gay interreliés et qui forment un réseau que ce soit la ville de Lausanne aux échelles internationales et nationales ou ses établissements à l'échelle de la ville. Mais comment ce réseau s'est-il mis en place ? Et y a-t-il plusieurs réseaux ?

### **3.2. Les pratiques: des réseaux de personnes.**

Au chapitre précédent, nous avons vu qu'il existe à Lausanne des lieux gay et un réseau de lieux mais ces composantes spatiales sont sous-tendues par des individus et un ensemble de pratiques. Comment ces lieux ont-ils été mis en réseau ? Quelles sont les formes qui se dessinent ? Y a-t-il plusieurs réseaux au sein de la communauté gay lausannoise et avec le reste de la société ? Quelle est la place de l'économie dans ces réseaux ? Nous allons tenter de répondre à ces questions en analysant ces pratiques. Pour les mêmes raisons qu'au point 2.2., je n'ai pas pu identifier précisément des acteurs. Je vais m'intéresser tout d'abord à la mise en place de ce réseau, puis, aux phénomènes de ségrégation et mixité à l'intérieur de la communauté gay et avec le reste de la société pour, finalement, m'arrêter plus longuement sur les réseaux économiques.

#### **3.2.1. Mise en place d'un réseau.**

Comment les réseaux dont nous venons de parler se sont-ils mis en place ? Pourquoi les lieux ont-ils pris une certaine forme ? Comment se repèrent les personnes homosexuelles ? Lausanne et ses établissements gay possèdent une grande renommée mais comment s'est fait leur réputation ? Comment les gay prennent-ils connaissance de / entrent-ils dans ces réseaux ? Et comment les individus rentrent-ils en contact les uns avec les autres ? Finalement, pourquoi y a-t-il un besoin de réseau ? Afin de répondre à ces questions, je vais reprendre l'analyse de Lausanne aux trois mêmes échelles et tenter de comprendre comment s'est mis en place le réseau dont nous venons de parler.

***Echelle internationale : un vaste réseau social, des lieux mythiques, l'imaginaire et le tourisme : les clés d'une renommée internationale.***

Lausanne est, sans être emblématique, réputée internationalement grâce à plusieurs facteurs sur lesquels je vais m'arrêter maintenant.

A l'échelle internationale, les grandes fêtes lausannoises sont, depuis le début des années 90, connues bien au-delà de la ville grâce aux adresses de saunas, restaurants et bars qui s'échangent dans d'autres cantons et même à l'étranger (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Jean-Claude Pécelet, p. 8). Selon le rédacteur en chef du journal homo parisien *Gai Pied*, Lausanne décroche la palme d'or du nightclubbing car, selon lui, malgré son image d'une ville ennuyeuse, bourgeoise et friquée, les habitants de Lausanne, lorsqu'ils sortent, font vraiment la fête mieux qu'ailleurs. Les homos ont donc réussi à faire de Lausanne un endroit amusant et en vogue. C'est pourquoi les gay européens ont l'habitude de venir aux soirées Jungle du MAD. De plus des artistes suisses de renommée internationale telle Suzanne Bartsch, une bernoise organisatrice de soirées gay, font également connaître la Suisse dans le monde (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.64-65). DJ Mandrax fait référence aux populations gay de Paris et des Etats-Unis car celles-ci sont les composantes les plus importantes des fêtes de la nuit. En effet, plus que le reste de la population, selon lui, les homos aiment sortir, se retrouver entre eux et faire la fête. Pour lui, c'est le meilleur public car il danse et écoute mieux, Ce Lausannois a donc commencé à passer des disques de house music et est devenu le DJ préféré des gay (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p. 65 et 67).

Dans l'article de Camille Krafft, la réputation de Lausanne en tant que capitale gay n'a pas pris une ride. En effet, même les offices du tourisme vendent maintenant la ville dans ce sens aux Anglo-Saxons. C'est en grande partie grâce à ses Jungle qu'elle a gardé cette réputation qui dépasse les frontières. Ces soirées font désormais partie des grands classiques du genre et attirent donc toujours les foules. Il en va de même pour les trois saunas lausannois. Comme nous allons le voir plus bas, Les Négociants, qui était presque exclusivement gay, a fermé (Camille Krafft, 2003, p.19).

Si Lausanne n'est pas un lieu emblématique comme Berlin ou Paris, cela s'explique bien sûr par la taille de la ville mais également par son histoire. En effet, la scène gay dans ces villes était déjà bien développée dans les années 20 alors qu'il n'y avait rien à Lausanne. De plus, les autorités de ces villes étaient particulièrement ouvertes envers l'homosexualité, ce qui n'était pas le cas en Suisse. Des artistes et écrivains gay ont également fait de ces villes des centres européens dans un réseau de lieux gay. En Suisse, il n'y a pas eu un tel engagement artistique et littéraire.

Cependant, comme nous l'avons vu, la réputation de la ville de Lausanne dépasse les frontières, en particulier grâce au tourisme et à la publicité qui lui est faite en tant que ville gay. Tout comme Amsterdam, Lausanne possède de nombreuses attractions touristiques et est bien située. En effet, sa position centrale entre la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie et,



d'une façon plus générale, au centre de l'Europe est un gros avantage. La collaboration entre la ville et les milieux gay n'est pas encore aussi développée qu'à Amsterdam mais celle-ci se met en place petit à petit. Le fait qu'il n'y ait pas de quartier gay à Lausanne et que plusieurs établissements ne se trouvent pas à Lausanne même n'est pas un problème car, comme dans l'exemple de Soho, la ville est vendue comme une capitale gay par les offices du tourisme et cela participe à la création d'un imaginaire qui attire les gay à Lausanne. Cette publicité se fait notamment dans les journaux gay et sur internet. Finalement, la scène gay de Lausanne a déjà plus de trente années d'existence. Même en l'absence de quartier spécifique, elle est donc bien développée.

Lausanne est donc réputée dans le monde entier grâce aux échanges d'adresses de lieux dans les cantons et à l'étranger grâce au réseau social gay. Les homos ont réussi à lui donner une image de ville en vogue où les gens savent faire la fête et les artistes internationaux suisses font connaître la ville à travers le monde. De plus, la ville est aussi réputée grâce à ses Jungle, à ses saunas et au tourisme. En raison de sa taille et de son histoire, la ville ne figure pas parmi les lieux emblématiques internationaux mais sa réputation dépasse les frontières notamment dans le tourisme. Grâce aux sites internet et aux journaux gay, beaucoup de publicité est faite. De plus, la ville possède de nombreux sites touristiques, elle est bien située géographiquement, un début de collaboration se met en place avec les offices du tourisme et la scène gay existe depuis longtemps. Lausanne ne risque donc pas de perdre sa position centrale dans les réseaux internationaux.

***Echelle nationale : entre son poids démographique et sa scène gay : une capitale aux nombreux atouts.***

Lausanne possède également une position importante à l'échelle nationale. Elle se situe derrière Zurich et Genève si l'on prend en compte le nombre d'établissements gay mais, comme nous allons le voir, en raison d'autres critères, elle est capitale gay de Romandie devant Genève.

A l'échelle nationale, les premiers mouvements gay sont apparus dans les années 70. Ils prenaient exemple sur les mouvements de Hollande, du Danemark ou de la Californie qui revendiquaient haut et fort leur identité et réclamaient l'émancipation ainsi que l'intégration dans une société qui serait différente. Puis, avec le temps, ce sont petit à petit les intérêts individuels qui ont pris la place des grandes idées et les projets collectifs ont commencé à réunir moins de monde qu'auparavant. Dans les années 90, les gay ont commencé à réaliser ce

rêve d'intégration et ont progressivement oublié le rêve d'une société différente. Les groupes de rencontre se sont vite développés en Suisse alémanique d'abord et ensuite à Genève et les réseaux sont devenus nombreux et étendus. Comme nous l'avons vu, l'écho des fêtes lausannoises a, dans ces années, commencé à résonner bien au-delà de Lausanne et les adresses de saunas, restaurants et bars s'échangeaient dans d'autres cantons et même à l'étranger [*Lausanne, capitale gay*, 1992, Jean-Claude Pécelet, p. 8].

Comme l'affirme un membre de l'association Dialogai, en Valais et à Fribourg, la discrétion est de mise si on est homo, contrairement à Genève ou Lausanne car ces villes sont plus ouvertes. Il en va de même pour le Jura bernois où Geneviève Aubry, alors conseillère nationale, a demandé à ce que le Parlement coupe deux millions dans le budget de la lutte contre le SIDA pour punir l'Aide suisse contre le SIDA d'avoir publié une brochure « perverse » destinée aux homos.

Lausanne est ainsi capitale homo de Romandie grâce à ses fêtes et ses saunas. Elle est également mieux centrée que Genève et a une image d'endroit amusant et en vogue (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.64-65). Jeffrey, typographe de profession, est un grand voyageur et, grâce à ses nombreux voyages, il connaît très bien les hauts lieux gay. Lorsqu'il est arrivé à Lausanne, il affirme que sa vie a changé grâce au nombre de lieux de rencontres. Puis, à l'usage, la capitale est redevenue une petite ville. Cela démontre bien l'importance du voyage pour entrer dans ces réseaux et l'image de capitale gay de Lausanne liée à son nombre d'établissements. Cependant, avec l'habitude, cet imaginaire change et l'aura de la ville diminue (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.67).

Camille Krafft ne fait pas de comparaison avec d'autres régions de la Suisse mais elle affirme que Lausanne a gardé sa position de capitale gay car, comme l'affirme un des tenanciers du Ma mère m'a dit, Lausanne a un esprit d'ouverture et de cohésion exceptionnel (Camille Krafft, 2003, p.19).

Comme nous l'avons vu, la réputation de Lausanne à l'échelle nationale est également due à la publicité qui lui est faite en tant que ville gay, dans le tourisme notamment, grâce à internet et à la presse gay, ce qui donne naissance à un imaginaire sur la ville. Le poids démographique de la ville joue également un rôle important puisqu'elle fait partie des villes principales de Suisse et elle est le chef-lieu du canton de Vaud. Nous avons vu que Lausanne possède beaucoup de sites touristiques et sa situation, proche de la France, au bord d'un lac entre la ville de Genève et la Riviera, est également un atout.

En comparant le nombre d'habitants dans les villes suisses et le nombre d'établissements, la 3<sup>ème</sup> place de Lausanne malgré son poids démographique inférieur à Berne et Bâle, s'explique également par d'autres facteurs, notamment la réputation de la ville, les réseaux

sociaux gay, l'ouverture de la ville et sa situation géographique. Elle a également une grande zone d'influence car elle est entourée par des villes plus petites et la campagne. C'est pourquoi Lausanne a une position centrale dans ce réseau de villes suisses. Finalement, les situations de Berne et de Fribourg dont les établissements gay sont nombreux nous montrent que la situation a changé pour ces villes. Dans les années 90, elles étaient dépeintes comme des villes fermées où il ne valait mieux pas être homo alors que, de nos jours, elles possèdent une scène gay importante. C'est donc le signe que ces villes se sont progressivement ouvertes à ce phénomène.

Les premiers groupes de rencontre sont donc apparus à Zurich d'abord puis à Genève et seulement ensuite à Lausanne car ces villes possèdent le plus d'établissements gay. Cependant, c'est Lausanne et pas Genève qui est capitale gay de Romandie. Si son poids démographique est inférieur à Genève, cette renommée s'explique par d'autres facteurs tels l'ouverture de la ville de Lausanne, le tourisme et sa publicité sur le net et dans la presse gay, les réseaux sociaux gay, sa situation géographique et sa zone d'influence importante. Si on la compare aux autres villes, les critères du poids démographique et de son nombre d'établissements gay sont pertinents. Lausanne a donc une place importante dans le réseau de villes à l'échelle nationale. Quant aux villes de Berne et Fribourg, elles se sont ouvertes à ce phénomène et leur scène gay sont devenues très importantes.

***Echelle de la ville : Lausanne, une ville gay sans quartier gay : diversité des processus d'émergence des tropismes des lieux vitrines et anonymes.***

A l'échelle de la ville, la géographie de Lausanne est extrêmement riche et variée. Nous allons tout d'abord voir comment les différents lieux dont nous avons parlé plus haut sont entrés dans le réseau de lieux gay. Puis nous nous arrêterons plus précisément sur les processus liés aux lieux vitrines (gay et « gay friendly ») et aux lieux de rencontre extérieurs. Nous tenterons ensuite d'expliquer les différents tropismes décrits au chapitre précédent. Finalement, les points principaux seront rappelés dans un résumé.

***Mise en réseau des lieux gay et « gay friendly » lausannois.***

A l'échelle de la ville, nous avons vu que les soirées sont de réputation internationale. Les soirées Jungle et les Trixx ont été conçues par deux Vaudois qui voulait créer des fêtes où l'on pourrait s'amuser tout en faisant de la prévention contre le SIDA. La première Jungle a trouvé refuge le 1<sup>er</sup> avril 1990 au Grand Café de Montbenon. Suite à des conflits avec les représentants de l'administration municipale, le MAD, qui avait besoin de retrouver la pêche,

a commencé à accueillir ces soirées. La collaboration entre le MAD et l'association Plaisirs et santé gay a permis de mettre en place cette prévention et, grâce à leurs réseaux de relation d'inviter, en octobre 1992, Suzanne Bartsch qui est « le feu d'artifices des nuits gay new-yorkaises et la coqueluche des branchés parisiens » accompagnée de ses Drag Queens.

Lausanne est également réputée pour ses tasses et ses parcs dont fait partie, notamment, le parc du Denantou où une centaine de personnes s'y retrouvent les nuits d'été. Tous les homos ne fréquentent évidemment pas ces lieux car beaucoup n'en ressentent ni le besoin ni l'envie. Ces lieux, surveillés par la police, sont surtout fréquentés par des homos honteux et des hommes mariés dont certains viennent de la campagne. La police s'occupe, quant à elle, de garantir l'accès à ces lieux publics pour tous et de faire en sorte que les autres usagers ne soient pas choqués par ce qui s'y fait.

L'association des commerçants gay de Lausanne dont fait partie le Baron permet de faire connaître les établissements gay, notamment le Johnnie's et le New Scotch. Elle met également les lieux en relation en organisant, par exemple, un réveillon avec Jungle au MAD, saunas nocturnes, brunch au petit matin et transports publics compris.

Fondé en 1980, les Négociants est la première institution gay de Lausanne. L'atmosphère est populaire et il est connu jusqu'à San Francisco. Il doit son nom aux marchands de bétail du Gros-de-Vaud qui venaient vendre leur bétail en face. Durant la première année, les patrons ont dû se battre pour se faire respecter. Ils ont depuis laissé la place à un nouveau patron qui refuse l'étiquette de commerçant gay. Il dirige aussi d'autres établissements non-gay et il est le président des Black Panthers, un groupe de motard gay vaudois. Les lieux sont donc également liés par les patrons qui font partie de plusieurs lieux à la fois (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.64-71).

« Calamity James », dans son témoignage, raconte comment il est entré dans ce réseau de lieux gay. Depuis longtemps, ils savaient qu'à La Taverne, ils étaient homos mais il n'osait pas y aller et avait une image débridée du lieu. « Après être passé et repassé devant cette devanture au rideau orange qui dissimulait (du mois le croyais-je, on peut rêver !) mille Priape aux infernales turgescences. » [*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.71]. Cependant, la fréquentation assidue de ce lieu l'a vite ramené à une réalité plus ordinaire « J'embarquais pour Sodome, et je me retrouvais dans la barque d'une aimable assemblée de convives divers. » [*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.71]. Son témoignage démontre bien l'imaginaire lié aux lieux et la peur d'y entrer lorsqu'on ne fait pas encore partie du réseau. Cependant, c'est souvent simplement en poussant la porte d'un bar que tout commence. Il s'est ensuite fait un réseau d'amis et d'amants et fréquentait avec eux les Négociants.

Pour faire des rencontres, il est important, selon lui, de connaître les codes de la drague gay. Dans les bars et les boîtes, le contact se fait par des coups d'œil. Dans les parcs, la drague est plus rapide et il s'y sentait libre. C'est dans ces trois types de lieux qu'il a fait ses premiers pas dans ce qu'il appelle sa mafia. Il a ensuite commencé à fréquenter les Négociants et faisait partie d'une organisation politique gay avec laquelle il faisait des manifs.

De nos jours, les choses ont changé selon lui. Les jeunes n'ont plus besoin d'un ghetto à drague pour rentrer dans ces réseaux. Il suffit, en effet, d'aller danser au MAD. Les saunas, les tasses et les parcs, par contre, perdurent car, selon lui, les hommes mariés menant une double vie et les homos honteux existent toujours. Il ajoute qu'il y a aussi, au-delà, de ces catégories, un plaisir de la transgression. (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p. 71-72).

En 2003, les soirées Trixx ont toujours autant de succès car elles font également partie des grands classiques de Lausanne qui attirent une clientèle internationale. Avec l'ouverture de l'Amnesia, elles s'exportent même sur la plage durant l'été. L'image du ghetto à drague sombre et caché est donc bien loin. Il en va de même pour le Saxo qui existe toujours car il fait partie des grands classiques des lieux gay de Lausanne et il possède de nombreux clients fidèles. Quant à la nouvelle boîte 4310, elle organise des soirées gais et lesbiennes et fait déjà partie des classiques. Malgré sa réputation, les Négociants a dû fermer et le nouveau bar gay la Fourmi Rouge également. Parmi tous ces lieux qui se voulaient exclusivement gay ou à dominante gay, seuls les grands classiques qui attiraient déjà une clientèle internationale ou qui ont réussi à rapidement se faire une réputation ont résisté au temps et constitue des lieux refuges. Précisons également que les parcs, toilettes, sex-shop et saunas existent eux aussi toujours, comme nous l'avons vu, et ils sont pourtant davantage réservés aux homos. Ces lieux font également partie de la géographie gay lausannoise et leur réputation leur a permis de résister au temps. On trouve également une mixité assez faible, bien que pas inexistante, dans un hôtel et des clubs sportifs. Ces lieux ont été créés spécifiquement pour les gay et, étant donné la multitude de lieux semblables pour hétéros, ces lieux sont logiquement plutôt fréquentés par des gay.

Malgré l'existence de lieux refuges, la tendance actuelle est à la mixité, au gay friendly et à la tolérance. C'est le cas du Ma Mère m'a dit. Les propriétaires sont gay mais n'ont pas les mêmes propos que le propriétaire précédent. Ils veulent être reconnu en tant qu'établissement gastronomique et non comme restaurant gay. C'est également le cas du Jet Lag et du Pur, des établissements branchés et gay friendly. Selon le patron c'est aussi une affaire de mode et beaucoup d'établissements deviennent gay friendly pour viser une clientèle tendance et fortunée. C'est ainsi que ces établissements sont devenus à la mode et très fréquentés. La même démarche caractérise les établissements du Bleu Léopard et du D ! Club qui de lieux

« hétéro » ont passé à « gay friendly ». L'esprit d'ouverture et l'argument commercial sont donc les deux facteurs principaux de l'émergence ou de la disparition de ces lieux à l'intérieur du réseau gay. En effet, malgré l'évolution des tendances, certains lieux ont acquis leurs lettres de noblesse au sein de réseaux nationaux voire même internationaux et ne sont donc pas prêts de perdre leur place. C'est en grande partie le bouche-à-oreille qui les relie et joue aussi un grand rôle dans leur développement (Camille Krafft, 2003, p.19).

Comme nous l'avons vu, contrairement à la plupart des villes dont nous avons parlé, l'offre demeure pour l'instant concentrée dans le domaine associatif et commercial à Lausanne car les grandes entreprises n'osent pas encore autant qu'à Paris associer leur nom au milieu gay mais, vu le développement actuel avec le tourisme notamment, ça ne saurait tarder.

### *Lieux vitrines et lieux « invisibles ».*

Il existe, comme à Paris ou Berlin, deux types de lieux. Tout d'abord, les lieux vitrines divisés à Lausanne entre lieux gay et lieux « gay friendly ». Les lieux « gay friendly » sont, comme nous l'avons vu, nés à la fois d'une stratégie commerciale et d'un signe d'ouverture dans la société. Malgré la tendance au « gay friendly », certains lieux gay demeurent car ils jouent un rôle de refuge dans une société peut-être pas aussi ouverte qu'on le croit mais, également, parce qu'ils attirent depuis longtemps une clientèle internationale fidèle ou se sont rapidement fait une réputation, tout cela grâce au bouche-à-oreille notamment.

Il existe également des lieux de drague et consommation sexuelle qui révèlent comme à Berlin une géographie de « niches ». Ces lieux sont également fréquentés par des hétérosexuels mais les gay y sont majoritaires et s'y reconnaissent par des codes et des langages internes. Ces lieux sont critiqués dans la communauté gay car, selon certains, ils nuisent à l'image que la société peut avoir des homosexuels. Mais on oublie qu'ils sont aussi des lieux de rupture face aux modes de vie hétérosexuels, synonymes d'une affirmation identitaire. De plus, les participants n'ont pas besoin de revendiquer leur appartenance à une communauté spécifique pour les fréquenter, ce qui représente une forme de liberté. Et finalement, beaucoup y trouvent une intimité qu'ils ne connaissent pas, que ce soit à la maison ou dans le travail, et peuvent être eux-mêmes. En effet, ces lieux constituent également, comme nous l'avons vu, des lieux refuges où la mixité est faible. Ces lieux ont souvent une place importante dans l'imaginaire gay. Il existe donc des réseaux de lieux hors des quartiers ou des lieux définis comme gay. A Lausanne, ces lieux se situent aussi bien au centre-ville qu'en périphérie car il n'existe pas, comme à Paris, de grands établissements commerciaux. Les saunas ont une position ambiguë car ils sont situés au centre-ville en raison de leur superficie relativement raisonnable et de leur installation ancienne dans le quartier. De plus,

ils sont connus de tous et, pourtant, ce sont aussi des lieux où l'on cherche l'anonymat et la discrétion.

Le jeudi après-midi 11 mai, je me suis rendue dans trois WC réputés pour les rencontres : les WC de la rue Charles-Monnard, le passage St-François et les WC de la place du Tunnel. A la rue Charles-Monnard, un homme d'environ 55 ans, moustachu et baraqué, se parque devant les WC, descend les escaliers des toilettes, puis remonte. Il attend devant, regarde sa montre. Il doit probablement avoir rendez-vous. Un homme d'une septantaine d'année attend plus haut, observe et, dès qu'un homme rentre, il le rejoint dans les WC. Plusieurs hommes déjà assez âgés font des allers-retours dans la rue, regardent autour d'eux, vont dans les WC et ressortent. Il y en a qui arrivent déjà à deux. Dans les toilettes pour femmes, on trouve également des annonces d'hommes qui cherchent des hommes. Ces WC semblent donc très réputés car la plupart des hommes qui y viennent sont au courant des usages du lieu et les pratiquent eux aussi. C'est un lieu de rendez-vous, certains y passent même la journée entière en l'attente de partenaires. Au passage St-François, le phénomène est plus difficile à observer car il y a beaucoup de passage de toutes sortes de gens. Je ne trouve rien dans les toilettes des femmes. Cependant, les vendeuses de la petite boulangerie Polli située près des WC m'expliquent que ces WC sont fréquentés par beaucoup d'hommes et sont réputés pour les rencontres mais cela a lieu plutôt le soir. Finalement, aux WC de la place du Tunnel, un homme se parque, va voir dans les WC, ressort puis il attend dans sa voiture. Un homme âgé attend à l'arrêt de bus et descend aux WC lorsque des hommes arrivent. Le même homme que j'ai vu à Charles-Monnard arrive ensuite au Tunnel et attend que des hommes descendent aux WC pour les rejoindre. Le lieu semble là aussi connu, réputé et les hommes qui le fréquentent informés même si, contrairement à Charles-Monnard, les WC sont fréquentés par d'autres personnes. Ces différents lieux sont liés car on retrouve les mêmes personnes qui font « leur tournée » d'un lieu à l'autre. Les gens se connaissent aussi et j'ai d'ailleurs très vite été repérée par les hommes fréquentant ces lieux. Ces derniers partagent certains codes et, bien que publics, ces WC deviennent ainsi des lieux de l'intime, des lieux privés et également des lieux refuges. Beaucoup semblaient assez angoissés et inquiets comme s'ils avaient peur d'être repérés. Les domaines de l'interdit, du risque et de la transgression font également partie de ce réseau. Ils semblent ici que les murs servent de lien entre ces hommes et entre ces lieux à travers les annonces que les individus écrivent. Finalement, selon mes observations, ces lieux semblent davantage fréquentés par des hommes âgés.

### *Emergence des tropismes : étude de cartes.*

Les lieux gay lausannois se situent donc aussi bien dans les interstices de la ville que dans les quartiers centraux. En effet, comme nous l'avons vu, dans les cartes des années 70 et 80 ainsi que celles des années 90, il y a autant de lieux vitrines que de lieux invisibles éloignés du centre. Cela s'explique par l'absence de grands établissements commerciaux mais, également, du fait que les lieux invisibles que l'on trouve au centre-ville sont des WC qui ne prennent donc pas de place et qui font déjà partie de l'ensemble urbain. Les parcs sont de grandes surfaces qui ne peuvent pas se situer en pleine ville et les autres WC sont ceux du Vélodrome qui est également une construction de grande taille. Il en va de même pour la piscine de Bellerive. D'une période à l'autre, les lieux invisibles de rencontre extérieurs sont restés les mêmes. Ils ont donc une place importante dans ce réseau de lieux et dans l'imaginaire gay, ce qui empêche leur disparition mais également l'apparition de nouveaux lieux.

On distingue des zones de regroupement. Les trois zones de la période des années 70 à 80 se situent toutes autour d'une place. Ces places sont parmi les principales de Lausanne et elles forment une sorte de triangle autour de la Cité. Par contre, dans les années 90, les lieux de regroupement ne se sont pas formés par rapport à des places mais plutôt selon un quartier et une rue. Précisons que le coiffeur Yookoso, le bar/restaurant La Canttine (qui a fermé récemment) et la boutique Scorpion se situe juste sous la Riponne mais on ne peut pas parler de zone de regroupement. Il est intéressant de noter qu'aucun établissement gay n'a été ouvert dans la Cité.

Dans les années 90, une nouvelle zone est apparue à la rue Tivoli. Celle-ci doit son apparition à un homme, Alain Henguely, qui y a créé un ensemble commercial composé d'un sauna, d'un hôtel et d'un sex-shop. De plus, le restaurant Milord existait déjà au bas de la rue. Le restaurant Ma Mère m'a dit et un sex-club y ont également été construits. La rue Tivoli a donc petit à petit acquis une image de rue ou de mini quartier gay de Lausanne.

La zone située autour de la place du Tunnel a, quant à elle, disparu. En effet, les Négociants et le Carpe Diem font partie des établissements qui n'ont, contrairement au Saxo, pas résisté au temps et à l'évolution vers le « gay friendly ». Le Tramway existe toujours car c'est un bar mixte de quartier. Les WC de la place du Tunnel ont gardé leur place au sein du réseau de lieux invisibles, comme nous l'avons vu plus haut. Le Baron's Club qui était la plus grande boîte de Lausanne, était un lieu mixte tenu par le Baron. Il a fermé au début des années 90 car la boîte n'arrivait plus à tourner. Cependant, avec la persistance des WC de la place du Tunnel, du Tramway, de l'association Vogay qui, avant de déménager sous la gare, se situait à l'avenue des Oiseaux et l'association Lilith qui se situe plus haut à la rue Aloys-Fauquez,



cette zone est restée un espace central dans le réseau de lieux gay même si on n'y trouve plus de regroupement de lieux.

La zone située à la place de l'Ours a également disparu. Les trois bars gay qui s'y trouvaient font également partie des établissements qui n'ont pas résisté à l'évolution vers le « gay friendly ». Précisons que le bar lesbien la Narcose a succédé aux deux autres bars au début des années 90 mais n'a duré qu'une année et demie.

La zone située autour de la place St-François existe, par contre, toujours même si le bar la Taverne a disparu. Cependant, cette zone s'étend maintenant à l'est de St-François. Cette géographie s'explique en grande partie par l'histoire et, en particulier, par une place : la place St-Pierre. En effet, déjà dans les années 50 c'est à la place St-Pierre que se situait le premier bar homo de Lausanne. Celui-ci a été fermé dans les années 60. Puis au bar le City ont eu lieu des spectacles transformistes de 76 à 82. Puis à la fin des années 80, le Baron y reprend le New Scotch pour en faire un bar/disco mixte. Cette zone a donc toujours au cours de l'histoire eu une place importante dans le réseau de lieux gay. Il n'est donc pas étonnant que cet espace, compris entre le lieu de regroupement de la place St-François, celui de la place de l'Ours et la place St-Pierre, se soit développé à son tour. De plus, cette zone de Lausanne est un quartier très animé avec de nombreux bars, restaurants et discos qui se prêtait donc bien à un tel développement.

La zone du Flon est également en train de devenir une zone de regroupement vu son développement actuel. Elle possède en effet les atouts pour devenir un lieu tendance gay : quartier alternatif, vieux entrepôts rénovés et une vie nocturne déjà bien développée. De plus, c'est ici qu'ont lieu les fameuses soirées Jungle et Trixx réputées internationalement.

D'une façon générale, ces regroupements de lieux s'expliquent donc par l'histoire et la place dans le réseau et l'imaginaire gay des lieux mais également par deux types de stratégies économiques dont nous parlerons au chapitre sur l'économie : la recherche d'économies d'agglomération ou de localisation et le principe de différenciation minimale. Il ne faut pas non plus oublier la part de hasard intervenue dans la géographie de ces lieux.

Mais les frontières sont floues, les commerces gay y sont minoritaires et c'est le mélange qui prévaut. En effet, contrairement aux grandes villes dont j'ai parlé dans la théorie, il n'y a pas eu à Lausanne de phénomène de gentrification ni d'entrepreneur tel David Girard qui auraient permis la création d'un quartier gay. De plus, comme nous l'avons vu, la taille de la ville et son histoire ont également joué un rôle.

On observe, par contre, comme à Paris, une opposition entre centre et périphérie où plus on s'éloigne du centre, plus la densité de lieux diminuent. Cela démontre que l'homosexualité est un phénomène principalement urbain. En effet, les villes sont tout d'abord caractérisées

par une plus grande ouverture d'esprit que la campagne face à ce phénomène et ces lieux touchent des domaines comme la restauration, la vie nocturne, le sexe, la mode, l'hôtellerie, le monde associatif et différents services qui se développent avant tout dans les villes. Les lieux éloignés du centre sont des lieux de rencontre extérieurs en raison de leur taille, comme nous l'avons vu. On trouve cependant d'autres types de lieux qui se développent également en périphérie. Premièrement, certains restaurants se situent en périphérie. Le Château-Sec (situé à Pully et donc également en ville), le Milord (un restaurant de quartier fréquenté par des habitués et qui maintenant fait partie de la zone de regroupement de la rue Tivoli) et le Raisin (situé en campagne mais très réputé), l'Atlantique (situé à Prilly et également réputé), la Fourmi Rouge (situé aussi Prilly et réputé) et ND Gourmet (qui est un service de traiteur à domicile qui ne fait que de la livraison). On trouve également des lieux divers comme la Résidence Le Bosquet à Jouxens-Mézery (qui, comme la plupart des EMS, se situe plutôt en périphérie dans les lieux calmes), la piscine de Grand-Vennes (qui, en raison de sa superficie, ne se situe pas en pleine ville), l'Amnesia (qui jouit d'une situation unique au bord du lac et d'une grande réputation), l'association Lilith (qui, en tant qu'association, n'est pas fréquentée à tout temps mais plutôt lors de rencontre ponctuelles) et l'institut Celless (qui comme la plupart des nouveaux centres se situent plutôt en périphérie de part leur taille ou pour des raisons économiques). Pour les diverses raisons mises entre parenthèse, ces lieux n'ont pas besoin de se situer au centre-ville. Le hasard a bien sûr là aussi une place. Cependant, la visibilité ne diminue pas pour autant. Ces lieux ne sont en effet pas tous des lieux d'anonymat comme nous l'avons vu plus haut.

Il existe aussi des centralités secondaires. En effet, dans la première période, la zone située autour de la place du Tunnel constitue une centralité secondaire. Tous les lieux sont regroupés autour du centre de St-François alors que ces lieux se situent dans les hauts de Lausanne et sont clairement séparés du centre. La zone de regroupement autour de la place de l'Ours se situait, quant à elle, trop près de St-François pour constituer une centralité secondaire. La place du Tunnel possédait ainsi une position centrale dans le réseau de lieux gay grâce à ses WC, aux fameux Négociants, à l'ancien Tramway et constituait ainsi une centralité secondaire. Sa position s'est encore renforcée lorsque le fameux Baron y a ouvert le Baron's Club, la plus grande boîte de Lausanne. Quant au Carpe Diem, il a profité de cette renommée pour venir se situer au-dessus du Baron's Club. C'est donc cet ensemble de lieux mythiques qui a fait de cette zone une centralité secondaire.

Dans la deuxième période, c'est la zone située à la rue Tivoli qui constitue une centralité secondaire. En effet, la rue de Tivoli est clairement éloignée du centre de St-François contrairement aux lieux qui se sont développés à l'est de St-François et qui ont été rattachés à

ce centre. Cette centralité est née grâce à Alain Henguely qui y a développé différents lieux. Le Milord y existait déjà et d'autres, profitant de la renommée de la rue et de ses clients, sont également venus s'y installer. C'est donc grâce à un homme, Alain Henguely, et aux deux principes économiques dont nous reparlerons, que cette rue est devenue une centralité secondaire.

La zone du Flon pourrait également devenir une centralité secondaire vu sa situation géographique entre St-François et Tivoli et son développement important.

Quant à la densité plus faible de lieux au sud de la gare de Lausanne, elle s'explique principalement par le fait que cette zone de la ville est plutôt une zone d'habitation moins fréquentée que ce soit pour le shopping, les services ou la vie nocturne. C'est pourquoi on y trouve seulement des parcs, une piscine, une association et deux restaurants de quartier. L'Amnesia se situe quant à elle plus en périphérie. Les soirées organisées au CPO sont donc une exception et ont déjà fait l'objet de plaintes en raison du bruit (et se terminent au plus tard à 2h du matin). La partie animée de la ville se situe donc plutôt au nord de la gare

Finalement, nous avons vu que la ville de Lausanne est déjà réputée comme une ville gay alors que plusieurs établissements ne sont pas à Lausanne même. La notion de communauté invisible de Rothenberg pourrait donc être intéressante ici. Contrairement à Park Slope, il y a des établissements gay à Lausanne mais dans les deux cas, il n'y a pas de quartiers gay visibles et ces lieux sont pourtant réputés comme gay. Par exemple, la place du Tunnel est restée un espace central dans le réseau de lieux gay même si on n'y trouve plus de regroupement de lieux. Grâce aux divers lieux mythiques qui s'y sont installés, cette place est même devenue une centralité secondaire. Quant aux lieux se situant hors du centre, grâce à leur réputation, ils n'ont pas besoin d'être au centre-ville pour attirer les clients. Cette image d'une ville et d'une communauté gay dans l'esprit de ses membres résulte de facteurs informels. En effet, nous pouvons affirmer qu'il existe donc à Lausanne une communauté imaginée grâce au bouche-à-oreille, au réseau social des gay et un manque d'informations statistiques qui permettent d'associer la ville avec une image de ville gay. De plus, même en l'absence de quartier gay, les lieux gay de Lausanne sont pourtant reliés par des titres de presse, des titres distribués gratuitement dans les lieux communautaires ou des bulletins d'associations. Comme dans le cas de Soho, la presse joue donc un rôle fondamental dans ces processus. La presse virtuelle est aussi très importante car elle joue le rôle d'observatoire de la condition des gay dans le monde et révèle ainsi un esprit communautaire. A Lausanne, tous ces éléments jouent donc le rôle de ciment entre les individus et les lieux qu'ils fréquentent. Il existe ainsi une communauté morale constituée d'un réseau de personnes et ses émanations concrètes sont ses points de fixation : les lieux. L'imaginaire sur la ville et ses lieux-clés

permet aussi de faire le lien entre ces différents lieux et d'influencer leur regroupement et la réputation d'une ville. Lausanne a sa place dans les paysages de l'imaginaire gai et lesbien. En effet, nous avons vu que les lieux de rencontre extérieurs n'ont pas disparu au cours du temps grâce à leur place importante dans l'imaginaire gay. La rue Tivoli a aussi une place importante dans cet imaginaire et c'est ce qui attire les clients et les nouveaux commerçants. Il en va de même pour la zone autour de la place St-Pierre qui a de tout temps eu une place importante dans le réseau de lieu gay. Nous avons vu que la littérature met en évidence cet imaginaire mais j'ignore si c'est le cas pour Lausanne car c'est surtout par le bouche-à-oreille ou les sites internet que cet imaginaire se crée et se transmet.

### *Résumé.*

Nous pouvons donc affirmer qu'il existe deux types de lieux qui entrent dans les réseaux de lieux gay grâce à des processus différents.

Tout d'abord, les lieux vitrines qui prennent une place dans ces réseaux grâce à plusieurs facteurs ; des individus entrepreneurs qui s'investissent pour développer la scène gay de la ville, des associations qui font connaître les lieux et les mettent en relation, des propriétaires qui se battent pour faire reconnaître leur établissement, des patrons qui font partie de plusieurs établissements ou organisations gay et qui donc font le lien entre ces lieux, le bouche-à-oreille et des facteurs économiques. Nous avons vu que ces lieux ont évolué vers une tendance « gay friendly » et ceux qui se voulaient exclusivement gay ou à dominante gay ont disparu sauf les grands classiques et ceux qui ont réussi à rapidement se faire une réputation et ainsi à résister au temps. Ces derniers jouent, de nos jours, le rôle de lieux refuges. L'esprit d'ouverture et l'argument commercial sont donc les deux facteurs principaux de l'émergence ou de la disparition de ces lieux à l'intérieur du réseau de lieux gay.

Deuxièmement, l'autre type de lieux est représenté par les lieux de rencontre extérieurs. Ceux-ci font partie du réseau de lieux gay car la société n'est pas encore aussi ouverte qu'on le croit et beaucoup d'homos menant une double vie y trouvent l'intimité qu'ils n'ont pas ailleurs. Cependant, ces lieux sont aussi synonymes de rupture, d'affirmation identitaire et de liberté. Ils se situent aussi bien au centre-ville qu'en périphérie car il n'y a pas de grands établissements commerciaux à Lausanne, la plupart sont des WC au centre et ils ont une place importante dans l'imaginaire gay.

En ce qui concerne la répartition de ces lieux, malgré la mixité dominante, on observe plusieurs tropismes. Tout d'abord, des regroupements de lieux qui s'expliquent par l'histoire et leur place dans le réseau et l'imaginaire gay des lieux mais également par deux types de

stratégies économiques dont nous reparlerons. Il ne faut pas non plus oublier la part de hasard intervenue dans la géographie de ces lieux.

On observe aussi une opposition entre le centre et la périphérie dans laquelle se trouve des lieux de rencontre extérieurs mais également divers lieux qui n'ont pas besoin d'être au centre en raison de leur situation en zone urbaine ou proches d'autres lieux gay, de leur réputation, de leur taille ou de facteurs économiques.

Il existe aussi plusieurs centralités secondaires en raison de leur éloignement du centre, de l'ancienneté de certains lieux, de leur réputation, de personnages emblématiques ou entrepreneurs qui ont y créé des lieux mythiques et de principes économiques.

La partie sud de la gare, quant à elle, contient moins de lieux gay car elle est avant tout une zone d'habitation et donc moins fréquentée.

Finalement, malgré l'absence de quartier gay et la dispersion de ses lieux, Lausanne a une réputation de ville gay. Il y a donc une communauté imaginée qui existe dans l'esprit de ses membres grâce à des facteurs informels. Les lieux sont également reliés entre eux par la presse gay et l'imaginaire gai et lesbien.

On observe donc l'émergence d'un réseau dont la ville de Lausanne et ses différents établissements gay font partie aux différentes échelles analysées et grâce à divers processus. En effet, à l'échelle internationale, c'est avant tout grâce au réseau social des gay, à l'image de ville de fête donnée à Lausanne, au tourisme, à des établissements et événements emblématiques, à la publicité sur internet et dans les journaux gay et à sa situation géographique que Lausanne possède une grande renommée. A l'échelle nationale, Lausanne est capitale de Romandie et réputée dans toute la Suisse grâce à son ouverture, au tourisme, à la publicité (sur internet et dans la presse gay), au réseau social des gay, à sa situation géographique, à sa large zone d'influence, à son poids démographique et à son nombre d'établissements gay. Finalement, nous avons vu les nombreux processus à l'œuvre à l'échelle de la ville que ce soit pour les lieux vitrines et les lieux « invisibles », les différents tropismes ou l'entrée des homos dans ce réseau de lieux et de personnes.

Les gay ont une connaissance plus ou moins grande de ces lieux et de leur réputation. L'entrée dans ce réseau de lieux (et de personnes) se fait, principalement, grâce aux sites internet, à la presse gay, en fréquentant ces lieux, en se créant un réseau de personnes donc en faisant de nouvelles connaissances (grâce à des sites de rencontre ou en fréquentant les établissements gay), au téléphone (notamment la Rainbow Line), au bouche-à-oreille, au flyers (qui se trouvent dans les lieux gay ou dans les magasins, boîtes ou bars) en entrant dans une organisation ou association, au tourisme et en apprenant les codes de la drague gay. Dans

le cas de Lausanne, il ne me semble pas que l'art (littérature, cinéma, TV) joue un grand rôle concernant l'entrée dans ce réseau. Précisons toutefois que le fait de connaître les grandes séries cultes tels LWord ou Queer as Folk ainsi que des célèbres films gay n'est pas sans conséquence. En effet, que ce soit dans les discussions ou dans les soirées, ils servent souvent de références. De plus, tout un réseau d'échange de films et séries s'est développé.

Il est également intéressant de voir qu'il existe un véritable réseau de personnes dans lequel tout le monde est interrelié. Je tiens ici à souligner l'importance d'internet, de nos jours, dans ces processus, en particulier chez les jeunes gay. Tout d'abord, il existe plusieurs sites de rencontre gay sur lesquels quasiment tout le monde est inscrit. Ce n'est d'ailleurs pas exagéré de dire que, sur ces sites, tout le monde fait connaissance avec et parle de tout le monde à l'échelle de la ville mais également nationale voire même, de façon moins intense, à l'échelle internationale. Les forums des différents sites gay sont également un lieu important de confrontation qui lie les différentes personnes. Les blogs (des sites internet sur lesquels une personne s'exprime, met des photos et où les autres individus peuvent mettre des commentaires) s'échangent aussi facilement, sont un sujet de conversation et lient également les individus. Finalement, je dirai que le tchat et, en particulier, les échanges d'adresses mail sur msn messenger constituent un des liens principaux entre les différentes personnes. Chacun a, environ, les mêmes personnes dans son répertoire, ce qui signifie que tout le monde se parle et s'informe de ce qui se passe. Les informations vont très vite grâce à msn. Ce média est si important qu'il n'est pas rare d'entendre des personnes s'appeler par leur pseudo msn à la place de leur prénom. Les réseaux informels jouent donc un rôle très important de lien entre les individus.

Un besoin de réseau existe car, comme nous l'avons vu, malgré l'ouverture de la ville de Lausanne, l'homophobie, bien que plus subtile, est toujours présente et il est encore difficile de se découvrir différent et de vivre cette différence seul. Il y a donc un besoin de rencontrer des personnes concernées par l'homosexualité et de fréquenter des lieux où l'on se sent plus libre. C'est ce qui explique la persistance de certains lieux refuges. Nous avons vu la formation du réseau de lieux gay mais existe-t-il plusieurs réseaux que ce soit à l'intérieur du milieu gay de Lausanne ou par rapport au reste de la société ?

### **3.2.2. Mixité et ségrégation dans le milieu homosexuel.**

La communauté gay de Lausanne est caractérisée par une grande diversité. Les relations qui découlent de ces différences s'inscrivent dans l'espace et dessinent des géographies et des parcours divers. On ne peut donc pas parler d'un seul réseau mais de plusieurs. Ce la signifie que les phénomènes de mixité et de ségrégation peuvent avoir lieu à l'intérieur même du

milieu gay. Nous allons maintenant nous arrêter sur les principaux facteurs de différenciation au sein de la communauté gay lausannoise.

### *Lesbiennes et gais : des géographies différentes.*

On observe tout d'abord à Lausanne des différences entre gais et lesbiennes. Il en résulte des géographies différentes.

Selon le Baron, dans les années 70, le premier bar pour femmes s'appelait Le Caveau et se situait dans l'actuel restaurant de l'Hôtel de ville à la place de la Palud. La patronne s'appelait Marlène et le bar était ouvert à tous. Puis, à la fin des années 80, les lesbiennes étaient les bienvenues au Spikizi à la place de l'Ours. Et dans les années 90, elles se retrouvaient à la Narcose et au Carpe Diem. Ainsi, il y a eu des bars réservés aux femmes à toute époque. En effet, le Baron affirme que les lesbiennes n'aimaient pas se mélanger aux hommes. Il existait donc à cette époque déjà des établissements spécifiques pour les femmes. Alain Walther cite Suzanne Bartsch, bernoise organisatrice de soirées gay, qui affirme que, dans ses soirées, toutes les barrières, entre les classes, entre les sexes, entre les ethnies, sont abolies. C'est l'occasion de se laisser aller et de communiquer (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p.64). Les femmes se rendaient donc également aux Jungle mais la plupart des lieux étaient davantage fréquentés par des hommes.

Dans l'article de Camille Krafft (2003), les établissements sont caractérisés par la mixité et on y trouve donc autant d'hommes que de femmes. « Les clients sont de tous les âges, hommes, femmes, en couple ou entre amis. Le temps du 'bar gay' est révolu » [Camille Krafft, 2003, p.19]. Cependant, malgré la mixité actuelle, les femmes sont quasi absentes des lieux de rencontre extérieurs ainsi que des saunas et sex-shop. La plupart des soirées (notamment les Jungle et les Trixx) sont fréquentées par une majorité d'hommes, c'est pourquoi des soirées pour femmes sont organisées. Parmi celles-ci, on peut citer les soirées Lilith, les Gay Happiness, les soirées elsm au 4310 et les soirées des Filles Affranchies. On trouve également plus d'hommes dans les associations, C'est le cas pour Vogay, Pink Cross, les Black Panthers et XLarge. On trouve donc également des associations de femmes, telles LOS, Lilith ou les Filles Affranchies.

Que ce soit des lieux commerciaux ou des associations, les établissements gay sont donc fréquentés en majorité par des hommes. Les femmes laissent donc moins de traces sur le paysage que les hommes. Cependant, elles ont créé leurs propres lieux en réaction à cela. De

plus, lesbiennes et gais se mélangent peu. Il en résulte donc des géographies et réseaux différents.

### ***Différences d'âge et de génération : la nostalgie de l'âge d'or des années 70 et 80.***

La communauté gay de Lausanne est également caractérisée par des clivages selon l'âge de ses membres et la génération à laquelle ils appartiennent.

Il existe des clivages entre générations dans la communauté gay lausannoise et certains anciens regrettent le temps passé. Le Baron, par exemple, regrette les années 70 et 80 où les gens gagnaient bien, faisaient davantage la fête et étaient plus solidaires. Alain Henguely, quant à lui, affirme qu'il n'y a pas d'époque meilleure qu'une autre, que les commerces se sont simplement adaptés à notre époque mais, pour les anciens, leur époque est toujours meilleure (que ce soit dans le milieu gay ou hétéro). Ces deux points de vue révèlent deux époques différentes et les différences de générations au sein du milieu gay. Alain Henguely précise tout de même que certains gay plus jeunes ne pensent, de nos jours, qu'à s'amuser et faire la fête. Tout est à portée de main, même la drogue que certains prennent ouvertement. Selon lui, cela dénote un manque de respect envers les plus anciens qui ont dû se battre pour que la situation aujourd'hui soit plus facile. C'est également ce qu'affirme le Baron. Selon lui, les jeunes gay étaient plus humbles avant et faisaient moins de provoc que de nos jours. Les gay plus âgés accusent les jeunes homos d'aujourd'hui de ne plus être assez militants. Il est vrai que la plupart des jeunes gay fréquentent la communauté gay avant tout pour ses bars et ses soirées mais plusieurs sont également engagés politiquement.

Ces différences de générations se retrouvent dans l'article de Walther. Par exemple, un habitué du sauna New Relax explique que l'endroit est idéal pour « les vieilles », ce qui signifie qu'on y trouve une certaine intimité entre habitués. Le nouvel arrivant est toujours attendu par les plus « vieilles » (p.68). Walther fait également référence aux habitués des Négociants, des quadragénaires qui, 10 ans après l'ouverture du bar, se retrouvent toujours mais vont moins sur la piste de danse (p.71). Et selon Calamity James, en 1992, les jeunes homos vivent plus confortablement. Ils sont plus individualistes et vivent différemment (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.72).

En 2003, c'est une mixité au niveau des âges que l'on trouve dans les établissements, par exemple, dans les clients du Ma Mère m'a dit. De plus, l'époque du militantisme et de l'entre-soi est terminée et a laissé la place à la mixité chez la jeune génération. « Un établissement 100% gay ne correspond plus à ce que recherche la jeune génération » (Camille Krafft, 2003, p.19). Alain Henguely affirme aussi qu'il y a 30 ans, les saunas étaient des clubs très fermés



fréquentés par des hommes âgés et aisés. Puis, à Zurich et Berne d'abord et dans les autres régions ensuite, les mœurs ont changé, les saunas se sont ouverts et c'est la mixité qui domine de nos jours. Au Pink Beach, par exemple, la moyenne d'âge est de 35 ans. En effet, il explique que les jeunes consomment peu car ils ont moins de moyens mais ils permettent d'attirer des hommes plus âgés. Il y a donc besoin de tous les âges. L'époque de l'entre soi est révolue. Selon Sylvie Berrut, secrétaire romande de l'association suisse des lesbiennes (LOS), les soirées de l'association Lilith sont, depuis deux ans, fréquentées par davantage de jeunes contrairement à quelques années auparavant où elles étaient fréquentées par des femmes dont les plus jeunes avaient 25 ans. Cependant, à l'exception des Filles Affranchies, les associations sont davantage fréquentées par des personnes plus âgées.

C'est ainsi que selon l'âge des individus et la génération à laquelle ils appartiennent, des divisions se créent et se traduisent dans l'espace, notamment à l'échelle du quartier. Il en résulte des géographies différentes. En effet, les anciens qui regrettent une époque passée ne fréquentent plus les lieux gay actuels. Si, à l'époque, on trouvait des lieux tels le New Relax ou les Négociants fréquentés par des vieux habitués, c'est de nos jours la mixité qui domine à l'exception de certaines associations.

***Les différences entre cultures et les homosexuels souffrant d'un handicap : deux géographies oubliées des chercheurs.***

On observe des différences entre les homosexuels de cultures différentes et également entre les gay souffrant d'un handicap. Celles-ci se traduisent dans l'espace mais elles ont malheureusement été très peu traitées pour l'instant dans les études gay occidentales. J'ai décidé malgré tout de les mentionner ici.

Le Baron affirme que ses établissements étaient fréquentés par 60% d'étrangers dont la plupart étaient des étudiants issus de familles riches qui habitaient dans des pensionnats et écoles à Lausanne. Les Lausannois avaient, selon lui, peu l'habitude de sortir et allaient plutôt à Genève. Ces réseaux gay étaient donc avant tout fréquentés par une population étrangère davantage habituée à sortir que la population lausannoise. Il existait donc des géographies différentes entre ces deux populations à l'exception des soirées de Suzanne Bartsch où, comme nous l'avons vu, les barrières entre les ethnies sont abolies car le but est de se laisser aller et de communiquer (*Lausanne, capitale gay, 1992*, Alain Walther, p.64).

De nos jours, la tendance est également à la mixité et il est difficile de distinguer des géographies différentes. Cependant, selon Alexandre Dayer, président de Vogay, les immigrés

sortent moins dans la scène gay et, s'ils sortent, ils fréquentent davantage des lieux tels les Jungle ou le 43 car on y trouve plus d'anonymat que dans les bars ou restaurants. Dans le cas des immigrés, il y a donc une géographie différente de la population lausannoise.

Les personnes handicapées sont elles aussi souvent oubliées dans les études sur les gay. On peut noter l'existence à Lausanne d'une association pour les homosexuels sourds appelée Rouge et Vert Club 96.

Il serait donc intéressant d'approfondir ce thème et les diverses géographies qui en découlent.

### *Clivages économiques.*

Des clivages économiques, en particulier les différences liées au niveau social des individus, divisent également la communauté gay lausannoise.

Suzanne Bartsch, prétend aussi, comme nous l'avons vu, que, dans ses soirées, les barrières entre les classes sont abolies et que c'est la communication qui est privilégiée (p.64). Mais Walther met déjà en évidence dans son article des différences liées au statut social entre les lieux. En effet, des lieux comme le Top Club ou le Saxo sont différents d'un bar comme les Négociants. En effet, le Top Club est plutôt BCBG et séduit les professions libérales. Il en va de même pour le Saxo où la clientèle est plutôt jeune cadre. Au contraire, l'atmosphère des Négociants est beaucoup plus populaire. Les différences socio-économiques se retrouvent donc dans les lieux (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p.69). Nous avons vu également qu'il y a 30 ans, les saunas étaient réservés aux hommes fortunés mais ce n'est plus le cas de nos jours. De plus, il est intéressant de noter que, dans les saunas, étant donné la nudité de tous les clients, il n'y a plus de distinction sociale. En se déshabillant au vestiaire, on y laisse aussi son statut et, en tenue d'Adam, tout le monde est pareil.

Malgré la mixité dominante, en 2003, la mode est aux lieux tendances et le cliché du gay fortuné et fêtard n'a jamais été aussi fort. Le Jet Lag et le Pur, par exemple, sont les plus branchés et les bars comme les Négociants n'ont donc plus leur place dans ce réseau (Camille Krafft, 2003, p.19). Il en résulte donc l'exclusion des individus n'ayant pas les moyens de fréquenter ces lieux. Précisons toute fois que ces lieux sont restés abordables et que la plupart des membres de la communauté gay peuvent s'offrir l'entrée ou un verre dans ces établissements. C'est plutôt la fréquence de leurs visites dans ces lieux qui varie selon les moyens financiers de la personne.

Selon le niveau financier des individus, leur géographie et leur réseau seront donc différents. Cependant, les prix restent abordables pour la plupart et la situation n'est pas aussi grave à Lausanne que dans certaines villes occidentales. Nous approfondirons ce thème au chapitre 3.2.4. sur l'économie.

***De nombreuses sexualités et leurs inscriptions sur le corps : fluides et contextuelles.***

Il existe une diversité des sexualités au sein du milieu gay lausannoise. Mon travail concerne avant tout l'homosexualité mais il est intéressant de les citer dans cette partie. On trouve également une grande diversité dans la façon d'exprimer son identité sexuelle. Il en résulte différents styles, différentes façons d'inscrire cette identité sur son corps.

A côté de l'homosexualité, il existe en effet d'autres sexualités et identités tels les bisexuels, les trans ou les travestis, par exemple. Ces différences se voient avant tout dans les associations et les divers groupes dont elles sont faites. On trouve par exemple un groupe bi à Vogay. Les différents types de soirées organisées reflètent aussi cette diversité. Ces autres sexualités ne possèdent pas leur propre milieu, c'est pourquoi elles fréquentent également le milieu gay et en font aussi partie.

Tout au long de son article Walther fait référence à de nombreux styles différents. En effet, les Drag Queens, les homos virils à moustache, les folles ou les motards à moustache habillés de cuir reflètent bien la diversité des identités au sein de ce milieu. Cependant, il affirme que les choses ont changé et que les « gay ont des têtes d'hétéro » (*Lausanne, capitale gay, 1992, p.69*). Dans l'article de Camille Krafft (2003), les choses ont, en effet, changé et beaucoup de gay revendiquent ce qu'affirmait justement Walther (1992) dans les années 90 ; leur tête d'hétéro ou plutôt le fait d'être comme tout le monde. C'est pourquoi, lors de la Gay Pride de Neuchâtel en 2002, les Drag Queens avaient laissé leur déguisement à la maison. Selon un des propriétaires du Ma Mère m'a dit, les changements se voient aussi dans la gestuelle car beaucoup se sentent mieux acceptés et n'ont pas besoin de démontrer qui ils sont (Camille Krafft, 2003, p.19). On trouve malgré tout encore des différences de styles, notamment les lipstick (filles très féminines), les filles très masculines (appelées péjorativement butch ou camionneuses), les androgynes, les skateuses ou le style hardstyle, par exemple. Chez les gais, on retrouve plus ou moins les mêmes styles et, comme pour les butch, des hommes plus efféminés. Les personnes peuvent évidemment avoir plusieurs styles et en choisir un suivant le contexte dans lequel elles se trouvent. Ces différences de style s'expriment dans les magasins différents que les gay vont fréquenter selon leur style ou dans

les associations comme, par exemple, XLarge qui réunit des hommes gros et plutôt masculins. Cependant, c'est en général la mixité qui domine.

Etant donné ces différences et les géographies qui en résultent, il est difficile de parler de communauté gay sans généraliser. Il n'y a donc pas d'étiquettes à poser et, lorsqu'elles existent, ces catégories de genre et d'identité ne sont pas toujours subies et beaucoup de gay jouent là-dessus.

### *Une forte autocritique du milieu homosexuel.*

Au sein même du milieu homosexuel, il existe une forte remise en question de divers aspects de la culture gay. Nous allons tout d'abord commencer par les personnes qui évitent certains lieux à cause de leurs préjugés. Puis nous nous intéresserons à l'homophobie à l'intérieur du milieu homo et, finalement, aux personnes qui regrettent le manque d'engagement politique ou qui se disent « hors milieu ».

Certains gay veulent se distinguer du milieu et évitent ses soirées car, selon eux, le sexe y est trop présent, en particulier dans les spectacles organisés dans le cadre de soirées gay. Cependant, comme l'affirme Walther, il ne faut pas oublier qu'il s'en passe tout autant dans les cabarets lausannois pour hétéro et que cela n'a donc rien à voir avec une question de lieu homo ou hétéro (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p.65).

Nous avons vu que beaucoup d'homos émettent aussi des critiques envers les lieux de rencontre publics et la sexualité qui y est pratiquée. Il en va de même pour les saunas. En effet, selon Alain Henguely, beaucoup de personnes évitent de les fréquenter même s'ils ne sont jamais venus car ils ont beaucoup de préjugés.

Selon Camille Krafft (2003), beaucoup de gay s'opposent au terme « communauté homosexuelle » et ne veulent donc pas y être assimilés. Comme nous l'avons vu plus haut, c'est surtout la volonté de ne pas correspondre au cliché de la « folle » qui influence les homos dans cette distanciation de la communauté. « Nous nous battons pour démontrer par A + B que les homos ne sont pas tous des folles en boa rose » (Camille Krafft, 2003, p.19). En effet, Alain Henguely affirme que l'homophobie vient davantage de l'intérieur du milieu homo de nos jours que du reste de la société. Une fille trop masculine ou un garçon trop féminin seront souvent l'objet de moquerie et de rejet. En effet, à une époque où l'on prône la mixité, ils sont accusés de renforcer les préjugés que les hétéros ont et ainsi de perturber le processus d'intégration. Mais on oublie que le milieu gay est extrêmement vaste et divers et ces personnes ont leur place tout comme les autres gay qui ont davantage « un style hétéro ».

En effet, au-delà de l'étiquette « homo », il existe une grande variété de façon d'exprimer son identité et sa sexualité. Précisons que, dans le sens inverse, une fille très féminine peut être également exclue et accusée notamment de rejeter son identité sexuelle en ressemblant à une hétéro, d'être bi ou d'être superficielle. On observe malgré tout, selon Isabelle Borjeat, organisatrice des soirées pour femmes *Gay Happiness*, un nombre croissant de filles féminines. Les filles lesbiennes ont, en effet, moins besoin de se distinguer des autres et de se battre pour affirmer leur identité.

Beaucoup d'homos regrettent également le manque d'engagement politique aujourd'hui au sein de la communauté gay. Cette différence est souvent liée aux différences d'âge (pas toujours comme nous l'avons vu plus haut) et aux changements actuels. Sylvie Berrut affirme, par exemple, que beaucoup de femmes pensent que la LOS ne sert à rien et n'ont pas envie de payer de cotisation. La LOS est une association visant une conscience politique (et non une dimension sociale de rencontre) et d'envergure nationale (avec des buts plus abstraits qu'une association au niveau d'une ville), c'est pourquoi, selon elle, beaucoup de femmes s'y intéressent moins. Finalement, selon Sylvie Berrut, le milieu homo est divisé en plus ou moins trois groupes ; les militants (15%), les personnes qui sortent dans le milieu gay pour faire la fête et les rencontres (15%) et 70% de personnes qui ne fréquentent pas la communauté gay. Les associations ne savent pas comment toucher ces personnes qui ne fréquentent pas les réseaux gay.

Finalement, nombreux sont les gay dans mes connaissances qui se disent « hors milieu », qui affirment ne pas fréquenter « le milieu » et qui le considèrent très négativement. Ils peuvent en avoir une image très négative et caricaturale de lieux fréquentés uniquement par des individus sans valeur, ayant des problèmes psychologiques et qui se critiquent les uns les autres. C'est surtout ce dernier aspect qui est mis en avant. Ce témoignage démontre bien l'image que certains gay peuvent avoir du milieu : « Je n'aime pas ce milieu, je trouve qu'il est superficiel, tout n'est basé que sur l'apparence et les réputations, rempli de méchanceté gratuite, de jalousie, hypocrisie et j'en passe ! ». Ces personnes vont alors éviter au maximum les lieux gay, en particulier ceux qu'ils jugent les plus touchés par ces processus. Cependant, beaucoup les fréquentent, malgré tout, lors de soirées spéciales, pour suivre des amis, pour faire des rencontres ou pour pouvoir se comporter librement avec leur partenaire. « On a toujours donc une raison d'y aller, mais on peut minimiser, on va dire ». Cela signifie que, quelque part, ils reconnaissent une certaine utilité à ces lieux, malgré leur réserve. A partir de là, nous pouvons nous demander s'il s'agit uniquement du milieu gay ou d'une évolution générale de la société dans laquelle on prend de moins en moins le temps de connaître les gens ou de comprendre des phénomènes et où l'on se contente de ce que l'on entend dire de

façon superficielle. Le milieu homo étant plus petit, les phénomènes sociaux peuvent y avoir une plus grande intensité. De plus, la problématique des rumeurs, des réputations et des critiques dues à l'interconnaissance importante des individus n'est pas spécifique au milieu gay mais se retrouve dans de nombreuses minorités ou communautés de petite taille comme les villages.

D'une façon plus générale, nous pouvons ainsi affirmer que la communauté est fragmentée selon les opinions et points de vue de ses membres. Cela se traduit par l'évitement ou, au contraire, la fréquentation de certains lieux clés ou le choix d'un style particulier en accord ou en rupture avec les normes communautaires.

***De nombreuses spatialités de l'homosexualité et des pratiques spatiales individuelles diverses.***

Le rapport à l'espace et l'usage de la communauté en tant que lieu varient beaucoup d'une personne à l'autre. Nous allons nous arrêter sur les préjugés par rapport aux lieux de rencontre extérieurs et les saunas. Puis, nous nous intéresserons aux différences selon la politique et, finalement, aux différences à travers les différents types d'associations et commerces gay.

Il existe plusieurs manières de vivre son homosexualité et donc plusieurs espaces ou spatialités de l'homosexualité plus ou moins visibles. Les bars, les boîtes, les restaurants ou les organisations décrits par Walther font partie des lieux visibles. Par contre, les tasses et les parcs correspondent à cette géographie des lieux de rencontres invisibles. Ces lieux sont surtout fréquentés par des homos honteux et des hommes mariés comme l'affirme un homme interrogé par Walther. A l'intérieur même du milieu homosexuel, on trouve des oppositions aux pratiques sexuelles dans ces lieux comme le montre le témoignage d'Alain qui affirme qu'il fait l'amour chez lui, dans son lit (p.67-68). Cependant, il ne faut pas oublier que ces lieux sont aussi fréquentés par des hétéros et que les homos n'y sont pas tous mariés ou honteux. En effet, certains les pratiquent également pour le plaisir de la transgression, comme l'affirme Calamity James (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.72).

Beaucoup de gens évitent également le Pink Beach qui selon eux, n'est qu'un lieu de sexe fréquenté par des personnes obsédées. Cependant, selon Alain Henguely, c'est Monsieur Tout-Le-Monde qui fréquente ce sauna et c'est également un lieu de discussion, de rencontre et de détente dans lequel il est tout à fait possible de se rendre sans avoir de relations sexuelles.

Cela démontre que l'usage de la communauté en tant que lieu est très divers. Le rapport aux lieux gay et, d'une façon plus générale à la communauté n'est donc pas le même selon les individus. Il en va de même pour certains débats. Par exemple, selon Péclet, la question du mariage homosexuel divise les gay car beaucoup y voient une régression vers l'ordre bourgeois (p.8). Dans son témoignage, Calamity James fait aussi référence aux conflits entre les différents mouvements politiques gay (*Lausanne, capitale gay, 1992*, Alain Walther, p.72). Là aussi la communauté gay n'est pas univoque et on retrouve les mêmes tendances et analyses politiques qu'ailleurs. Ces différences se traduisent dans l'espace, c'est pourquoi des territoires se dessinent avec des frontières plus ou moins perméables, parfois quasi imperméables. Le Baron affirme, par exemple, que ses clients étaient plutôt de droite et ce n'est qu'à la fin du Johnnie's que plusieurs personnes de gauche fréquentaient ses soirées. Cependant, malgré les quelques différences qu'il cite, ses établissements et soirées étaient caractérisés par une grande diversité de personnes. Pour beaucoup, le Baron avait un don pour réunir des personnes totalement différentes à la même table dans une ambiance de fête. Il affirme justement que le point commun entre ses clients était l'ouverture d'esprit.

Nous avons vu qu'en 2003, il existe des lieux « gay friendly » et d'autres qui tentent de rester gay. Il en découle des géographies différentes (Camille Krafft, 2003, p.19).

Ces divers usages de la communauté en tant que lieu s'observent notamment dans les organisations et les associations. Suivant ce que l'on cherche, on ne fréquentera pas les mêmes groupes. En effet, des organisations comme Pink Cross ou LOS poursuivent avant tout des buts politiques et ne remplissent en principe pas de fonction sociale (soutien, rencontres). A l'inverse, une association comme Lilith cherche à jouer principalement un rôle de soutien et de rencontre (ce qui ne l'empêche pas de s'engager pour le droit des femmes). L'association Vogay, quant à elle, tente d'assurer à la fois une fonction sociale de soutien et rencontre et une fonction politique. Quels que soient leurs buts, ces différentes associations se distinguent des commerces gay dont les buts sont avant tout le divertissement et la consommation. Il y a même quelques fois des tensions entre ces deux types de lieux. Les associations sont accusées d'être trop militantes et dépassées et les commerces, quant à eux, sont vus comme superficiels et sans esprit communautaire. Cela révèle les clivages entre les personnes militantes et celles qui cherchent avant tout à faire la fête dans le milieu gay. Cependant, comme l'affirme Alain Henguely, il n'y aurait pas d'association sans les lieux gay car ce sont ces lieux qui paient des publicités pour ces associations. De plus, une ville ou une manifestation composée uniquement d'associations n'aurait pas un impact très important. Il faut donc de tout, selon lui.

Il existe donc de nombreuses différences au sein de la communauté gay qui révèlent des rapports à l'espace et des géographies différentes.

### *Diversité dans l'espace et dans le temps.*

Malgré le manque d'informations concernant la problématique de la temporalité, nous pouvons tout de même affirmer que ces clivages dans le milieu gay lausannois dont résultent des spatialités différentes évoluent, changent ou, au contraire perdurent avec le temps.

Dans l'article de Walther, le changement et la diversité dans le temps sont constamment présents. En effet, il relate l'histoire des gay en Suisse, les changements de politique ainsi que l'ouverture et la fermeture des lieux gay. L'exemple du bar des Négociants est assez significatif. Celui-ci a été ouvert dans les années 80 et, 10 ans après, il a déjà beaucoup changé. Les patrons ont laissé leur place, les clients ont vieilli et, surtout, l'endroit est devenu cosy, les hétéros n'ont plus peur de le fréquenter et les bagarres du vendredi soir n'ont plus lieu d'être. En effet, selon lui, en 1992, la vie des homos est plus confortable et les jeunes homos, plus individualistes, vivent différemment. Dans son témoignage, on dénote de la nostalgie lorsqu'il parle de son entrée dans le milieu gay, de ses relations, de ses luttes politiques et des lieux, notamment les Négociants. Cela prouve que beaucoup de lieux et d'événements ont peut-être changé ou disparu spatialement mais ils restent présents dans les esprits et les cœurs. De plus, certains réseaux de lieux tel celui des saunas, des tasses et des parcs existent toujours car ils jouent toujours un rôle important en tant que lieux de rupture, de liberté et d'anonymat. Il y a donc plusieurs temporalités. Nous avons vu également que beaucoup de personnes de l'ancienne génération regrettent leur époque et les anciens lieux gay. C'est, par exemple le cas du Baron qui regrette les années 70 et 80. Cependant, comme l'affirme Alain Henguely, les commerces se sont simplement adaptés à notre époque et les lieux deviennent mythiques, selon lui, que lorsqu'ils ont disparu. C'est pourquoi les établissements actuels ne leur paraissent pas mythiques mais ils le deviendront aussi le jour où ils auront disparu également.

En 2003, l'offre s'est diversifiée avec l'apparition d'associations, de clubs sportifs, d'un institut de beauté, d'une maison de retraite, d'un hôtel, de sex-shop et sex-club ainsi que de nombreuses boutiques et services. Nous avons vu que la tendance a passé du « lieu gay » au lieu « gay friendly » et cela s'est traduit dans l'espace par la fermeture d'établissements qui se voulaient gay et l'ouverture de beaucoup d'autres beaucoup plus mixtes. Malgré cela, quelques établissements gay continuent d'exister car beaucoup d'homosexuels ont encore besoin de lieux refuge dans lesquels se retrouver. De plus, ses lieux sont restés de grands



classiques du réseau gay à un niveau national et même international et ils possèdent chacun leurs réseaux de clients fidèles. Ils ont ainsi gardé leur place malgré l'évolution des tendances. Concernant plus précisément le Ma Mère m'a dit, même si les patrons se sont désormais inscrits dans la logique du « gay friendly », ils ont gardé l'enseigne de leur prédécesseur. Le restaurant s'était donc fait un nom dans ce réseau de lieux et de personnes, c'est pourquoi garder ce nom permettait en même temps de garder sa réputation et de rester une référence (Camille Krafft, 2003, p.19).

Les rapports à l'espace peuvent donc changer avec le temps comme on l'observe à Lausanne avec la fermeture de nombreux établissements en raison du passage au gay friendly. Cela dit, ils peuvent donc aussi perdurer malgré les changements en cours dans la ville comme c'est le cas à Lausanne avec la persistance de certains lieux refuges malgré cette évolution.

Nous avons donc relevé ici huit facteurs principaux de différenciation au sein de la communauté gay lausannoise : les différences entre gais et lesbiennes, selon l'âge et la génération des individus, leur culture ou l'existence d'un handicap, les clivages économiques, leur style ou leur identité sexuelle, l'autocritique, leur rapport à l'espace ainsi que la diversité dans l'espace et dans le temps. Il en résulte dans chaque cas, des géographies et parcours différents, ce qui signifie qu'il existe plusieurs réseaux et donc des formes de ségrégation selon ces différentes caractéristiques. En ce qui concerne la différenciation entre la vie gay en ville de Lausanne et la vie à la campagne, je n'ai malheureusement pas trouvé de documentation sur ce sujet. Il existe probablement chez certains gay un imaginaire utopique sur la vie à la campagne et des difficultés en raison du manque d'établissements gay. Mon travail se focalise sur la ville et il serait donc intéressant d'entreprendre une étude similaire sur la campagne. Je n'ai malheureusement rien trouvé non plus sur la théorie queer à Lausanne. Celle-ci est en effet davantage présente dans les pays anglo-saxons et la recherche dans ce domaine en est à ses débuts en Suisse. Il serait donc intéressant de l'appliquer aux phénomènes observés en Europe et, plus précisément, en Suisse. La mixité croissante à Lausanne et l'absence de quartier gay répondent en effet à la volonté d'inclusion de cette théorie. Nous venons d'étudier les différents réseaux au sein du milieu gay mais quels sont les liens avec les autres réseaux sociaux ?

### **3.2.3. Mixité et ségrégation avec la société.**

Nous allons ici nous intéresser aux phénomènes de mixité et de ségrégation avec le reste de la société à travers plusieurs problématiques suivant un ordre chronologique. Nous allons,

tout d'abord, nous intéresser aux 30 ans d'histoire gay en Suisse puis à la création d'espaces identitaires dans la ville de Lausanne. Nous nous interrogerons ensuite sur les notions de ghetto et de communautarisme ainsi qu'aux espaces publics. Puis, nous nous arrêterons sur la volonté actuelle à Lausanne d'aller au-delà du ghetto. Finalement, nous nous intéresserons brièvement à l'échelle des établissements gay qui elle aussi révèle de nombreux processus de mixité et de ségrégation.

***Des premiers mouvements gay aux lieux « gay friendly » : 30 ans d'histoire et de lutte en Suisse.***

Les années 20 n'ont pas représenté un âge d'or pour la Suisse comme nous allons le voir. Ce n'est que dans les années 70 que les homosexuels vont se mobiliser, la scène gay se développer et les populations se mélanger.

Jusqu'en 1942, en Suisse, les relations homosexuelles étaient soumises au Code pénal car elles étaient associées à une pathologie ou déviance sociale. La punition légale est ensuite tombée mais les esprits ont changé moins vite. En effet, avant 1981, les homosexuels étaient enregistrés par la police fédérale dans un fichier particulier.

Comme nous l'avons vu, les premiers mouvements ont surgi dans les années 70. Ils réclamaient l'émancipation et l'intégration à une société différente. Puis, les projets collectifs ont perdu de l'importance et ce sont les groupes de rencontre qui ont pris le dessus. Dans les années 90, apparaissent les deux principales organisations gay suisses : Pink Cross et LOS. Les réseaux ont pris de l'importance et se sont étendus. C'est ainsi que les grandes fêtes lausannoises ont été connues dans les autres cantons et à l'étranger.

Le monde homo a ainsi commencé à côtoyer le monde hétéro intrigué par la folie des soirées homos. Selon Pécelet, ce monde est évidemment multiforme et a également sa part de solitude, de tristesse et de sordide. Mais en général, les nouveaux lieux sont moins connus pour leur réputation sulfureuse que pour leur tendance à la respectabilité. Pécelet ajoute que le SIDA, qui touche également le reste de la population, les a rapprochés des hétéros. Les homos ne choquent plus comme avant et leurs revendications sont, selon lui, plus pragmatiques. En effet, celles-ci concernent davantage des domaines comme l'AVS, l'héritage, le permis de séjour ou de billets familiaux CFF. On observe même des rapprochements qui auraient été impensables quelques années auparavant. Par exemple, le président de l'OFIAMT et le secrétaire général du PDC ont discuté du mariage avec une délégation de gais et lesbiennes. Yvette Jaggi, qui était syndic de Lausanne, a également pris la défense des soirées Jungles face aux réticences de certains fonctionnaires municipaux car, pour elle, le fait que la scène

homosexuelle s'organise dans sa ville est un signe de tolérance (p.67). Péclet termine en se demandant si à l'avenir les couples gay seront reconnus par un statut légal (p.8).

Selon Calamity James, la vie des homos est devenue plus confortable, dans le début des années 90. Les jeunes homos sont plus individualistes et ils vivent différemment. Loin du ghetto à drague, ils vont, par exemple danser au Mad le dimanche soir (p.72).

Cependant, tout n'est pas encore gagné et des domaines restent encore très fermés. C'est le cas de la police dont le chef affirme qu'un policier gay devrait dissimuler ses penchants et ne pas s'afficher dans les lieux publics pour gay sinon il devrait partir (p.68). Le sauna Pink Beach a, quant à lui, été victime de deux incendies intentionnels en novembre 1990 et en mai 1991. Les causes de l'incendie ne sont pas connues et on hésite entre jalousie commerciale, vengeance ou homophobie clandestine (*Lausanne, capitale gay, 1992, 1992, Alain Walther, p.68-69*).

Nous avons vu qu'en 2003, la situation a continué d'évoluer vers plus d'intégration, de tolérance et surtout de mélange. En effet, la tendance est à la mixité. L'homosexualité semble même être devenue à la mode pour les divers établissements, ce qui n'est pas forcément une bonne chose, comme nous le verrons plus bas. Même les offices du tourisme vendent Lausanne comme une ville gay. Lors de la Gay Pride de Neuchâtel en 2002, les journalistes étaient même étonnés de ne pas voir de Drag Queens. La critique semble désormais plutôt venir de l'intérieur du milieu, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. En plus des exemples cités par Alain Walther, Alain Henguely affirme qu'il y a une bonne entente avec les autorités de la ville. En effet, elles ne donnent pas de subventions ou d'avantages mais elles font preuve d'ouverture et des personnes homos dans la politique aident à faire avancer les choses. Le Pink Beach travaille, par exemple, en collaboration avec l'office du tourisme et divers hôtels lausannois. Le Baron affirme également qu'il était en bons termes avec les autorités et que Lausanne est une ville ouverte. La LOS, selon Sylvie Berrut, joue le rôle d'interlocuteur avec les autorités, elle travaille avec le département des affaires étrangères et également avec les différents cantons en ce qui concerne la loi fédérale pour le partenariat enregistré qui entrera en vigueur en janvier 2007. Tout comme Vogay ou Pink Cross, la LOS reçoit des subventions des autorités. Chez les CFF et dans certains autres domaines professionnels, il existe maintenant un groupe pour les homosexuels afin d'éviter la discrimination dans le travail.

Cependant, la remarque du chauffeur de taxi nous rappelle que tout n'est pas encore gagné. En effet, quand Camille Krafft lui demande de l'emmener au Ma Mère m'a dit, le chauffeur lui répond : « Ah, chez les pédés, là ? ». Le réseau de lieux gay est donc connu au-delà du milieu homosexuel mais celui-ci n'a pas encore partout bonne réputation. C'est

d'ailleurs en partie pour cela que des lieux refuge à dominante gay existent toujours (Camille Krafft, 2003, p.19).

En 30 ans, la situation des homosexuels en Suisse s'est considérablement améliorée et la tendance est aujourd'hui à l'ouverture et au mélange entre populations homo et hétéro. Cependant, tout n'est pas encore acquis, l'homophobie se fait plus subtile et moins direct mais elle existe toujours. C'est pourquoi on observe la persistance de lieux refuges.

***Des espaces de résistance sans quartier gay : entre lieux refuges et lieux « gay friendly ».***

Dans leur lutte, les gay ont, comme dans les villes européennes, créé des espaces de résistance dans un espace lausannois avant tout hétérosexuel. Mais cela a-t-il abouti à la création d'un quartier gay ? Nous allons voir comment cet espace s'est transformé depuis les années 70.

Comme nous l'avons vu, l'espace suisse et, plus particulièrement lausannois, a toujours été au cours de l'histoire fortement hétérosexualisé. C'est pourquoi les homos étaient exclus et vus comme anormaux. Les mouvements des années 70 ont mis en place un processus de lutte qui a, ensuite été poursuivi par les différents groupes de rencontre. Cette lutte n'a pas abouti à la formation d'un quartier gay et le marquage identitaire de l'espace est peu visible à Lausanne. En effet, de l'extérieur, les lieux n'ont quasiment aucune marque rappelant l'homosexualité de l'endroit. La géographie lausannoise rappelle davantage la théorie de la mobilité queer qui affirme que, comme l'espace est produit, il faut dépasser les frontières du quartier gay pour s'infiltrer dans les espaces hétérosexualisés afin de changer leur sens. Les gay se sont donc ainsi battus à Lausanne pour créer des espaces de résistance dans lesquels l'homosexualité avait sa place et côtoyait l'hétérosexualité. C'est ce qui a eu lieu dans les différentes soirées organisées. Aux Négociants aussi, durant la première année, les patrons ont dû se battre pour se faire respecter et insérer un lieu gay dans un espace hétérosexualisé (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.71). Le Pink Beach a, quant à lui, été victime d'incendies deux fois donc l'acceptation d'un lieu gay n'a pas été facile. Le Baron explique aussi que certaines personnes ne voulaient pas fréquenter ses établissements qu'ils traitaient de « boîtes à PD ». Ils ne comprenaient pas non plus pourquoi des hétéros y allaient. Le plus étonnant est que ses établissements n'avaient pas été créés au départ pour être des lieux gay mais les homos connaissaient bien le Baron et ils sont venus dans ses soirées. Cependant, par la suite, les mêmes personnes qui, au début, critiquaient ses établissements se mettaient à les fréquenter eux aussi. Cela démontre qu'il a fallu un certain temps d'adaptation pour que les lieux s'imposent. Par la suite, il y avait, selon lui, une bonne entente entre homos et hétéros.

Le fait que les homos choquent moins, comme l'affirme Pécelet, et que l'on observe des rapprochements impensables auparavant sont des preuves que cet espace a changé et n'est plus aussi hétérosexualisé qu'avant. Cela a donc permis à de nombreux homos de pouvoir assumer et affirmer leur identité (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.8).

En 2003, il n'y a toujours pas de quartier gay et ces espaces de résistance sont devenus encore plus mixtes qu'ils ne l'étaient. La plupart des lieux sont ouverts sur l'extérieur et accueillants. Par exemple, selon Alain Henguely, les entrées des nouveaux saunas ne sont maintenant plus cachées contrairement aux clubs privés et très fermés de l'époque. Il n'y a aujourd'hui plus besoin de se battre pour ouvrir des établissements à tendance gay car ceux-ci sont même devenus à la mode. Ces lieux ne sont plus hétérosexualisés et la résistance se fait donc moins importantes. « Au Ma Mère m'a dit, un garçon peut tenir la main d'un garçon, une fille caresser les cheveux d'une fille, un mari enlacer sa femme au moment du dessert. Partant du principe que cela ne va choquer personne, du moins sur le moment, du moins ouvertement ».

Il existe toujours, cependant, des lieux refuges qui demeurent majoritairement gay, preuve, comme nous l'avons vu, que tout n'est pas encore gagné en matière d'intégration. En effet, en plus des lieux refuges cités par Krafft, on observe également que les parcs, toilettes, sex-shop et saunas sont davantage réservés aux homos et on y trouve donc une mixité assez faible mais pas inexistante. On remarque aussi une certaine ségrégation dans un hôtel (le Rainbow Inn) et les clubs sportifs réservés aux homos. C'est peut-être ce que signifie les termes « du moins sur le moment, du moins ouvertement ». L'homophobie s'exprime moins directement. Elle est plus subtile et cachée mais existe toujours. C'est en particulier les regards qui peuvent être difficiles à supporter au quotidien et les couples apprécient de se retrouver dans un lieu où ce genre de regards curieux et insistants est absent.

« Ces endroits sont encore pour certains des 'lieux refuges', où l'on se sent protégé des regards indiscrets. Histoire de souffler un instant, de faire une pause dans la lutte pour vivre sa différence dans l'indifférence » [Camille Krafft, 2003, p.19].

Ces lieux peuvent donc, comme un quartier gay, avoir des vertus émancipatrices, procurer un sentiment de liberté et représenter des espaces de protection. On peut même y déceler un certain sentiment d'appartenance. En plus, des lieux déjà cités, on trouve les associations parmi ces établissements à dominante gay. C'est en effet elles qui oeuvrent pour soutenir les personnes ayant besoin d'un espace de protection et ce sont elles aussi qui continuent de lutter contre cette homophobie encore présente. Quant au terme 'gay friendly', il est assez ambigu

car il fait référence à un lieu qui accepte les gay, qui littéralement est « en bons termes » avec les gay. Cela sous-entend que l'espace est d'abord hétéro à la base mais qu'il accepte aussi les gay. C'est, par exemple, le cas du Bleu Léopard ou du D ! Club. On peut alors comprendre que certaines personnes préfèrent se retrouver dans des lieux qui sont avant tout gay même si ceux-ci acceptent également des hétéros, des lieux que l'on pourrait nommer « hétéro friendly ». C'est par exemple le cas du Pink Beach où, comme l'affirme Alain Henguely, les tensions entre hétéros et gay sont rares mais, si un hétéro émet des critiques, il est immédiatement mis dehors car il se trouve avant tout dans un endroit gay. Précisons encore que j'ai pu observer que certains endroits sont quelques fois des lieux de tensions. Parmi ceux-ci on trouve la rue du Chenaux-de-Bourg à la sortie du 4310 club. Les clients du 4310 prennent souvent l'air dans la rue et plusieurs personnes passent devant l'entrée. Il en résulte quelques fois des tensions et il n'est pas rare d'entendre des phrases comme « Salut les PD ! ». A la fin des soirées Jungle, les personnes qui sortent du Mad passent souvent devant la boîte de l'Atelier Volant de laquelle sortent également plusieurs clients. Là aussi, la rue peut devenir une zone de confrontation et de tension. A Lausanne c'est donc avant tout l'espace à l'intérieur des lieux gay et « gay friendly » qui a changé mais la rue, elle, reste fortement hétérosexualisée notamment à la sortie de certains lieux gay, ce qui crée des zones de confrontation. Cela met en valeur un des intérêts du quartier gay qui non seulement est fait de lieux gay mais dont les rues sont elles aussi des prolongations de cet espace gay.

Au cours de ces 30 années, l'espace lausannois est devenu de moins en moins hétérosexualisé mais, malgré quelques exceptions, l'espace est plutôt devenu mixte qu'exclusivement gay et aucun quartier gay n'a été créé. Les homosexuels ont donc ainsi évité le contrôle et la stigmatisation qui ont suivi la formation de quartier gay dans d'autres villes. De plus, malgré l'absence de quartier gay, les homosexuels ont pu affirmer leur identité et acquérir plus de pouvoir et de reconnaissance. La culture homosexuelle ne s'exprime donc pas seulement dans les interstices de l'urbain mais également dans les quartiers centraux lausannois. Il faut cependant rester prudent car l'homophobie, bien que plus subtile, est toujours présente dans des lieux « gay friendly » qui restent avant tout hétéros. La société n'est donc pas encore assez ouverte pour que des lieux gay soient totalement inutiles et c'est pourquoi certains de ces lieux existent toujours malgré les changements.

### ***Lausanne : un ghetto gay ?***

Les espaces sont de moins en moins hétérosexualisés, les lieux « gay friendly » sont même à la mode et il existe toujours des lieux refuges à dominante gay mais Lausanne est-elle

devenue pour autant un ghetto gay ? Les homosexuels sont-ils communautaristes ? Que révèlent ces accusations ? Nous allons voir que plusieurs éléments démentent cette affirmation.

Tout d'abord, comme nous l'avons vu, ces luttes n'ont pas abouti à la création d'un quartier gay mais plutôt à la création d'espaces où l'homosexualité côtoie l'hétérosexualité. Le SIDA a également rapproché les deux populations. C'est pourquoi les gay choquent moins et des rapprochements impensables auparavant ont lieu (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.8). Beaucoup de lieux décrits par Walther sont caractérisés par une mixité entre gay et hétéros et ne pratiquent aucune forme de ségrégation. Le public du MAD est composé d'homos et d'hétéros, le Vagabond est dirigé par un père de famille et est ouvert à tous. Quant au Pink Beach, il accueille les couples mixtes le mardi et le mercredi car c'est, selon le patron, aux gays de faire changer les clichés qu'ils suscitent. De plus, le patron a également ouvert un bar mixte. Il est intéressant de noter ici que ce sont les gay qui ont demandé à ouvrir le Pink Beach aux hétéros pour pouvoir emmener des amies à eux. De plus, cela permettait à de jeunes gay qui ne s'assumaient pas de venir découvrir le lieu sans se déclarer homos. Cependant, les soirées uniquement hétéro ont très vite été abandonnées car ceux-ci voyaient le sauna comme un bordel et les filles comme des hôtesse (comme c'est malheureusement devenu le cas au New Relax). La clientèle gay est, en effet, beaucoup plus respectueuse, ouverte et moins lourde car la tradition des saunas gay est vieille de 50 ans alors que le phénomène est relativement nouveau pour des hétéros. Au Saxo, Jacques Carando reçoit homos et hétéros et, à midi, il propose aux employés d'une banque voisine l'assiette du jour. Le public y est plutôt jeune cadre et rien n'effraie le bourgeois. Calamity James affirme également que beaucoup d'hétéros fréquentent les Négociants. Finalement, les établissements tenus par le Baron étaient fréquentés par 70% d'hétéros. De plus, il entretenait de bonnes relations avec les autres établissements gay, il se faisait de la publicité et ses employés ont également travaillé dans ces autres lieux. Ce réseau de lieux n'a donc rien d'un ghetto.

Le processus s'est poursuivi et même accentué en 2003 comme nous venons de le voir.

« Les 'gayttos', les lieux exclusifs, c'était il y a 10 ans ou plus, Aujourd'hui, la tendance est au 'gay friendly', au mélange, au '50 / 50' (moitié gay, moitié hétéro), à la tolérance »

[Camille Krafft, 2003, p.29].

La plupart des lieux sont donc mixtes et les quelques lieux à dominante gay qui restent sont également fréquentés par des hétéros. Par exemple, le sauna Top Club organise maintenant lui aussi des soirées pour couples hétérosexuels et, selon son patron, cette ouverture peut

permettre d'amener quelque chose, un plus, une réflexion. C'est ainsi que, selon lui, grâce aux gay, lors des soirées pour couples mixtes, les gens osent davantage parler de sexe d'une manière qui va à l'encontre de ce qui est établi, ce qui permet un débat intéressant. Nous sommes donc vraiment loin d'un ghetto gay dans Lausanne [Camille Krafft, 2003, p.19]. Le marquage identitaire de l'espace est très faible et la géographie gay de Lausanne fait davantage penser à la théorie queer qui, plutôt que de se concentrer dans un espace gay, s'infiltrer dans les espaces hétéros. Alain Henguely affirme également qu'il n'y a pas de ghetto à Lausanne, notamment en raison de la taille de la ville. Selon lui, certains lieux peuvent avoir une image de rue ou quartier gay mais la plupart des habitants sont hétéros. Il suffit qu'il y ait quelques établissements gay, des habitants plus ouverts et, grâce au bouche-à-oreille, les gens viennent et une atmosphère de quartier gay se crée. C'est le cas de la rue Tivoli. Les commerçants du quartier défendent les gay car ceux-ci fréquentent également leurs établissements quand ils se rendent dans les lieux gay de la rue. Alain Henguely projette même d'organiser une fête de quartier et une journée portes ouvertes. Nous sommes donc loin d'une attitude ghettoïsante. Précisons encore que, dans les entretiens, lorsque je demandais quels lieux les gens fréquentent, beaucoup de gay m'ont cité de nombreux lieux « hétéro ». Cela démontre qu'ils ne fréquentent pas uniquement des lieux gay ou « gay friendly » et n'ont pas une attitude communautariste. De plus, comme nous l'avons vu plus haut, Sylvie Berrut affirme qu'environ 70% des homos ne fréquentent pas le milieu gay et ses réseaux.

Le terme ghetto est, pourtant, utilisé plusieurs fois dans l'article de Walther mais c'est plutôt dans son sens positif. Par exemple, lorsque Calamity James affirme que, pour ceux de sa génération, la Taverne c'était le ghetto, cela signifie que ce bar était un lieu de réunion où il s'amusait et retrouvait ses amis (p.71).

On observe une peur du ghetto et du communautarisme mais en même temps, dans le cadre de la prévention notamment, ce sont les structures communautaires qui sont utilisées afin que l'opinion public ne voit pas ce qu'il s'y fait. En effet, au début des années 90, les créateurs des soirées Jungle font également de la prévention contre le SIDA lors des soirées. Par contre, les boîtes hétéros ne font pas le même effort d'information car cela gênerait la clientèle (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.65).

Il n'y a donc aucun ghetto à Lausanne et la tendance est, au contraire, à la mixité. En effet, les hétéros fréquentent les lieux « gay friendly » mais également certains lieux gay. Quant aux homosexuels, ils fréquentent des lieux gay, « gay friendly » et hétéros et n'ont donc pas une attitude communautariste. Si le terme ghetto est utilisé c'est plutôt dans son sens positif de lieu où l'on peut vivre sa sexualité librement. Ces accusations irréalistes révèlent une peur de



voir une communauté gay forte et structurée revendiquant une égalité des droits. Cependant, il faut rester prudent et ne pas non plus tomber dans une négation totale de formes de regroupement de la communauté gay car cela signifierait nier l'affirmation publique des gay.

***La sexualité dans les lieux publics : un exemple de la mixité de la géographie gay.***

La géographie homosexuelle ne se limite pas à des quartiers spécifiques mais également aux lieux publics, ce qui remet en question la notion de ghetto.

Comme nous l'avons vu, l'homosexualité ne se limite pas à des quartiers ou lieux gay spécifiques mais se situe également dans les lieux publics. Cela dément également l'accusation de ghetto. Elle remet ainsi en question les distinctions entre privé et public. En effet, les tasses lausannoises font l'objet d'une surveillance de la police qui se charge de garantir l'accès normal aux lieux publics de sorte que les autres usagers ne soient pas choqués par ces pratiques (p.68). Que ce soit à l'intérieur du milieu gay ou à l'extérieur, on accuse cette sexualité d'être refoulée mais on oublie qu'elle est aussi synonyme de liberté et de rupture face aux modes de vie hétérosexuels. De plus, ces lieux sont eux aussi fréquentés par beaucoup d'hétéros, comme l'affirme Calamity James. Si une certaine sexualité de la honte existe bel et bien, elle est due, selon lui, à la honte transmise dans l'éducation hétérosexuelle (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p. 72).

La géographie homosexuelle s'étend donc hors du centre, elle remet en question les distinctions entre privé et public et ces espaces invisibles sont également fréquentés par des hétérosexuels. C'est donc la mixité qui domine, ce qui contredit une fois de plus l'accusation de ghetto.

***Au-delà du ghetto, la lutte pour l'indifférence.***

Comme nous l'avons vu, il n'y a jamais eu de quartier gay à Lausanne et la problématique du ghetto se pose donc moins que dans d'autres villes. Cependant, la plupart des gay lausannois expriment également une volonté de mixité et de dépassement d'un comportement communautariste. La communauté est en effet très diverse et il est important d'inscrire cette problématique dans des politiques et sur un territoire plus larges.

Selon Calamity James, en Suisse les homos ont fait leur chemin et c'est également à la société de grandir pour pouvoir arriver à un stade où l'on est homosexuel « comme on est gaucher ». Cela signifie que, malgré leur statut minoritaire dans les statistiques, les gay

seraient considérés comme des gens parfaitement ordinaires. C'est d'ailleurs un droit à l'indifférence qui est dorénavant demandé, contrairement aux années 70 et 80 durant lesquelles ils se battaient pour un droit à la différence. Il cite un des premiers activistes gay, Jean-Louis Bory : « Le jour où je pourrai draguer un mec dans la rue et qu'il me dira, avec le sourire : 'Excuse-moi, c'est pas mon truc... ' je saurai alors que nous serons libres ». Cela démontre bien la volonté de dépasser le ghetto qui ne sert qu'à mettre en avant les différences, pour se mélanger à une société dans laquelle les gay passeraient inaperçus (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p. 71-72).

La communauté gay de Lausanne est très diverse et ses membres ont depuis longtemps réalisé le besoin de dépasser le cadre d'un ghetto exclusivement gay. C'est pourquoi il n'y a jamais eu de quartiers gay à Lausanne et les lieux ont toujours été, pour la plupart, mixtes. Ils tendent même à devenir de plus en plus mixtes et rares sont les lieux dont la majorité des clients sont gay. Il n'y a que quelques lieux refuges mais, dans tous les cas, ceux-ci sont également mixtes. Les homos recherchent davantage un droit à l'indifférence plutôt que de mettre en avant leur différence. La démarche des patrons du Ma Mère m'a dit le démontre bien. En effet, ceux-ci veulent « être reconnus comme un restaurant gastronomique, pas comme un endroit gay ». Est-ce que ce droit à l'indifférence a donc été gagné ? La présence de ces lieux-refuges nous rappelle que du chemin reste encore à faire pour atteindre cette indifférence. En effet, l'homophobie se fait plus discrète et subtile, elle peut quelques fois se résumer à un regard indiscret mais elle n'en reste pas moins difficile à supporter. De plus, les suicides d'homosexuels sont encore nombreux et, en particulier dans le monde du travail, les gay sont victimes de discriminations. Sans aller jusqu'à un ghetto gay, il y a donc encore un besoin de pouvoir se réfugier dans des lieux où l'on peut vivre sa différence sans se soucier du regard que l'on nous porte (Camille Krafft, 2003, p.19). Cependant, Alain Henguely affirme qu'il faut éviter les lieux cachés comme c'était le cas dans le passé car c'est en s'assurant et en n'ayant pas peur de se montrer au grand jour que les gay feront évoluer les choses.

De nos jours, c'est donc la mixité qui domine et il est important d'inscrire l'étude de la mixité et de l'homosexualité dans des problématiques plus larges que celles d'un quartier gay. Selon Sylvie Berrut, c'est notamment la mise en application de la loi sur le partenariat enregistré, l'adoption, l'inclusion de l'homophobie dans la loi contre le racisme et la recherche d'une plus grande visibilité dans les politiques de santé qui vont occuper la LOS dans l'avenir proche. Cependant, la présence de plusieurs lieux refuges à Lausanne nous rappelle que l'homophobie est toujours présente et que le combat pour l'indifférence n'est pas encore gagné. De même, il y a un risque, dans cette recherche d'indifférence, d'exclure ceux

qui, en raison de leur style ou façon d'être (fille masculine, garçon efféminé, travesti, Drag Queen), ne permettent pas de passer inaperçu parmi les hétéros. Ces personnes sont en effet souvent l'objet de moqueries et sont accusés, comme nous l'avons vu plus haut, de renforcer les préjugés des hétéros. Le Baron affirme, par exemple, que les personnes extravagantes n'aident pas à l'intégration. Cependant, n'oublions pas que ces personnes font également partie de la diversité de la communauté gay et que chacun a le droit d'exprimer son identité à sa façon. Comme l'affirme Alain Henguely, il sera difficile de lutter contre l'homophobie si les gay sont déjà homophobes entre eux.

### *Des réseaux à l'échelle de l'établissement.*

Je n'ai malheureusement pas trouvé d'informations concernant les processus à l'œuvre à l'échelle du logement à Lausanne. Cependant, à l'échelle d'une discothèque ou d'un bar, on observe des stratégies intéressantes qui mériteraient de faire l'objet de prochaines études.

Le Baron affirme, par exemple, que, dans le Johnnies's, on observait une séparation entre homos, hétéros et indécis. Puis, vers 2h du matin, tout le monde se mélangeait. De nos jours, les différences et les regroupements selon le style de la personne s'observent également davantage à l'échelle d'un établissement.

Mon travail concerne les échelles internationale, nationale et, surtout de la ville, mais il serait intéressant d'étudier ces phénomènes à l'échelle de l'établissement dans de prochaines recherches.

A Lausanne, la spatialité gay est donc, d'une façon générale, passée d'un état de persécution à un état de reconnaissance et finalement à une recherche d'indifférence, ce qui s'est traduit dans l'espace par le passage des interstices à la volonté d'aller au-delà du ghetto gay sans passer par la création d'un quartier gay, notamment en raison de la grande mixité qui caractérise les homosexuels. Les réseaux gay n'ont donc jamais été coupés des autres réseaux sociaux et cela est particulièrement le cas de nos jours. Il existe toutefois toujours des formes de ségrégation et des lieux refuges à dominante gay traduisant l'homophobie malheureusement encore actuelle mais également la volonté de se retrouver avec des personnes « semblables ». Cela n'implique cependant ni ghettoïsation ni communautarisme. Précisons ici que je n'ai rien trouvé sur la migration dans les grandes villes de Suisse et sur la problématique entre anonymat et solitude. Il serait donc intéressant dans de futures recherches de s'y arrêter car beaucoup de gay déménagent dans les principales villes gay de Suisse et y trouvent liberté, rencontres et anonymat mais, également, solitude. Cependant, contrairement aux grandes métropoles des principaux pays occidentaux, les villes suisses restent à échelle

humaine et, pour les migrants nationaux, la ville ou le village d'origine n'est jamais très loin car les distances sont courtes en Suisse. Cela permet d'éviter en partie la solitude mais cela signifie aussi, dans le cas de la Suisse, une diminution de l'anonymat. Malgré l'absence d'application de la théorie queer sur les villes suisses, on peut également affirmer que la création d'espace gay et gay friendly ainsi que la mixité qui caractérisent la ville de Lausanne répondent à sa volonté de bouleversement des normes spatiales hétérosexuelles.

#### **3.2.4. Les réseaux économiques.**

Je vais m'arrêter plus précisément dans ce chapitre sur les réseaux gay liés à l'économie car ce domaine joue un rôle important dans la géographie gay à Lausanne. Tout d'abord, je vais m'intéresser aux impacts socio-économiques des gay dans la ville. Je m'interrogerai ensuite sur le développement de l'économie rose qui peut à la fois être un signe d'émancipation comme de commercialisation croissante. Finalement, je m'arrêterai sur l'élitisme social au sein de la communauté et la critique qui y est liée.

##### ***Impacts socio-économiques de la communauté gay sur le tissu urbain lausannois.***

Contrairement aux grandes villes dont nous avons parlé plus haut, les homosexuels n'ont pas entraîné de gentrification à Lausanne. Ces phénomènes n'ont en effet pas lieu dans cette ville. Ils ont malgré tout eu des impacts socio-économiques importants sur la ville de Lausanne.

Ils ont tout d'abord fait de ce chef-lieu un endroit amusant et en vogue, notamment grâce aux soirées de renommée internationale qu'ils ont organisées. En effet, comme l'explique DJ Mandrax, plus que le reste de la population, les homos aiment sortir, se retrouver entre eux et faire la fête. Pour lui, c'est le meilleur public car il danse et écoute mieux. Ce sont donc eux la composante la plus importante des fêtes de la nuit et qui jouent donc un rôle très important dans l'animation de la ville. Ils y ont également créé des restaurants, bars ou saunas réputés dans tout le pays et même hors de ses frontières. Tout cela a fait de Lausanne une ville reconnue dans le monde gay et ainsi beaucoup d'homosexuels se rendent à Lausanne, ce qui stimule le développement.

Ce sont eux aussi qui ont rendu vie à des lieux qui avaient de la peine à tourner. C'est le cas du MAD qui a retrouvé la pêche grâce aux soirées Trixx et Jungle (p.65).

Ils ont également transformé l'atmosphère des saunas qui, auparavant, étaient des lieux sordides et sales pour en faire des lieux de rencontre ouverts, propres et classes. Par exemple, le patron du Top Club a fait de ce sauna un lieu de rencontre BCBG (p.69).

Le Saxo attire aussi une clientèle jeune cadre. On y mange bien et on s'y amuse, ce qui renforce également l'image de Lausanne comme ville animée et en vogue (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.64-71).

Le patron du Ma mère m'a dit affirme que « Les gay qui sortent représentent une clientèle éphémère, qui fait régner sa loi. Aujourd'hui, ce sont eux qui façonnent les tendances ». Les gay influencent donc ce qui va devenir à la mode dans une ville car ils lancent la tendance et elle est souvent suivie ensuite par le reste de la population. Cela est particulièrement vrai pour le monde de la nuit avec les nombreuses soirées qui ont eu lieu et les établissements qui se sont ouverts (Camille Krafft, 2003, p.19).

Il n'y a donc pas eu de gentrification à Lausanne. Cependant, les gay ont eu de nombreux impacts, notamment dans l'animation de la ville de Lausanne qui est devenue un lieu en vogue, dans la renaissance ou le changement d'atmosphère de certains lieux ainsi que dans le lancement de nouvelles tendances en particulier dans le monde des soirées et dans l'ouverture de nouveaux établissements.

### ***Entre business et émancipation, la complémentarité de l'économie rose lausannoise.***

Cette influence sur la ville de Lausanne et le développement de nombreux lieux gay nous amènent à nous demander si tout cela est un signe d'émancipation de la communauté gay ou plutôt une commercialisation croissante, un business de plus dans lequel des homos ou des hétéros, loin de tout intérêt communautaire, y trouvent un moyen d'acquérir de nouvelles sources de revenus.

Par exemple, les soirées Trixx et Jungle ont en effet permis au Mad de retrouver la pêche. Le Mad a donc trouvé un moyen de renouveler sa clientèle et d'acquérir de nouveaux revenus qui lui ont permis de s'en sortir. Mais est-ce également un signe d'émancipation de la communauté gay ? Nous pouvons affirmer que oui pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les gay ont acquis ainsi un lieu où ils peuvent organiser de grandes soirées, faire la fête, s'amuser et se rencontrer. Ces fêtes ont également permis de faire progresser la lutte anti-SIDA grâce à la prévention qui y est faite. Etant organisées dans une boîte également hétérosexuelle et située dans un quartier en plein développement et proche du centre, ces soirées ont permis le mélange des populations gay et hétéros accompagnée d'une plus grande reconnaissance des

homosexuels. Tout en permettant de mettre en place un certain business et au Mad de trouver un nouveau financement, ces soirées ont donc également contribué à l'émancipation de la communauté gay.

Alain Henguely, le patron du sauna Pink Beach, est un autre exemple de ce business qui ne s'oppose pas à l'émancipation. Il a développé tout un ensemble commercial à la rue Tivoli. La première pierre était le Pink Beach, puis, il a ouvert un sex-shop et un bar. L'intérêt financier n'est évidemment pas absent de cette démarche et il est en train de développer un véritable business. Cependant, cette démarche n'est pas en contradiction avec l'émancipation de la communauté. En effet, ces lieux permettent les rencontres plus facilement et de façon plus hygiénique que dans les tasses. De plus, le sauna n'a plus, comme nous l'avons vu, le caractère sordide qu'avaient beaucoup de saunas à l'époque. C'est un lieu ouvert, propre et accueillant. Les couples y sont d'ailleurs les bienvenus lors de soirées spéciales. Tout cela contribue également à changer les clichés dont les gay étaient victimes. Là aussi, business n'empêche pas l'émancipation.

Il en va de même pour le sauna Top Club. La volonté de créer un endroit BCBG au goût des banquiers et des professions libérales ne cache évidemment pas un intérêt financier. Cependant, cela a également permis d'enlever le caractère sordide des anciens saunas et il en a fait, tout comme le Pink Beach, un lieu ouvert et hygiénique en plein centre-ville.

La Saxo aussi vise une clientèle plutôt bourgeoise mais, en même temps, cette ouverture permet également le mélange entre homos et hétéros dans un bar-restaurant accueillant (loin de l'image du bar sombre où règne la culpabilité), ce qui contribue à détruire les clichés dont sont victimes les gay. De plus, c'est également un lieu où les homos peuvent se rencontrer, se retrouver, faire la fête, partager (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.64-71).

Contrairement aux autres, le bar des Négociants ne s'est pas développé en visant une clientèle bourgeoise. Au contraire, c'était un lieu populaire et ouvrier dont l'ambiance était totalement différente de celle du Saxo et du Top Club. L'esprit communautaire y était très fort, c'était non seulement un lieu de rencontre et d'échange mais également un lieu de lutte pour se faire accepter. Cependant, comme dans tout établissement commercial, l'économie ne devait pas être négligée. De plus, dans les années 90, son ambiance est devenue moins populaire, plus cosy et le bar est fréquenté par les hétéros. Le patron est sûr de son affaire, refuse l'étiquette de commerçant gay et l'esprit de lutte a disparu. Le bar a-t-il pour autant perdu son esprit communautaire au profit du business ? Il s'est plutôt simplement adapté à l'air du temps et son esprit communautaire est moins révolutionnaire, plus ouvert. Il constitue un lieu de rencontre entre gay ainsi qu'entre homos et hétéros.

L'association des commerçants gay de Lausanne permet également à la fois de développer un certain business rose tout en permettant l'émancipation de la communauté gay car les membres ont compris que c'est en s'associant qu'ils pourront défendre leurs intérêts. Elle est donc une preuve d'un esprit communautaire. Celle-ci a organisé en 1992 un réveillon composé de la soirée Jungle au Mad, saunas nocturnes, brunch au petit matin et les transports publics compris. Il y a donc une collaboration non seulement entre les différents établissements gay mais, également avec la ville de Lausanne (les TL dans cet exemple). L'intérêt est bien sûr économique mais cela permet aussi le partage, les rencontres, l'intégration et la mixité.

La population gay a elle-même beaucoup changé. Comme l'affirme Calamity James, les jeunes homos sont plus individualistes et vivent différemment. Les projets collectifs et les grands mouvements ont, en effet, perdu de l'ampleur. Moins militante, la nouvelle génération préfère s'éclater branchée au Mad (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p. 71-72). Cela ne démontre pas forcément la perte d'un esprit communautaire au profit d'une logique purement consommatrice de lieux gay. Les grands mouvements ont laissé la place à des associations, les manifestations existent toujours, les gens se réunissent, discutent et continuent de s'investir pour défendre leurs droits. La façon de faire a simplement changé, elle s'est adaptée à l'air du temps mais n'a pas disparu.

En 2003, ce phénomène a pris une grande ampleur. Comme nous l'avons vu, de nombreux établissements sont devenus « gay friendly ». Cela est bien sûr le signe d'une plus grande ouverture et d'une intégration. Les homos se sont émancipés autant sur le plan social grâce à la mixité croissante avec les hétéros qu'économique car ils ont développé toute une scène commerciale gay. Cependant, comme l'affirme le patron de deux établissements branchés, le Jet Lag et le Pur, cette croissance d'établissements « gay friendly » est aussi une affaire de mode et d'intérêt commercial. L'homosexualité est à la mode et les gay façonnent les tendances donc ouvrir un établissement « gay friendly » permet non seulement de toucher de nouvelles sources de revenus (les gay étant par définition riches et dépensiers) mais également d'en faire un lieu à la mode qui, par conséquence, aura du succès.

« Et puis, il y a l'aspect commercial, que personne ne cherche à nier. L'image mi-cliché, mi-réalité du gay cadre d'entreprise, sans famille à charge et friand de sorties a marqué les esprits commerçants depuis quelques années ». [Camille Krafft, 2003, p.19].

L'office du tourisme vend également Lausanne comme une ville gay aux pays Anglo-Saxons. Comme dans le cas d'Amsterdam, cela est le signe d'une ouverture de la ville par rapport à

l'homosexualité mais cette ouverture révèle également un intérêt commercial (Camille Krafft, 2003, p.19). La situation est donc ambiguë entre business et émancipation. Les deux processus ne s'excluent pas l'un l'autre mais le juste milieu est difficile à trouver. Une trop grande commercialisation pourrait entraîner la perte d'un esprit communautaire.

Finalement, nous avons vu plus haut le développement de zones de regroupement. Celles-ci peuvent être le signe d'une volonté de créer de petites enclaves gay où les personnes peuvent aller d'un établissement à l'autre facilement, se retrouver et s'y sentir en sécurité. Le regroupement, même s'il reste très flou, peut être également le signe d'une affirmation identitaire. Cependant, il faut garder à l'esprit que le phénomène du regroupement de lieux correspond aussi à deux types de stratégies : la recherche d'économies d'agglomération ou de localisation (qui désigne le regroupement spatial d'entreprises travaillant dans le même domaine et qui ont intérêt à se regrouper pour profiter en commun de nombreuses ressources) et le principe de différenciation minimale (qui suggère que des commerçants concurrents qui proposent les mêmes produits et ont ainsi les mêmes clients potentiels minimisent la distance qui les sépare et tendent à se concentrer). Ces différents commerçants travaillent en effet dans des domaines semblables (restauration, vie nocturne, sexe, mode), proposent donc des produits semblables et visent les mêmes clients potentiels gay ou « gay friendly ». C'est par exemple le cas de la rue Tivoli principalement spécialisée dans le domaine du sexe et dont les clients sont gay.

Que ce soit au Mad, au Pink Beach, au Top Club, au Saxo, aux Négociants, dans l'association des commerçants gay, dans le tourisme, dans les nouveaux lieux créés en 2003 ou avec le phénomène de regroupement des lieux, tous ces exemples sont à la fois révélateurs du développement d'un business rose et des signes d'émancipation. De plus, ces lieux sont fréquentés par une grande diversité de personnes qui ne correspondent pas toutes au cliché du gay riche et consommateur. Les lieux et les individus ont donc changé mais ils se sont juste adaptés à l'air du temps et cela n'entraîne pas forcément la perte d'un esprit communautaire. Il faut cependant rester prudent car une trop forte commercialisation pourrait engendrer des clivages économiques importants au sein de la communauté gay et, suite à la perte de l'esprit communautaire et solidaire qui anime les lieux, la disparition de ces lieux. En effet, comme nous l'avons vu, dans de nombreuses villes, le but des entreprises n'est pas l'émancipation mais avant tout gagner de l'argent. Il en résulte donc l'exclusion de nombreux homosexuels et l'abandon du dollar rose lorsqu'il ne rapporte plus assez. Il est donc nécessaire de trouver un équilibre entre business et émancipation car ces deux processus ne sont pas contradictoires et



peuvent même se renforcer l'un l'autre tant que l'on ne tombe pas dans la seule logique du profit.

***Une communauté bourgeoise, exclusive et normative où la réussite est facile ? : diversité, opposition et esprit communautaire à Lausanne.***

A côté d'une volonté d'émancipation, l'économie rose représente un business important à Lausanne et, même si le phénomène n'est pas encore aussi important que dans d'autres villes, il en résulte, dans certains lieux, une forme d'élitisme social au sein de la communauté et l'exclusion de certains de ses membres qui ne correspondent pas aux normes qu'elle véhicule. Ce n'est heureusement pas le cas de toute la communauté. L'image de réussite facile est elle aussi mise à mal par plusieurs exemples.

Selon Jeffrey, typographe de profession, tout passe, tout casse, tout lasse dans le ghetto homo très sensible aux modes. Selon le patron du Ma mère m'a dit, ce sont les gay qui façonnent les tendances et qui font donc régner leur loi (Camille Krafft, 2003, p.19).

Comme l'explique Alain Henguely, la réussite n'a pas été facile, il a fallu s'investir et un gros travail a non seulement été fait mais se fait encore chaque jour pour maintenir et continuer à se développer. Son sauna a, par exemple, été victime de deux incendies intentionnels et il a fallu chaque fois repartir.

Beaucoup de commerçants croient réussir facilement ou faire repartir leur établissement en créant un établissement gay ou en y organisant des soirées gay. C'est ce que l'on observe en 2003 avec les nombreuses ouvertures de lieux « gay friendly ». Cependant, il ne suffit pas d'exploiter un bon filon ou une mode pour réussir. Tout d'abord, la plupart des gay ne correspondent pas à ce cliché et on ne rentre pas aussi facilement dans le réseau gay. Si la stratégie n'est que commerciale, il sera boudé et ne tiendra pas longtemps. C'est le cas des soirées gay organisées au Santorius Club. Le Ma Mère m'a dit est également mal vu de nos jours en raison du refus de ses patrons d'être reconnu comme établissement gay.

Ce consumérisme est donc très critiqué à l'intérieur de la communauté gay et de nombreux homos s'opposent à un développement uniquement commercial des lieux et soirées. La consommation, la superficialité, l'importance de l'apparence et de la mode notamment font, bien sûr, partie de la communauté gay et certaines personnes en souffrent car elles en sont plus ou moins exclues en raison de leur non-conformité à ces normes. « Il y a des lieux qui réclament une certaine sophistication (look branché, cuir, fétiche) et donc une certaine initiation. Mais même dans ces lieux spécialisés, le brassage social existe. La classe moyenne supérieure m'y semble cependant sur-représentée » [François Wasserfallen].

Cependant, ces caractéristiques ne la résument pas et non seulement, les gay ne sont pas tous de riches consommateurs superficiels mais, en plus, même les personnes qui en auraient les moyens, s'opposent à une glorification de la consommation et ne négligent pas les aspects sociaux et politiques. De plus, comme nous l'avons vu avec Alain Henguely, la réussite facile n'existe pas et, si le but n'est que commercial, les lieux sont boudés et ne tardent pas à fermer. Il s'agit donc pour les patrons de non seulement ne pas se limiter au marché gay vu la tendance actuelle et les besoins économiques mais également de ne pas négliger une forme d'esprit ou de solidarité communautaire pour que leurs établissements trouvent leur place au sein du réseau de lieux gay.

Les homosexuels ont donc eu à Lausanne des impacts socio-économiques importants sur la ville, notamment dans l'animation de la ville, la renaissance de certains lieux et les nouvelles tendances. Ce développement est à la fois le signe d'une émancipation de la communauté gay à Lausanne et un indicateur d'une commercialisation croissante. Les deux ne sont pas contradictoires et, contrairement à d'autres villes, ces processus n'ont pas entraîné la perte d'un esprit communautaire à Lausanne. Cependant, il faut rester prudent et tenter de garder un équilibre entre ces deux notions sinon les lieux courent le risque de disparaître. On observe, malgré tout, quelques formes d'élitisme social à Lausanne et les individus ne correspondant pas à certaines normes se trouvent exclus. Heureusement, beaucoup s'opposent à ce développement et émettent des critiques contre un comportement consumériste. De plus, la réussite n'est pas facile, c'est pourquoi un établissement dont l'optique n'est que commerciale sera rapidement exclu du réseau de lieux gay et disparaîtra.

Nous avons donc vu dans ce chapitre 3.2. par quels processus ce réseau de lieux en Suisse et, plus précisément, à Lausanne s'est mis en place aux échelles internationale, nationale et de la ville ainsi que les différents tropismes qui orientent ce réseau. Nous avons vu également qu'il existe une diversité de réseaux en raison de la mixité au sein de la communauté gay lausannoise et vis-à-vis du reste de la société. Finalement, l'économie a une place importante dans ces réseaux ainsi que dans la communauté gay car elle oriente leur développement. Il existe donc à Lausanne des lieux gay, des réseaux et un ensemble de pratiques qui les soutiennent mais ces éléments relèvent-ils d'un certain niveau d'urbanité ? Et quelles en sont les temporalités ?

### **3.3. Niveaux d'urbanité et temporalités.**

Nous allons nous intéresser ici à ce qui influence la présence gay en Suisse et, plus précisément, dans la ville de Lausanne et à son évolution dans le temps. Je m'intéresserai tout d'abord à la problématique du niveau d'urbanité ainsi qu'aux autres différents facteurs qui influencent cette présence. Puis, dans une deuxième partie, je m'arrêterai sur les temporalités différentielles qui apparaissent dans l'évolution de ce phénomène au cours de l'histoire.

#### ***Une troisième place pour la scène gay lausannoise : niveau d'urbanité et diversité des facteurs.***

Dans le cas de Lausanne, je n'ai pas pu non plus quantifier le nombre d'homosexuels dans les villes. La seule information qui a pu être retenue est le nombre de 10% qui désigne le nombre d'homosexuels dans la population. Cependant, il est toutefois possible d'étudier quels facteurs influencent cette présence. Parmi ces facteurs, le niveau d'urbanité joue un rôle important comme nous allons le voir mais ce n'est pas le seul facteur qui influence la présence gay dans une ville. En effet, d'autres facteurs, sur les lesquels nous allons nous arrêter, interviennent et ne sont pas toujours corrélés entre eux et au niveau d'urbanité.

#### ***Niveau d'urbanité.***

Tout d'abord, le niveau d'urbanité joue, en effet, un rôle important.

Si la population gay est de 10% alors il est logique de penser que, plus le nombre d'habitants de la ville augmente, plus le nombre d'homosexuels augmente aussi. Cela signifie que le poids démographique joue un rôle important. De plus, les villes de Genève et Lausanne citées dans l'article de Walther font partie des principales villes de Suisse. C'est d'abord en Suisse alémanique puis à Genève et, ensuite, à Lausanne que les réseaux se sont développés (p.8). On peut deviner que par Suisse alémanique, c'est avant tout à Zürich que l'auteur fait référence. C'est également à Zurich et Berne que les saunas ont commencé à s'ouvrir et à ne plus se cacher. Selon le Baron, Zurich joue le rôle de deuxième capitale de la Suisse car c'est une ville très évolutive et c'est là que tout se passe. Lausanne est également le chef-lieu du canton de Vaud. En raison du manque de lieux de rencontre, les homosexuels vivant dans la campagne romande viennent fréquenter les tasses de Lausanne (*Lausanne, capitale gay*, 1992, p.68).

Pour voir quelle est la place de Lausanne par rapport aux principales villes suisses, j'ai classé les 11 villes qui apparaissent dans deux sites gay selon le nombre d'habitants et selon le nombre de lieux gay. Selon le nombre d'habitants, l'ordre des villes est le suivant : Zurich,

Genève, Berne, Lausanne, Lucerne, Lugano, Bienne, Fribourg, Neuchâtel, Sion, Delémont. Selon le nombre de lieux gay, l'ordre est différent : Zurich, Genève, Lausanne, Berne, Fribourg, Lucerne, Neuchâtel, Sion, Lugano, Bienne, Delémont. Pour Zurich et Genève, le poids démographique est donc pertinent. On observe ensuite une inversion entre Lausanne et Berne mais les différences sont quasiment insignifiantes et les deux villes sont très proches. Par contre, la ville de Fribourg se retrouve en 5<sup>ème</sup> position pour le nombre de lieux gay alors qu'elle n'est qu'en 8<sup>ème</sup> position selon le nombre d'habitants. Le critère démographique n'est donc pas pertinent ici. Lucerne qui, quant à elle, se situe en 5<sup>ème</sup> position pour le nombre d'habitants, se retrouve derrière Fribourg en 6<sup>ème</sup> position. Les villes de Neuchâtel et de Sion, respectivement en 9<sup>ème</sup> et 10<sup>ème</sup> positions, selon le nombre d'habitants, se retrouvent en 7<sup>ème</sup> et 8<sup>ème</sup> positions devant Lugano et Bienne (pourtant en 6<sup>ème</sup> et 7<sup>ème</sup> positions selon le nombre d'habitants). Le poids démographique de ces six villes ne joue donc pas de rôle dans l'importance de la présence gay. Finalement, Delémont se retrouve en 11<sup>ème</sup> position dans les deux cas. Le poids démographique joue donc un rôle pour les quatre plus grandes villes de Suisse et pour Delémont. Cela signifie que, si, comme je l'affirme plus haut, le nombre de gay dans chaque ville est proportionnel à la taille de la population, leur nombre n'influence pas forcément la quantité d'établissements gay que l'on trouve dans la ville sauf pour les quatre plus grandes villes et Delémont. Pour la ville de Lausanne ce critère est donc pertinent. Pour les six autres villes, des critères différents, tels l'histoire, l'imaginaire ou l'ouverture de la ville, entrent en jeu et il serait intéressant de s'y arrêter dans de prochaines études.

Alain Henguely affirme également qu'il est important d'adapter le type de commerce à l'endroit où on veut le créer. Par exemple, une boulangerie gay peut s'ouvrir dans un village mais pas un sauna comme le Pink Beach ou alors, comme l'affirme le Baron, il est possible de faire un restaurant ou un bar gay dans une ville comme Montreux mais une discothèque ne réussira pas à tourner. Il ajoute que, plus la ville est petite, plus les lieux gay seront mixtes. On ne trouve donc des lieux uniquement gay que dans les grandes villes telle Zurich.

### *Autres facteurs en jeu.*

Nous allons maintenant nous intéresser aux autres facteurs qui influencent la présence gay dans une ville.

L'histoire de la Suisse n'a pas favorisé la création d'un quartier gay. En effet, l'homosexualité a longtemps été condamnée et vue comme une maladie. Par exemple, alors que l'homosexualité n'était quasiment plus tabou à Berlin dans les années 20, en Suisse, les gay tombaient sous le coup du Code pénal (p.8). Des homosexuels se sont sûrement réfugiés en Suisse durant la Deuxième Guerre, cependant, je ne dispose pas d'informations à ce sujet.

L'ouverture d'esprit des différentes régions et villes a joué un rôle important. Les cantons du Valais et du Jura bernois ainsi que la ville de Fribourg ne sont pas du tout ouverts à l'homosexualité, selon Walther. C'est pourquoi, malgré la présence de villes importantes dans ces cantons et la taille de Fribourg, les réseaux gay sont très peu présents dans ces lieux. A l'inverse, les villes de Genève et Lausanne sont plus ouvertes à ce phénomène qui a donc pu s'y développer davantage (p.64). Dans la ville de Lausanne par exemple, l'ancienne syndic a pris la défense des soirées Jungle et voyait le développement de la scène gay dans sa ville comme un signe de tolérance (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.67). En 2003, la ville de Lausanne est toujours aussi ouverte et la scène gay s'est considérablement développée. Le patron du Ma Mère m'a dit affirme d'ailleurs que Lausanne a un esprit d'ouverture et de cohésion exceptionnel (Camille Krafft, 2003, p.19). Cependant, en étudiant comme je l'ai fait plus haut, le lien entre le nombre d'habitants et le nombre d'établissements gay, on se rend compte que la situation de Fribourg a changé puisque malgré son relativement petit nombre d'habitants elle possède beaucoup d'établissements gay. On peut en déduire que la ville s'est davantage ouverte à ce phénomène au fil du temps.

Quant au domaine touristique, la ville s'est d'ailleurs ouverte au tourisme gay et les offices du tourisme vendent Lausanne comme une capitale gay. Cela fait donc de la publicité pour les établissements existants, encourage l'ouverture de nouveaux lieux et stimule la venue de nombreux homosexuels à Lausanne (Camille Krafft, 2003, p.19). Le Pink Beach collabore par exemple avec l'office du tourisme et certains hôtels lausannois.

Si la ville de Lausanne est devenue capitale gay de Romandie c'est en grande partie grâce à sa réputation, notamment celle de ses fêtes, de ses saunas et de ses tasses. En effet, nous avons vu que les Jungle sont réputées dans toutes l'Europe et, à l'étranger, les Lausannois ont une image de personnes qui savent s'éclater et faire la fête (p.64-65). Cette image de ville de fête dont les lieux gay sont nombreux ressort bien dans le témoignage de Jeffrey, un gay venu s'établir en Suisse : « Quand je suis arrivé à Lausanne, ma vie a changé grâce au nombre de lieux de rencontre. Puis à l'usage, la capitale est redevenue une petite ville ». Lausanne lui paraissait grande en raison de sa réputation et ce n'est qu'en vivant dans la ville, qu'il a réalisé qu'elle était en fait une petite ville (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.67). C'est aussi la réputation d'un homme dans cette ville qui peut lui donner une image de grande ville gay. A Lausanne, c'est le Baron, qui a animé les soirées lausannoises durant plus de 20 ans, qui a joué ce rôle. Il a tenu de nombreux bars, discos et restaurants. Dans chacun, grâce à son charisme il a réussi à y créer une atmosphère unique et c'est, pour cela que lui, ses établissements et donc la ville de Lausanne ont acquis une réputation internationale. Un bar a également eu une réputation particulière qui a voyagé jusqu'à San Francisco ; c'est les

fameux Négociants dont nous avons déjà beaucoup parlé. Ce bar a donc, de part sa réputation, fait connaître la ville de Lausanne au-delà des frontières. En 2003, Lausanne a toujours une réputation de ville ouverte et de fête, en grande partie grâce à ses Jungle et aux Trixx qui continuent à attirer les foules ainsi qu'à ses saunas. Les offices du tourisme renforcent également cette image et réputation de Lausanne, comme nous venons de le voir (Camille Krafft, 2003, p.19). Alain Henguely ajoute qu'il suffit de quelques établissements gay, d'habitants du quartier ouverts et, grâce au bouche-à-oreille, les gens viennent. C'est ainsi qu'une atmosphère de lieux gay se crée malgré la majorité d'hétéros. Il ajoute que Lausanne a une image de ville où tout est bien organisé et dont l'esprit est suisse romand. A l'inverse, Genève est, selon lui, trop française et trop métropolitaine. De nos jours, les Négociants ont fermé et le Baron n'est plus aussi connu, ce qui révèle la fin d'une époque. Cependant, des hommes comme Jacques Carando contribuent eux aussi à maintenir cette réputation de Lausanne. De plus, la scène gay de Lausanne existe maintenant depuis plus de 30 ans et la ville a donc eu le temps de se construire une certaine image et réputation.

Cet imaginaire et cette réputation de la ville de Lausanne et de ses lieux gay s'est répandue dans le monde en grande partie grâce aux réseaux sociaux des gay et, notamment, le bouche-à-oreille. Le bouche-à-oreille et les réseaux sociaux gay jouent un rôle toujours aussi important en 2003. Il en va de même à l'échelle de la ville pour le développement des établissements gay ou « gay friendly ». En effet, selon Krafft, d'un jeune établissement à l'autre, de clients en restaurateurs, l'écho se répète. C'est donc par le même processus que se développent les établissements en ville. A travers le bouche-à-oreille, un établissement sera alors réputé, critiqué ou boudé (Camille Krafft, 2003, p.19).

Selon Sylvie Berrut, s'il n'y a pas de quartier gay à Lausanne, c'est aussi simplement car il n'y a pas de volonté de se regrouper dans un quartier. La volonté individuelle joue, selon elle, un grand rôle.

Tous ces facteurs ont donc, en plus du niveau d'urbanité, influencé le niveau de présence gay dans la ville. Ces facteurs sont la plupart du temps corrélés entre eux et au niveau d'urbanité mais ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, la ville de Genève est caractérisée par une ouverture envers l'homosexualité, son niveau d'urbanité est plus grand que celui de Lausanne et, pourtant, c'est la ville de Lausanne qui est reconnue capitale gay. Les facteurs de réputation, d'ouverture et de niveau d'urbanité ne sont donc pas corrélés.

Malgré l'absence de quartier gay, les cas de la Suisse et, en particulier, de Lausanne sont donc très intéressants. De plus, comme nous l'avons vu plus haut, il ne faut pas non plus oublier l'importance de ne pas se limiter aux seuls quartiers gay pour diverses raisons : le fait que la plupart des gay ne vivent et ne travaillent pas dans des quartiers gay (à Lausanne,

même si l'on peut délimiter des formes de regroupement de lieux gay, la plupart des homosexuels n'y vivent et n'y travaillent pas), la notion de communauté imaginée (notion très importante dans le cas de Lausanne comme nous l'avons vu), l'importance de la sphère culturelle, les différences internes à la communauté (les communautés gay ne sont pas des blocs monolithiques et celle de Lausanne ne fait pas exception), la perte de l'image de marque des quartiers gay et la stigmatisation dont ont été victimes ces quartiers.

*Des interstices au dépassement du ghetto : des temporalités différentielles entre une mixité croissante et la persistance de certaines barrières.*

#### *Changements de statut et dans l'espace.*

Comme nous l'avons vu, la géographie gay de Lausanne a changé au cours de l'histoire. Les gay ont, comme dans les pays traités précédemment, passé d'un état de persécution à un état de reconnaissance et finalement à une recherche d'indifférence mais cela s'est traduit dans l'espace par le passage des interstices à une volonté d'aller au-delà du ghetto. Elle n'a donc pas passé par le stade du ghetto. Nous avons vu, en effet, que les homosexuels ont longtemps été persécutés en Suisse et qu'ils ont dû se battre pour gagner une reconnaissance. Celle-ci a eu lieu, de nombreux réseaux de lieux se sont développés et Lausanne est devenue capitale gay. Cependant, aucun quartier gay ne s'est formé. Puis, avec les années, est apparue une volonté de s'ouvrir aux hétéros (même si déjà dans le passé la plupart des lieux étaient mixtes) et de sortir d'une image de lieux sordides, cachés et marqués par la honte. C'est ce qu'il s'est passé car, de nos jours, la majorité des lieux gay lausannois sont ouverts, mixtes et accueillants. Il n'y a donc pas eu besoin de passer par le stade du ghetto pour vouloir le dépasser. Cependant, malgré ces changements géographiques, certaines barrières demeurent dans les esprits et ne changent pas aussi vite. Cela se traduit également dans l'espace par la persistance de certaines frontières. Je n'ai pas trouvé beaucoup d'informations sur ce thème mais j'ai tenté d'en dégager quelques exemples pour l'illustrer.

#### *Persistance de certaines barrières.*

Tout d'abord, malgré les changements dans le temps et la disparition de certains lieux, beaucoup de ces lieux restent gravés dans la mémoire de ceux qui les ont vécus. Ils continuent donc d'exister, de rester vivants à travers les souvenirs de ces personnes. Cette dimension ressort particulièrement dans le témoignage de Calamity James. Beaucoup de lieux qu'il fréquentait, tels la Taverne, le Johnnie's ou les Négociants n'existent plus mais sont restés gravés dans sa mémoire et paraissent toujours aussi vivants lorsqu'il en parle. Le mouvement

politique auquel il appartenait n'existe plus mais il en reparle souvent avec un de ses meilleurs amis. Dans la temporalité de la ville, ils ont disparu alors que, dans sa propre temporalité, ils existent toujours. Cela se traduit par une forte nostalgie.

« Il y a une dizaine d'années, c'est chez Jean-Pierre Cloux que nous nous retrouvions. Entre copains, entre amis, entre amants, entre chagrins d'amour. Nostalgie, nostalgie. »  
 [Lausanne, capitale gay, 1992, Alain Walther, p.71].

Parmi ces lieux, le bar des Négociants a, 10 ans après, particulièrement changé mais ses souvenirs sont ceux des Négociants populaires des années 80. On sent même une pointe de regret dans ses paroles.

« Aujourd'hui, Les Négos se croisent les bras – les initiés comprendront ! La pédale moyenne des années 90 joue du saxophone. Le patron a le rire tonitruant du quinquas sûr de son affaire, l'endroit est cosy, un rien à la Laura Ashley. Même les hétéros y viennent volontiers. »  
 [Lausanne, capitale gay, Alain Walther, 1992, p.72].

Cela n'empêche pas, cependant, qu'il reconnaisse et apprécie les changements, notamment la plus grande reconnaissance envers les gay (p.72). Le Baron fait lui aussi preuve d'une certaine nostalgie par rapport à cette époque où, selon lui, les individus de la classe moyenne gagnaient bien, faisaient la fête et étaient moins agressifs qu'aujourd'hui. Comme Calamity James, beaucoup de personnes étaient très attachées aux établissements qu'il a dirigés car il avait beaucoup de contacts avec sa clientèle et les connaissait très bien. Ces lieux sont donc restés gravés dans leur mémoire. Camille Krafft ne parle pas de ce phénomène dans son article, Cependant, le restaurant Ma Mère m'a dit est intéressant à ce sujet. En effet, le Ma Mère m'a dit était un restaurant ouvertement gay. Il a ensuite fermé ses portes et les patrons ont changé. Malgré le fait que ces derniers ne veulent pas être reconnus comme gay mais en tant que restaurant gastronomique, ils ont gardé l'enseigne de l'ancien établissement. Cela prouve que ce lieu gay est resté gravé dans les mémoires et, en gardant ce nom, les patrons pensaient probablement garder ses clients. Cependant, ce lieu est tellement inscrit dans l'esprit comme lieu gay, que beaucoup de ces anciens clients ne comprennent pas la distance que les patrons ont pris avec le milieu et ont décidé de ne plus fréquenter ce restaurant.

Il existe aussi des temporalités différentes entre homos et hétéros. En effet, comme l'explique Alain Henguely, les gay ont une tradition du sauna vieille de 50 ans alors que le phénomène est relativement récent pour les hétéros. Lors des journées mixtes au Pink Beach,



il en a résulté différents problèmes car les hétéros prenaient ces lieux pour des bordels ignorant tout des pratiques gay beaucoup plus respectueuses et n'aboutissant pas forcément aux relations sexuelles. Selon lui, les choses vont changer et, petit à petit, les hétéros vont s'adapter à ces pratiques.

Deuxièmement, malgré les changements en cours et le développement de nombreux lieux de rencontre, les lieux d'interstice de Lausanne existent toujours. En effet, les saunas et, surtout, les parcs ou les toilettes publics font encore de nos jours partie du réseau de lieux gay de Lausanne. Selon Calamity James, cela est dû au fait qu'il existe toujours des hommes mariés menant une double vie et des homosexuels qui ont honte de s'afficher dans les autres lieux. L'éducation dans la honte que beaucoup reçoivent encore y est pour quelque chose. Le plaisir de la transgression et l'attachement à cette forme de sexualité ainsi qu'à ses lieux sont aussi des raisons de la persistance de ces lieux. Ils peuvent en effet être synonymes de rupture et de liberté. Comme nous l'avons vu dans l'article de Camille Krafft, en 2003, beaucoup de choses ont changé, des bars ont ouvert, d'autres ont fermé et la tendance est davantage orientée vers la mixité. Cependant, des lieux à dominante gay continuent d'exister comme les Jungle, les Trixx, le saxo ou le 4310. Camille Krafft parle de lieux refuges (Camille Krafft, 2003, p.19). Cela démontre, comme nous l'avons vu, que notre société n'est pas encore aussi ouverte qu'on le croit et que beaucoup de gay sentent donc le besoin de se retrouver entre eux. Mais cela peut aussi signifier un fort attachement à ses lieux mythiques et un plaisir de se retrouver. Par exemple, selon Alain Henguely, il existe des clients fidèles au Pink beach qui y sont très attachés et le fréquentent depuis plusieurs années. Il ajoute que les gay ont un comportement différent et créent une autre ambiance dans leurs soirées, c'est pourquoi il est important qu'elles ne disparaissent pas. Les lieux refuges et les lieux « gay friendly » peuvent ainsi très bien coexister.

Des barrières persistent aussi au niveau générationnel. Dans le témoignage de Calamity James, on remarque qu'il appartient à une autre génération qui a connu les débuts du milieu gay en Suisse et la lutte pour acquérir des droits. Selon lui, la génération d'aujourd'hui est plus confortable et individualiste. Ils aiment la mode et s'éclatent au MAD. Sa géographie est donc différente car il fréquentait plutôt les parcs et les bars mais pas les grandes boîtes que la nouvelle génération apprécie (*Lausanne, capitale gay*, 1992, Alain Walther, p.72). En 2003, cette tendance de la jeune génération à ne pas rechercher l'entre soi et de faire la fête dans les grandes boîtes comme le Mad s'est confirmée et accentuée. En effet, les soirées Jungle et Trixx ont toujours beaucoup de succès alors que des bars comme les Négociants ont fermé (Camille Krafft, 2003, p.19). Certains anciens regrettent cependant le temps passé. Le Baron, par exemple, regrette l'époque des années 70 et 80 où, selon lui, les gens faisaient plus la fête,

les lieux avaient une meilleure ambiance contrairement à notre époque où les gens sont moins solidaires et ces lieux ont été détruits à cause de la promotion immobilière. Cependant, comme l'affirme Alain Henguely, il n'y a pas d'époque meilleure qu'une autre et les commerces se sont simplement adaptés à notre époque. De plus, les lieux deviennent mythiques, selon lui, uniquement lorsqu'ils ont disparu et les établissements actuels, qui n'ont peut-être rien de mythiques actuellement, le seront probablement dans le futur lorsqu'ils auront à leur tour disparu.

Finalement, nous avons aussi vu que, malgré la mixité croissante, on observe toujours des géographies différentes entre homme et femme. De plus, beaucoup de gay préfèrent toujours vivre à la campagne malgré les nombreuses possibilités que propose la ville.

### **3.4. La Gay Pride 2006 à Lausanne.**

Du 7 au 9 juillet, a eu lieu la Gay Pride à Lausanne. Un mémoire pourrait être fait sur cet événement donc nous n'allons pas rentrer dans les détails. Cependant, la Gay Pride de Lausanne révèle plusieurs éléments dont nous avons parlé plus haut et nous allons donc nous arrêter sur les principaux.

Tout d'abord, les différents lieux gay lausannois dont nous avons parlé ont participé à cet événement et ont collaboré pour l'organisation. Tous ces lieux étaient reliés entre eux en grande partie grâce à internet et aux flyers qui circulaient. Les associations et stands étaient tous regroupés au Village Gay dans le parc de Montbenon. Le défilé a, quant à lui, traversé le centre-ville dans ses rues principales et a réuni entre 10'000 et 15'000 personnes. Les soirées ont eu lieu aux célèbres 4310, au Mad et au « gay friendly » D Club !. Une soirée a également été organisée à la gare du LEB. Il y a donc des lieux et un réseau de lieux. Celui-ci s'est mis en place grâce au travail du Comité des organisateurs qui a réussi à obtenir le soutien de la Municipalité de Lausanne pour le défilé notamment. Les établissements gay, les associations et un certain nombre de bénévoles ont également participé à cette organisation.

La Gay Pride est renommée à l'échelle internationale car elle est fréquentée par de nombreux individus étrangers. De plus, un des thèmes choisis a été « Solidarité avec la Turquie » et des personnalités gay de Turquie ont pu témoigner lors d'une conférence.

C'est également un événement d'envergure nationale car de nombreux établissements, associations et individus d'autres villes y ont participé. Ayant remarqué un certain clivage entre Suisse alémanique et Suisse romande (le Christopher Street Day à Zurich est, par exemple, quasiment inconnu en Suisse romande), les organisateurs ont décidé de réunir les

Suisses allemands et Suisses romands à Lausanne cette année, notamment grâce à la publicité qu'ils ont faite en Suisse alémanique. Cette volonté d'atteindre une envergure nationale s'est aussi traduite dans le nom de la manifestation qui s'appelait cette année « Swiss Pride ». Les organisateurs espéraient également que la manifestation serait l'occasion de parler d'homosexualité dans des villes moins importantes comme Yverdon, Vallorbe ou Moudon.

A l'échelle de la ville, la Gay Pride permet également aux établissements gay de se faire connaître et aux individus d'entrer dans ce réseau de lieux et de personnes. Par exemple, selon Françoise Gaudard, présidente de l'association Lilith, la Gay Pride permet de faire connaître l'association et elle pense y organiser des visites. Elle ajoute que cet événement permet aussi de rencontrer d'autres personnes de la communauté, notamment les Suisses allemands que l'on voit moins souvent. Selon le patron du 4310, cet événement lui permet également de se faire connaître et de s'affirmer. L'entraîneur de l'équipe de volley AB-FAB affirme aussi que la Gay Pride peut permettre une publicité gratuite et de trouver de nouveaux membres.

Cet événement révèle également les nombreux clivages à l'intérieur du milieu gay. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer les différences entre gais et lesbiennes qui se sont surtout vues dans les soirées fréquentées par une majorité d'hommes. On observe également des clivages entre les personnes militantes et celles qui se rendent à la Gay Pride avant tout pour faire la fête. Ce facteur peut être corrélé avec celui de l'âge mais ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, selon Alexandre Dayer, président de l'association Vogay, il ne faut pas oublier que la Gay Pride est un acte politique et il faudrait davantage de militants. Elle révèle également les clivages liés au style des individus et au rejet des personnes n'entrant pas dans les normes. Beaucoup refusent en effet de participer notamment au défilé qui ne sert qu'à renforcer les préjugés, selon eux. Isabelle Borjeat, organisatrice des soirées *Gay Happiness*, affirme en effet qu'elle ne pense pas se rendre à la Gay Pride car, selon elle, cet événement met en avant une volonté de se démarquer et les gay sont vus comme des bêtes curieuses notamment lors du défilé. Selon elle, les revendications sont bonnes mais pas la façon de les faire passer. Une manifestation générale à laquelle les gay participeraient serait préférable. Le Baron est du même avis et, selon lui, le défilé n'apporte rien de positif en matière d'intégration. Il ne sert qu'à donner une image fautive des gay et de renforcer les préjugés notamment à cause des Drag Queen. Il voit par contre d'un meilleur œil les conférences et les films organisés en parallèle. Cependant, la faute est avant tout celle des journalistes qui ne prennent en photo que les Drag Queen, travestis et les personnes les plus extravagantes lors du défilé. Ils ne montrent pas la majorité d'autres personnes qui n'ont rien de différent si ce n'est leur orientation sexuelle et une envie de défiler. De plus, précisons que le défilé permet également d'exprimer la diversité de la communauté gay avec ses associations, commerces et individus, c'est

pourquoi tous y ont une place. Des conflits ont également eu lieu entre associations et commerces gay dans l'organisation de l'événement. Retard dans les démarches, manque de documents et de bénévoles, différends internes ont failli mettre en péril la manifestation. En effet, dans le passé, la Pride était uniquement organisée par les associations et, cette année, selon Sylvie Berrut présidente de LOS, les commerces ont également participé car il y avait moins d'énergie dans les associations. De plus, de nombreuses personnes s'étaient engagées pour cette Pride lors de la dernière Gay Pride à Lucerne mais, en une année, beaucoup se sont démotivées. Le bénévolat ne fonctionne donc pas à long terme. Heureusement, la manifestation a eu lieu mais ces tensions se sont traduites dans l'espace du Village Gay à Montbenon. En effet, selon Frédéric Gloor du site internet « Gayromandie », les boutiques, bars et stands de nourriture occupaient le centre du Village où il y avait le plus de passage et les associations ont toutes été réunies sous le même stand à l'écart, hors de tout passage et mal indiqué. Il s'étonne de voir que ceux qui justifient la manifestation (les associations) ont été mis à l'écart de celle-ci par les organisateurs. Selon lui, cela donne « l'image d'une fête purement commerciale où la part belle est donnée aux stands qui rapportent de l'argent » [[www.gayromandie.ch/mag/ondex.php?id=116&page=1](http://www.gayromandie.ch/mag/ondex.php?id=116&page=1)]. Malgré tout cela, selon une des personnes interrogées, la Gay Pride rassemble les différents membres de la communauté gay et favorise donc la mixité au sein de cette communauté. M. Wasserfallen est du même avis et affirme que la Gay Pride va apporter un fort sentiment communautaire.

La mixité avec le reste de la société est bien sûr centrale dans la Gay Pride puisque c'est l'occasion de se montrer et de se faire connaître à la ville. Le thème cette année était justement la solidarité avec la ville et les habitants de Lausanne, avec la Suisse et avec l'étranger. Le Comité et les établissements gay ont ainsi collaboré avec la ville de Lausanne. De plus, de nombreux événements tels des conférences à l'uni, des concerts rock, des films, des pièces de théâtre et des concerts de musique classique ont été organisés pour favoriser la mixité. Frédéric Gloor ajoute qu'à l'initiative de la Maison de Quartier Sous-Gare, une soirée discussion appelée « La Gay Pride, une provocation nécessaire ? Parlons-en ! » a été organisée une semaine avant la manifestation et a permis de réunir les habitants d'un quartier pour qu'ils donnent leur avis sur ce sujet et entrent en dialogue avec des personnes homosexuelles présentes. Suite au défilé, un culte a aussi été organisé à la paroisse de St-François sous le signe de l'ouverture. Il est intéressant de noter ici que les services communaux auraient préféré voir la manifestation se dérouler le dimanche au bord du lac ou au parc de Milan mais les organisateurs ont insisté pour qu'elle ait lieu le samedi au centre-ville proche des habitants. Selon Alexandre Dayer, la Gay Pride est l'occasion de rencontrer la population, d'ouvrir les gens à une certaine réflexion, notamment de les sensibiliser aux

impacts de l'homophobie et, également de toucher de jeunes gay dans cette population. Il explique que les membres de Vogay vont défiler avec des masques blancs sur lesquels sera écrit, par exemple, un métier (épicier, médecin, garagiste, etc) et ils traîneront un boulet au pied avec une insulte homophobe qu'ils détruiront ensuite. Cela démontre bien cette volonté de mettre en avant le fait que les homosexuels sont M. et Mme Tout-le-monde. Françoise Gaudard met également en avant cette volonté d'échange avec la population. Cependant, selon une des personnes interrogées, la Gay Pride a peu d'impact sur la ville et ne favorise pas la mixité car les personnes homophobes ne vont pas s'y rendre. De plus, l'événement ne dure qu'un weekend et sera donc vite oublié. Les impacts sont plus importants pour la communauté gay car la Gay Pride rassemble les gay de Suisse et d'ailleurs comme nous l'avons vu. Frédéric Gloor se demande plutôt si les Gay Pride ne devraient pas se mélanger maintenant aux autres manifestations existantes. Les chars des établissements commerciaux pourraient, par exemple, rejoindre la Lake Parade ou la Street Parade, les bars et les stands pourraient s'intégrer dans des fêtes locales comme « Le festival de la Cité » et les stands des associations pourraient se tenir sur les marchés. Grâce aux nombreux acquis légaux, il n'y a peut-être plus besoin d'une manifestation purement homosexuel.

Au niveau économique, l'événement a bien sûr eu les nombreux impacts socio-économiques sur la ville dont nous avons parlé plus haut. De plus, une volonté d'émancipation y coexiste avec un certain business. Cependant, selon Alain Henguely, il n'y a pas beaucoup plus de monde qui se rend au Pink Beach durant la Gay Pride et on n'observe pas de changements considérables. La différence réside plutôt dans l'ambiance qui règne au sauna durant la Pride. Des avantages au niveau des prix, notamment avec le Rainbow Inn, sont cependant prévus. Le Baron affirme également qu'il n'y a pas beaucoup de changements dans les clients du Montmartre lors de la Pride car le restaurant est fréquenté par 2/3 d'hétéros. Cependant, nous avons vu dans l'article de Frédéric Gloor que ce sont les stands qui rapportent de l'argent qui ont été favorisés dans le Village au détriment des associations.

La Gay Pride relève également d'un certain niveau d'urbanité car elle a eu lieu dans les principales villes de Suisse et ne pourrait pas être organisée dans une toute petite ville. Les autres facteurs jouent également un rôle dans la géographie des Gay Pride.

La Gay Pride met donc en évidence les différents éléments que nous avons vus dans ce travail. Il serait bien sûr intéressant dans une étude séparée de s'arrêter plus longuement sur chacun de ces éléments. En effet, la première Pride de Suisse a eu lieu à Berne en 1979 et c'est à Zurich qu'est organisé le premier Christopher Street Day en 1994. La première Pride romande a lieu en 1997 à Genève et elle a ensuite eu lieu en 1981 à Lausanne. Ensuite, elles ont été, dans l'ordre, organisées à Fribourg (1999), Berne (2000), Sion (2001), Neuchâtel

(2002), Delémont (2003), Genève (2004), Lucerne (2005), Lausanne (2006) et l'année prochaine, ce sera au tour de Fribourg d'accueillir à nouveau la Gay Pride.

La conclusion de ce chapitre 3 se rapproche beaucoup de celle proposée de façon plus théorique dans le chapitre 2. En effet, il existe donc en Suisse et, plus précisément, à Lausanne un ensemble de lieux gay formant des réseaux à différentes échelles sous-tendus par un ensemble de pratiques. Ces réseaux sont nombreux en raison de la diversité au sein de la communauté gay lausannoise et dans sa relation au reste de la société. L'économie joue, quant à elle, un rôle important dans l'orientation de ces phénomènes. L'ensemble de ces processus, comme nous venons de le voir, est influencé par deux éléments. Tout d'abord, le niveau d'urbanité ainsi qu'une diversité d'autres facteurs impliquent une présence gay plus ou moins importante dans les villes suisses. Deuxièmement, les rapports à l'espace de la communauté gay ont évolué au cours du temps et ont abouti à une mixité croissante. Cependant, certaines barrières dans les esprits perdurent et celles-ci se traduisent dans l'espace. Il existe donc des temporalités différentielles dans l'évolution de ce phénomène. Cette analyse nous permet donc d'affirmer que l'homosexualité et les différents processus qui y sont liés s'inscrivent dans l'espace à Lausanne et qu'il existe donc une géographie gay spécifique responsable d'une urbanité spécifique faite notamment de réseaux de regroupements de lieux gay vitrines et « invisibles ». C'est également ce que révèle la Gay Pride. L'intensité des processus n'est donc pas la même en Suisse que dans d'autres grands pays occidentaux et il n'y a pas de quartier gay mais ce sont les mêmes processus à l'œuvre.

## **Chapitre 4. Conclusion : L'apport des pratiques et des milieux homosexuels à l'urbanité.**

Dans ce travail j'ai utilisé plusieurs méthodes différentes mais complémentaires pour mettre en valeur une géographie et des territoires gay à trois échelles : internationale, nationale et de la ville. Je me suis basée sur plusieurs ouvrages européens et anglo-saxons à travers une grille de lecture qui constitue la base de ma table des matières. Ces ouvrages m'ont permis de dresser un portrait général de cette géographie gay aux échelles internationale, nationale et de la ville. Puis, afin de mettre plus précisément en valeur la géographie gay de la ville de Lausanne, je me suis basée, dans une perspective comparative, sur deux articles écrits sur Lausanne, j'ai réalisé plusieurs entretiens qui m'ont permis d'apporter quelques précisions, j'ai fréquenté moi-même ces différents lieux et j'ai réalisé différentes cartes pour analyser les territoires gay de la ville de Lausanne. J'ai également réalisé diverses statistiques sur SPSS qui feront l'objet d'un dossier en parallèle à mon mémoire. Grâce à ces différentes méthodes, nous avons vu tout au long de ce travail que les gay ont eu de nombreux impacts sur les villes et qu'il en résulte une géographie gay spécifique responsable d'une urbanité spécifique. Nous allons reprendre brièvement ici ces différents apports et impacts des communautés gay sur la ville.

Il existe tout d'abord aux échelles internationale et nationale, des réseaux de villes plus ou moins emblématiques et reliées par de nombreux facteurs formels et informels. Parmi ceux-ci, les plus importants sont la presse, les flyers, le tourisme, internet, le bouche-à-oreille, le téléphone et le domaine de l'art (cinéma, littérature, série TV). Les communautés gay contribuent ainsi à créer une réputation, une renommée et une certaine image pour les différentes villes qu'elles fréquentent. En effet, aux échelles internationale et nationale, certaines villes ont une renommée plus importante en raison de leur histoire, de leur ouverture et investissement par rapport au phénomène gay, du monde de l'art, de leur situation géographique, du tourisme, des mouvements précommunautaires et grâce à la littérature. La présence gay dans ces villes est aussi influencée par le niveau d'urbanité, par les conditions géographiques et topographiques ainsi que les caractéristiques sociologiques des quartiers, par le statut de refuge de ces villes, leur nombre d'établissements gay, la presse et par les réseaux sociaux gay. La ville de Lausanne, à l'échelle internationale, possède une grande renommée grâce à son niveau d'urbanité, aux réseaux sociaux des gay, à l'image de ville de fête qu'ils ont donné à Lausanne, au tourisme gay, à des établissements et événements emblématiques qu'ils y ont créés, à la publicité sur internet et dans les journaux gay ainsi qu'à sa situation

géographique. A l'échelle nationale, Lausanne est également capitale de Romandie et réputée dans toute la Suisse grâce à son ouverture face à l'homosexualité, au tourisme gay, à la publicité (sur internet et dans la presse gay), au réseau social des gay, à sa situation géographique, à sa large zone d'influence, à son poids démographique et à son nombre d'établissements gay. Grâce à la communauté gay, Lausanne est donc une ville renommée et qui possède une image de ville festive et ouverte, aux échelles nationale et internationale.

A l'échelle de la ville, la géographie gay a donné naissance à une urbanité spécifique. Tout d'abord on observe l'apparition de lieux vitrines où l'on vient pour voir et être vus et qui se divisent en lieux gay et « gay friendly ». Il existe également une autre sorte de lieux dits « invisibles » représentés par les lieux de rencontre extérieurs et les établissements commerciaux liés au sexe. Cet ensemble de lieux forme différents tropismes, notamment, la création de quartiers gay et des réseaux de lieux invisibles. A Lausanne plus précisément, cette urbanité spécifique née de la géographie gay est caractérisée par les tropismes suivant : une opposition entre un centre plus dense et la périphérie, des zones de regroupement avec des centralités secondaires, une concentration des lieux gay au nord de la gare et, finalement, la présence d'une communauté imaginée liée à l'image de ville gay que possède Lausanne. En effet, même lorsqu'il n'y a pas d'établissement gay, il peut exister des communautés imaginées qui peuvent être réputées et autour desquelles existe tout un imaginaire. Là aussi les communautés gay ont donc eu des impacts importants sur la ville, ce qui a donné naissance à ces tropismes et donc à une urbanité spécifique.

C'est en particulier au niveau socio-économique que les homosexuels ont eu des impacts importants sur les villes. La gentrification en est un des principaux. Elle a entraîné la rénovation de quartiers entiers, leur développement mais aussi leur renchérissement, ce qui a entraîné le départ des habitants n'ayant pas les moyens de rester. Les gay, en raison de leur statut de DINKs, ont été des gentrificateurs idéaux mais ils ont également été les victimes de cette gentrification car les moins fortunés d'entre eux ont dû aussi quitter ces quartiers. En parallèle à ce processus s'est développée toute une économie rose révélatrice de l'émancipation de la communauté gay mais également de sa commercialisation croissante. Nous avons vu en effet que l'offre se diversifie et que la communauté devient un supermarché de luxe pour homosexuels bourgeois même si les gay ne sont pas tous de riches consommateurs. A Lausanne, plus précisément, nous avons vu que les gay ont également eu des impacts socio-économiques importants, notamment dans l'animation de la ville, la renaissance de certains lieux et les nouvelles tendances. Business et émancipation ne sont pas



contradictaires et, contrairement à d'autres villes, ces processus n'ont pas entraîné la perte d'un esprit communautaire. On observe, malgré tout, quelques formes d'élitisme social à Lausanne et les individus ne correspondant pas à certaines normes se trouvent exclus. Heureusement, comme nous l'avons vu, beaucoup s'opposent à ce développement et émettent des critiques contre un comportement consumériste. De plus, la réussite n'est pas facile, c'est pourquoi un établissement dont l'optique n'est que commerciale sera rapidement exclu du réseau de lieu gay et disparaîtra. Les communautés gay ont donc influencé de façon considérable le développement socio-économique des villes. Dans l'espace cela s'est traduit par la rénovation de quartiers entiers, par les changements de populations à l'intérieur de ces quartiers, par le développement de lieux gay et surtout de lieux « gay friendly » où naissent les nouvelles tendances, dans l'animation de ces quartiers et dans la renaissance de certains lieux. Tous ces éléments révèlent eux aussi une urbanité spécifique née de cette géographie gay et des impacts socio-économiques qui y sont liés.

Cette géographie gay a passé des interstices de la ville à la formation de quartiers gay ou de zones de regroupement pour finalement arriver à une volonté d'aller au-delà du ghetto, notamment avec la création de lieux « gay friendly ». Malgré ces changements, certaines barrières ont subsisté et se sont traduites dans l'espace, par exemple, avec la persistance de lieux refuges et de lieux « invisibles » ainsi que par des parcours différents. Cette urbanité gay est donc caractérisée par des temporalités différentielles.

Nous pouvons donc affirmer que ce soit dans de grandes métropoles ou de plus petites villes telle Lausanne, les communautés gay y laissent leur empreinte et il en résulte une urbanité spécifique. Selon plusieurs personnes interrogées, leur impact est également important dans les domaines de la mode, de l'art et de la culture. En effet, selon Alexandre Dayer, les gay font preuve d'une grande créativité et d'un fort dynamisme dans ces domaines. Les idées et projets sont nombreux, c'est pourquoi, selon lui, il faudrait que les politiciens s'engagent encore davantage à Lausanne. Il ajoute que les gay devraient essayer de s'allier aux autres minorités car, toutes ensemble, elles auraient plus de poids. Il pourrait y avoir des monuments dans la ville dédiés aux minorités comme une fontaine de la tolérance par exemple. Les gay contribuent également au développement d'une plus grande ouverture d'esprit dans la ville. Selon Le Baron, ils apportent un nouveau style de vie caractérisé par l'amour de la nouveauté, de l'ouverture et de la découverte ainsi qu'un nouveau style de fête où l'on ose plus se lâcher, où la mixité domine et où ambiance, musique et déco sont différentes. Il s'agit selon lui d'un style plus androgyne, qui mélange et cela se voit non

seulement sur les corps avec la mode mais également dans les lieux. Grâce à ce petit résumé, nous avons vu que les apports et impacts des gay sont nombreux et nous pouvons affirmer que l'homosexualité construit la ville. Comme nous l'avons vu avec Leroy (2005), les homosexuels ont un impact important sur les mutations socio-spatiales du cœur des agglomérations, sur l'économie des métropoles et sur les changements politiques et ils font partie de ce que l'économiste Richard Florida (2002) nomme, dans son ouvrage cité précédemment, la classe créative qui provoque de nos jours le dynamisme socio-économique et l'enrichissement des grandes villes (Leroy, *Le Paris gay*, 2005, p.585).

Pour conclure, il existe donc une géographie gay spécifique qui s'inscrit sur le paysage urbain et donnent ainsi naissance à des territoires de l'homosexualité. Bien que de taille plus petite, la Suisse et, plus précisément, la ville de Lausanne s'inscrivent dans la partie d'ordre plus théorique du chapitre 2. On y trouve en effet les mêmes processus à l'œuvre malgré l'absence de quartier gay et une intensité des processus moins importante que dans les grandes métropoles.

Comme l'affirme Leroy (2005), toutes ces spécificités de la géographie de l'homosexualité laissent entrevoir de beaux travaux de recherche en géographie sur ce thème : « sur la production des espaces de destinée collective, sur les modes d'appropriation et de transformation de l'espace public, sur les logiques des migrations, sur les stratégies de localisation résidentielle, sur les représentations et surtout sur le rôle identitaire des territoires » (Leroy, *Le Paris gay*, 2005, p.599). En effet, plusieurs passages de mon travail suggèrent l'intérêt d'y consacrer de futures recherches. Espérons que les géographes suisses seront plus nombreux à explorer les territoires gay dans les années à venir comme c'est le cas en France et dans les pays anglo-saxons.

## **Remerciements**

Je tiens à remercier plusieurs personnes qui m'ont grandement aidée dans ce travail et qui m'ont accordé une partie de leur temps : Laurent Anken dit « Le Baron », Alexandre Dayer (président de Vogay), Isabelle Borjeat (organisatrice des soirées *Gay Happiness*), Françoise Gaudard (présidente de Lilith), Alain Henguely (patron du Pink Beach, Rainbow Inn et du Garage), Sylvie Berrut (présidente de LOS), Tiziano Giaffreda (patron du 4310), Pit (serveur et réceptionniste au Pink Beach, entraîneur de AB-FAB), François Wasserfallen, Noémie Danthine, Alain Walther, Jean-Bernard Racine, Christian Kaiser, François Bavaud, Christophe Mager ainsi que ma famille et mes amis. Merci de m'avoir donné de votre temps, des conseils, de nombreuses informations intéressantes et votre précieuse aide.

## 5. Bibliographie.

- Baur G., 2003, *Venus Boyz*, Zurich : Onix Films ; New York : Clock Wise Prod. [etc.].
- Bell D., 1995, « Perverse Dynamics, Sexual Citizenship and the Transformation of Intimacy », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 304-317.
- Binnie J., 1995, « Trading Places: Consumption, Sexuality and the Production of Queer Space », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 182-199.
- Cream J., 1995, « Re-solving Riddles : The Sexed Body », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 31-40.
- Davis T., 1995, « The Diversity of Queer Politics and the Redefinition of Sexual Identity and Community in Urban Spaces », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 284-303.
- Grésillon B., 2000, « 'Faces cachées de l'urbain' ou éléments d'une nouvelle centralité?: Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin », in: *L'Espace géographique*, n°4, pp.301-313.
- Hemmings C., 1995, « Locating Bisexual Identities : Discourses of Bisexuality and Contemporary Feminist Theory », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 41-55.
- Johnston L., Valentine G., 1995, « Wherever I Lay My Girlfriend, That's My Home: The Performance and Surveillance of Lesbian Identities in Domestic Environments », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 99-113.
- Knopp L., 1995, « Sexuality and Urban Space: A Framework for Analysis », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 149-164.
- Krafft C., Article du 24 Heures, 2 août 2003, p.19 (envoyé par mail par A. Walther).
- Leroy S., 2005, « Le Paris gay. Eléments pour une géographie de l'homosexualité », in: *Annales de géographie*, n°646, p. 579-601.
- Munt S., 1995, « The Lesbian Flâneur », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 114-125.
- Murray A., 1995, « Femme on the Streets, Butch in the Sheets (A Play on Whores) », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 66-74.
- Plan gay de Genève et Lausanne 2006/2007, édité par Dialogai.
- Rambach A. et M., 2003, *La culture gaie et lesbienne*, Paris : Fayard.

Rothenberg T., 1995, « 'And She Told Two Friends': Lesbians Creating Urban Social Space », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 165-181.

Walther A., 1992, « Lausanne, capitale gay : le ghetto homo s'affirme », in : *L'Hebdo : la magazine suisse de l'information*, n°45, pp. 64-72.

Woodhead D., 1995, « 'Surveillant Gays' : HIV, Space and the Constitution of Identities », in Bell D. et Valentine G. (dir.), *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, London; New York: Routledge, pp. 231-244, [Je me suis principalement intéressée aux pages 238 à 240 pour le chapitre 2.1.1.].

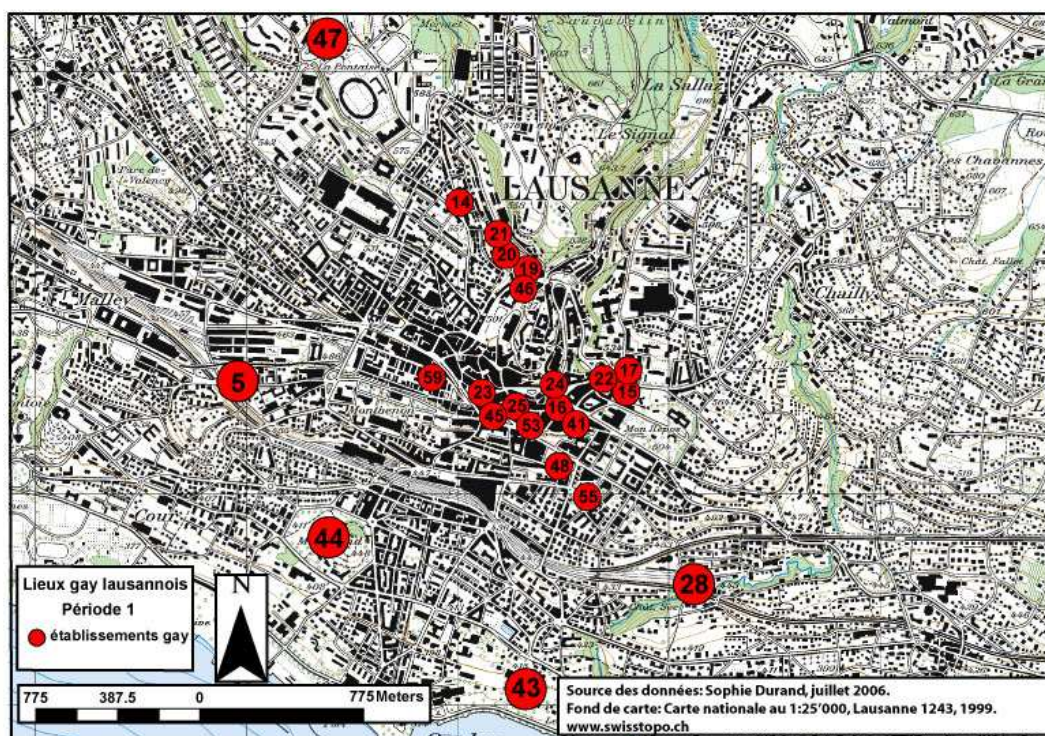
[www.gayromandie.ch](http://www.gayromandie.ch)

[www.swissgay.ch](http://www.swissgay.ch)

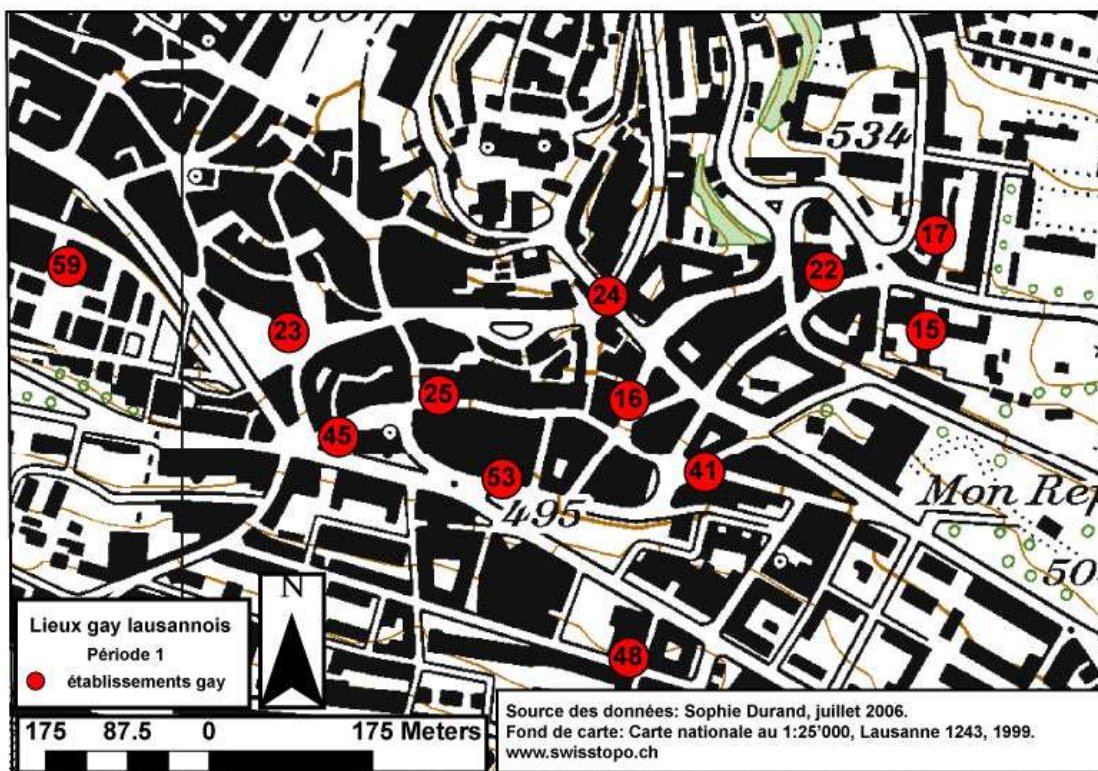
[www.pride2006.ch](http://www.pride2006.ch)

## Annexe 1 : Cartes de Lausanne et de ses lieux gay

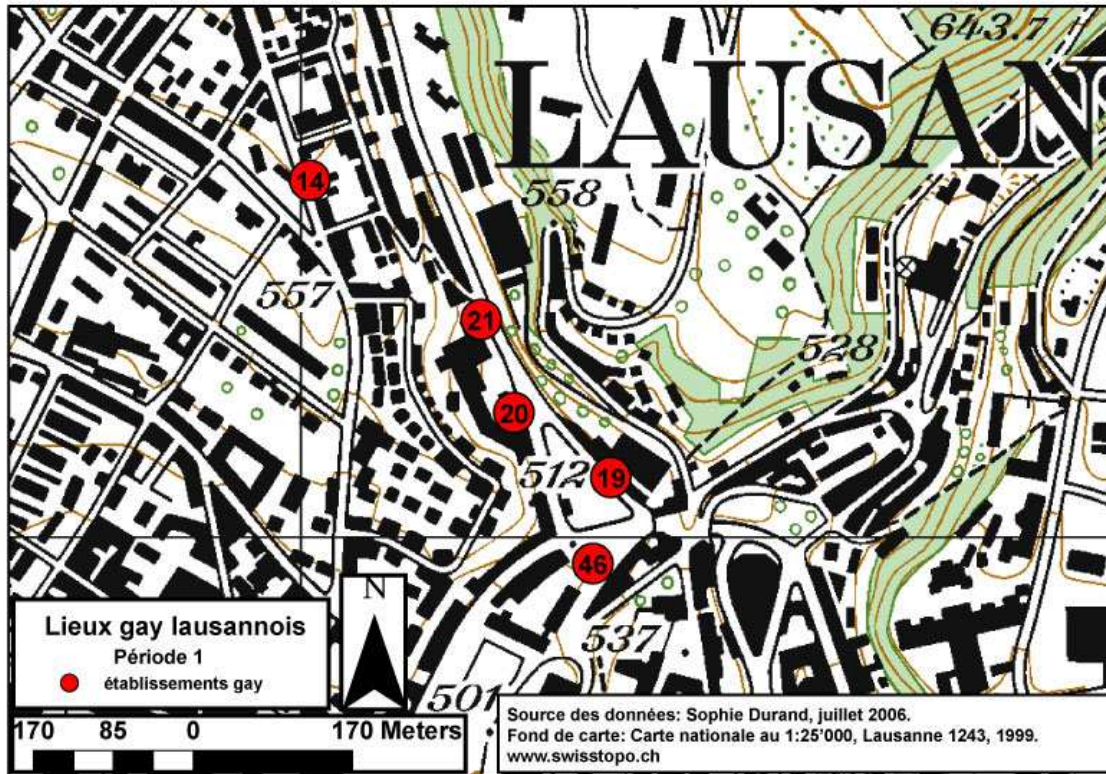
Lausanne: Lieux gay: Années 70 et 80: vue générale.



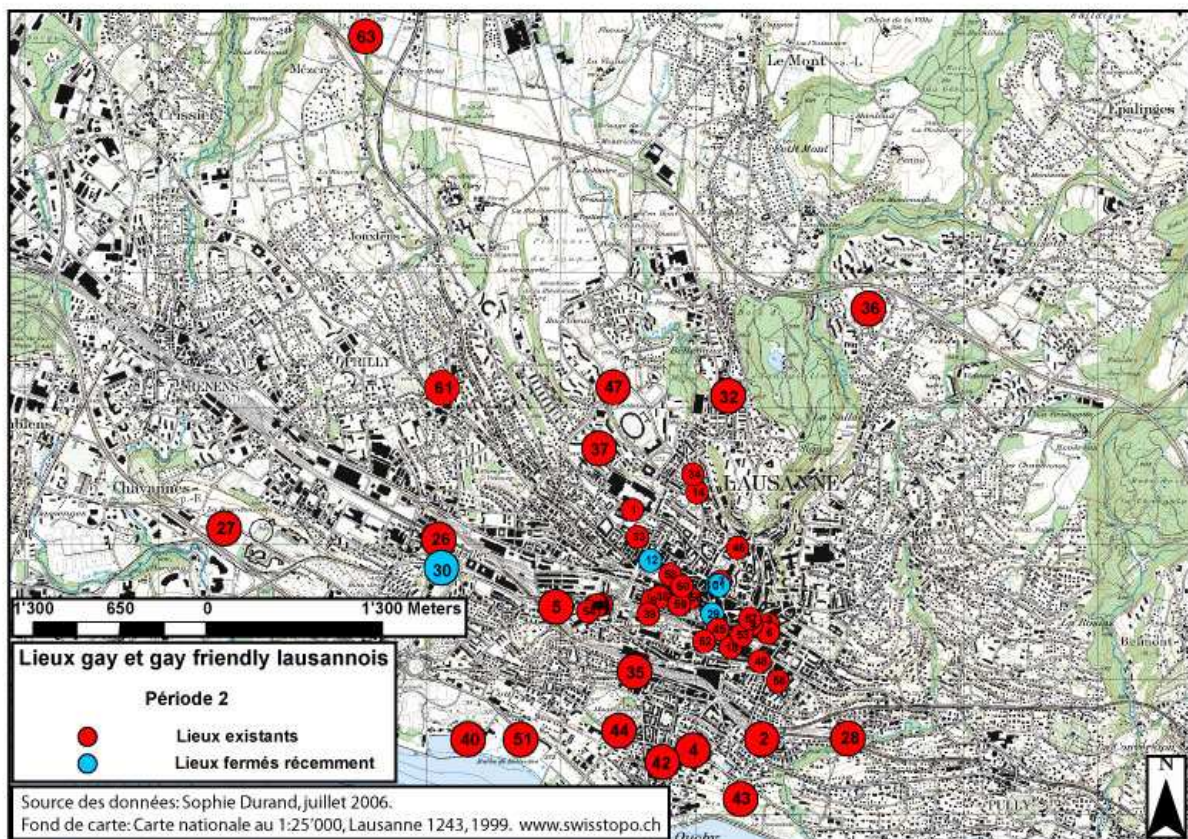
Lausanne: lieux gay: années 70 et 80: regroupements de lieux à la place de l'Ours et à la place St-François.



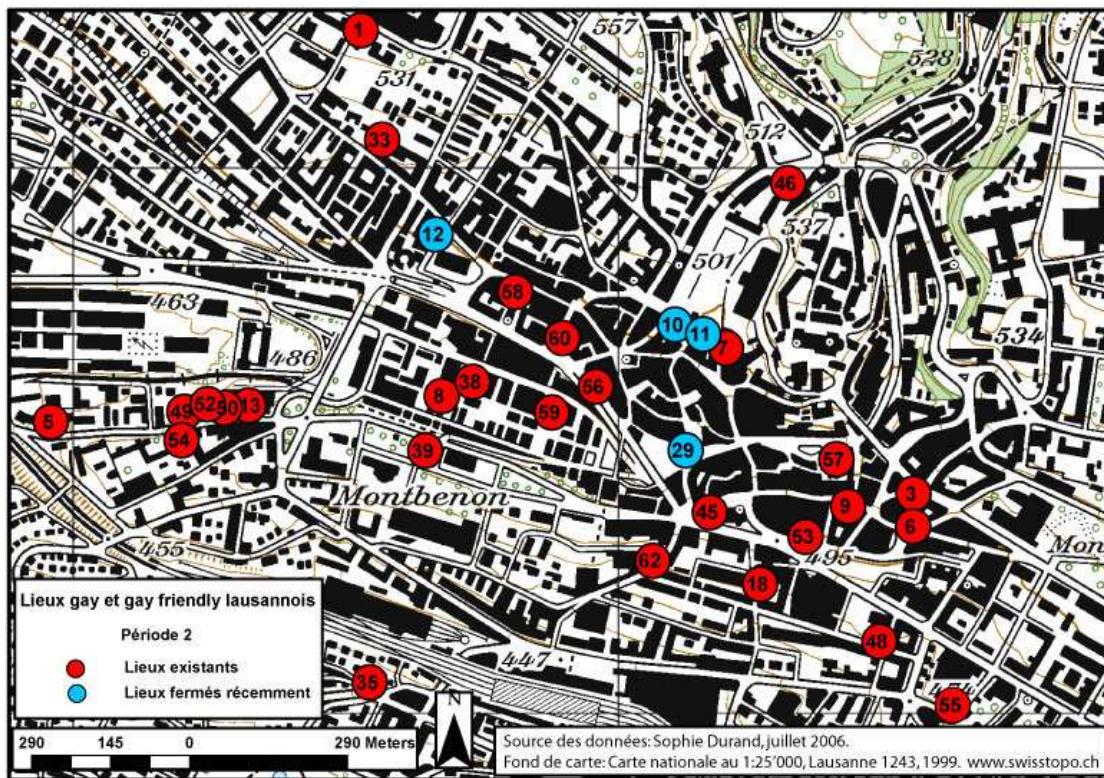
Lausanne: lieux gay: années 70 et 80: regroupement de lieux à la place du Tunnel.



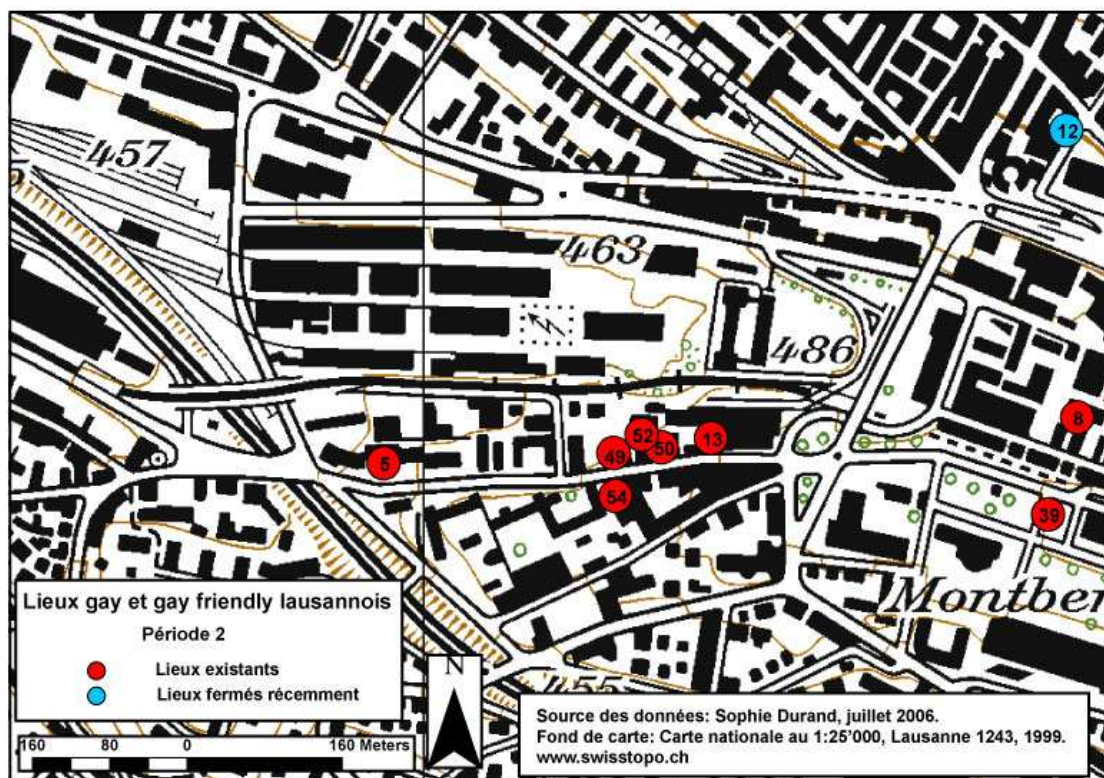
Lausanne: lieux gay: années 90 à aujourd'hui: vu générale.



Lausanne: lieux gay: années 90 à aujourd'hui: regroupements de lieux à la place Tivoli, au Flon et à l'est de St-François.



Lausanne: lieux gay: années 90 à aujourd'hui: regroupement de lieux à la rue Tivoli.





## **Annexe 2 : Lieux gay et « gay friendly » de Lausanne**

### **Années 70 et 80 :**

#### ***Restaurants / bars / soirées.***

- 5. Le Milord
- 28. Le Château-Sec
- 31. Le Raisin
- 15. Le Vagabond
- 17. Le Spikizi
- 19. Les Négociants
- 25. La Taverne
- 16. Le New Scotch
- 20. Le Baron's Club
- 21. Le Carpe Diem
- 22. La Narcose
- 23. Le Black Out
- 24. Le City
- 14. Le Tramway
- 41. Le Johnnie's

#### ***Boutiques / shopping.***

- 59. Maniak

#### ***Saunas.***

- 53. Le New Relax
- 55. Le Top Club

#### ***Lieux de rencontre extérieurs.***

- 43. Parc du Denantou
- 44. Colline de Montriond
- 45. Passage St-François
- 46. WC de la place du Tunnel
- 47. WC du Vélodrome
- 48. WC rue Charles-Monnard

### **Années 90 à aujourd'hui :**

#### ***Restaurants / bars / soirées.***

- 1. L'Auberge de Beaulieu
- 2. Le Montmartre
- 4. Le ML16
- 5. Le Milord
- 13. Le Ma Mère M'a dit
- 26. L'Atlantic
- 28. Le Château-Sec
- 31. Le Raisin
- 27. ND Gourmet
- 18. Le Saxo

- 3. Le Bleu Lézard
- 6. Le Quai des Brunes
- 7. Yookoso (bar)
- 8. Le Pur
- 14. Le Tramway
- 10. Le Jet Lag (fermé)
- 11. La Cantine (fermé)
- 12. Le Sarah's Studio (fermé)
- 29. Le Start Up (fermé)
- 30. La Fourmi Rouge (fermé)
- 39. Le Casino de Montbenon (1ère Jungle)
- 38. Le Mad (Jungle, Trixx)
- 40. L'Amnesia (Ayor, Trixx)
- 9. Le 4310 Club
- 42. Le CPO (Elite Woman, Gay Happiness)

### ***Boutiques / shopping.***

- 56. Dom
- 58. Metro Boutique
- 59. Maniak
- 60. Fashion Victim
- 57. Face Cachée
- 62. Le Drop In Shop
- 7. Yookoso (coiffeur)

### ***Associations.***

- 32. Lilith
- 33. Rouge et Vert Club 96
- 34. XLarge
- 35. Vogay/Pink Cross

### ***Clubs sportifs.***

- 36. Aquarius
- 37. AB-FAB Volley-Ball

### ***Instituts de beauté.***

- 61. Celless Institut d'endermologie

### ***Maisons de retraite.***

- 63. La Résidence Le Bosquet

### ***Hôtels.***

- 52. Le Rainbow Inn

### ***Saunas.***

- 53. Le New Relax
- 54. Le Pink Beach
- 55. Le Top Club

***Sex-shop et sex-club.***

49. Le Garage

50. Trafick

***Lieux de rencontre extérieurs.***

43. Parc du Denantou

44. Colline de Montriond

45. Passage St-François

46. WC de la place du Tunnel

47. WC du Vélodrome

48. WC rue Charles-Monnard

51. Piscine de Bellerive (terrasse du 2ème étage)

**Nouveaux lieux :**

Quatre lieux se sont ouverts après que j'aie créé mes cartes. Ils ne figurent donc pas sur les cartes mais ils sont cités ici et signalés dans *Le plan gay de Genève et Lausanne 2006/2007*.

***Boutiques / shopping.***

L'Herboriste

OZ Accessoires d'intérieur

Scorpion (mode)

ShowDogs (toiletage)

**Autres lieux cités par les personnes interrogées :**

Les différentes personnes ayant répondu à mes questionnaires ont très souvent cité diverses salles de musculation et de fitness à Lausanne fréquentées par beaucoup de gay. Ces salles ne sont pas officiellement gay mais elles peuvent servir de lieux de rencontre.

La piscine de Mon Repos a aussi été citée comme lieu de rencontre.

Un magasin de mode pour hommes également cité dans le *Plan gay de Lausanne et Genève 2006/2007* : Freedom Store.

Le restaurant de l'Eléphant Blanc dans la Cité.

Le D ! Club a aussi été cité comme « gay friendly » et il organise des soirées spéciales. Il apparaît également dans l'article de Camille Krafft comme « gay friendly ».

Notons que, comme les quatre lieux cités plus haut, aucun de ces lieux n'est uniquement gay, ce qui confirme bien l'évolution actuelle vers le « gay friendly ».